276.75
An3v

Vers l'Avenir

CONSEIL PROTESTANT DU CONGO
Léopoldville
1929

UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY
AT URBANA-CHAMPAIGN
BOOKSTACKS

CENTRAL CIRCULATION AND BOOKSTACKS

The person borrowing this material is responsible for its renewal or return before the **Latest Date** stamped below. **You may be charged a minimum fee of $75.00 for each non-returned or lost item.**

Theft, mutilation, or defacement of library materials can be causes for student disciplinary action. All materials owned by the University of Illinois Library are the property of the State of Illinois and are protected by Article 16B of *Illinois Criminal Law and Procedure*.

TO RENEW, CALL (217) 333-8400.

University of Illinois Library at Urbana-Champaign

APR 0 9 2003

When renewing by phone, write new due date below previous due date. L162

206 K

Hommage de respectueux
attachement.

L. & K. A

VERS L'AVENIR

H. & K. ANET

Vers l'Avenir

RAPPORT

de la Conférence jubilaire des Missions protestantes du Congo et de la Conférence missionnaire de l'Afrique occidentale

(Léopoldville-Est, 15-23 Septembre 1928.)

CONSEIL PROTESTANT DU CONGO
Léopoldville (Congo belge)
1929

276.75
Am 3v

C'est avec plaisir que Je saisis l'occasion qui M'est offerte par ce Jubilé, d'exprimer publiquement Mon admiration pour l'oeuvre de dévouement évangélique, éducatif, moral et social entreprise au Congo Belge, depuis tant d'années, par la Baptist Missionary Society.

Je forme le voeu sincère que cette oeuvre civilisatrice puisse se développer dans les années qui viennent.

Albert

AVANT-PROPOS

« Vers l'Avenir », ce titre de l'hymne national du Congo belge est bien celui qui convient à un compte-rendu de la Conférence du cinquantenaire des Missions protestantes. Certes, on y a célébré l'héroïsme des pionniers de l'œuvre civilisatrice dans le Bassin du Congo ; on a constaté avec joie les immenses progrès réalisés et la constitution d'une Eglise indigène évangélique dont l'importance numérique dépasse déjà considérablement celle du protestantisme dans la Métropole ; on a pu aussi légitimement se féliciter des résultats obtenus dans tant de domaines et franchement reconnus par tous les observateurs impartiaux. Mais, à aucun moment, la glorification du passé n'a fait perdre de vue les lacunes du présent, ni les difficultés de l'avenir. Les messagers de l'Evangile n'ont manifesté aucune tendance à se reposer sur leurs lauriers. Les regards de tous se sont portés en avant bien plus que vers le passé. La préoccupation dominante tendit sans cesse au perfectionnement des méthodes, à une meilleure utilisation des forces et des ressources disponibles, à une préparation plus approfondie du personnel blanc et noir, à une collaboration plus efficace des Congolais eux-mêmes dans les domaines de l'éducation, de la médecine et de l'Evangélisation, à une coordination plus étroite et plus fraternelle de toutes les forces protestantes, non seulement au Congo belge, mais aussi dans les colonies voisines. Si bien que cette conférence jubilaire, réunie pour commémorer un demi-siècle d'activité féconde et glorieuse, donna surtout l'impression d'une marche vers le centenaire !

Portant nos regards en avant vers cette Afrique en évolution si prodigieusement rapide, M. le Docteur Lerrigo évoqua le développement des voies ferrées transafricaines qui marqueront bientôt « le

grand Continent du signe de la Croix », avec son « intersection au Congo belge, où l'avenir de l'Afrique se décidera dans une large mesure ». La gravure qui orne la couverture de notre rapport (1), *symbolise une autre croix, celle des foules congolaises, se rassemblant « de l'Orient et de l'Occident, du Midi et du Nord », pour venir entendre le message du Salut en Jésus-Christ. De toutes parts, ce peuple longtemps immobilisé dans ses superstitions ancestrales se met en marche vers un avenir que Dieu seul connait, mais qui ne sera heureux et bienfaisant pour eux-mêmes et pour le monde, que s'il se base sur l'Evangile fidèlement appliqué à toutes les phases de leur vie individuelle et sociale.*

H. et L. ANET.

---

(1) Le cliché reproduit est dû à M. le Révérend E. Karlman de la *Svenska Missions Förbundet* et représente les chrétiens indigènes, se rendant à la Mission de Kingoyi (Bas-Congo).

TABLE DES MATIERES

PAGES

Lettre du Roi vii

Avant-propos ix

Chapitre premier.
Après un demi-siècle 1

Chapitre II.
La seule Chose nécessaire 9

Chapitre III.
Déclare ces choses et Enseigne-les 23

Chapitre IV.
Prêchez-le sur les toits 33

Chapitre V.
Tu feras tout ton ouvrage 39

Chapitre VI.
Guérissez les malades, purifiez les lépreux 53

Chapitre VII.
Etablis des anciens dans chaque ville ; achève de tout organiser . . 67

Chapitre VIII.
L'Unité dans la Charité 81

Chapitre IX.
Ce que l'avenir nous réserve 87

Appendices
I 97
II 101
III 103

Liste des Membres de la Conférence 109

Conférence Jubilaire des Missions Protestantes du Congo et Conférence Missionnaire de l'Afrique Occidentale

(Léopoldville-Est, 15-23 Septembre 1928)

Chapitre Premier

APRES UN DEMI-SIECLE

L'Origine des Missions protestantes du Congo

L'année 1928 marque le cinquantenaire de l'œuvre des missions protestantes au Congo belge. Elles ont, en effet, débuté en 1878, dix ans avant l'arrivée des premiers missionnaires catholiques belges et huit ans avant la fondation de l'Etat indépendant du Congo. Déjà au mois de mai 1877, alors que Stanley était encore perdu dans le Centre africain, un Anglais, Arthington, avait offert à la Société baptiste de Londres (*B. M. S.*), un premier don de 1000 livres sterling pour envoyer des missionnaires au Congo, remonter les rapides, lancer un vapeur sur la partie supérieure et inconnue du fleuve, et rejoindre probablement Nyangwé, où Livingstone avait découvert le Lualaba. De sa petite maison de Leeds, cet homme original, célibataire, en apparence sordidement avare, avait découvert par un trait de génie l'énigme de la grande rivière, que Stanley allait révéler au monde quelques mois plus tard par son arrivée sensationnelle à Boma.

Aussitôt, le missionnaire Grenfell fut envoyé avec un collègue du Cameroun à l'embouchure du Congo, où ils débarquèrent en janvier 1878. Après avoir été chercher du matériel et du ravitaillement à leur base du Cameroun, ils revinrent le 4 juillet et se rendirent à San-Salvador, capitale du « Roi du Congo », et ils y reprirent l'œuvre missionnaire abandonnée par les catholiques depuis un siècle au moins. Dans l'entretemps, en février 1878, deux autres missionnaires, un Anglais et un Danois, étaient arrivés à Matadi, envoyés par la nouvelle société *Livingstone Inland Mission*, et ils établirent bientôt, à Palabala, la première station missionnaire sur territoire actuellement belge.

C'est pour célébrer le cinquantenaire de ces débuts mémorables que les missionnaires protestants du Congo se sont réunis à Léopoldville-Est, du 15 au 23 septembre 1928. Cette réunion constituait la dixième conférence des missionnaires protestants au Congo. La Conférence précédente avait eu lieu aussi à Léopoldville-Est, du 25 septembre au 2 octobre 1924.

La Conférence missionnaire de l'Afrique Occidentale

Depuis plusieurs années, M. le Rév. Emory Ross, Secrétaire du Conseil Protestant du Congo (C. P. C.), avait conçu le projet d'une conférence générale des Missions protestantes de l'Afrique centrale sous le nom de *Mid-Africa-Conference*. Après bien des pourparlers, on est arrivé à la conclusion que l'état actuel des communications dans le centre du continent africain rendait très difficile la concentration d'une telle conférence. Poursuivant cette idée de mettre les missions du Congo en rapport avec celles des colonies voisines, le Comité américain des missions congolaises obtint la présence de délégués des missions de la Côte occidentale d'Afrique à la Conférence de Léopoldville, à laquelle fut ainsi adjointe une *Conférence missionnaire de l'Afrique occidentale*. On y vit des représentants de la République de Libérie, de la Nigérie, du Cameroun, de l'Afrique Equatoriale française et de l'Angola portugais. Ce fut là un réel enrichissement pour les missions congolaises.

Avant de se séparer, la Conférence nomma un *Comité missionnaire de l'Afrique occidentale* (West Africa Committee), sous la présidence de M. le Pasteur Charles Maître, de la Mission de Paris, dont le but est de maintenir la coordination entre les œuvres évangéliques de cette partie du continent noir et de décider la date et l'endroit de la prochaine Conférence de l'Afrique occidentale. Une invitation a été reçue des autorités de Monrovia (Libérie).

L'Arrivée des Délégations

Ce fut une entreprise assez hasardeuse que le rassemblement en pleine Afrique d'une conférence de près de deux cents délégués. Jamais le Congo n'avait vu un pareil nombre de congressistes. Pour assurer la réussite, il fallut la bienveillante collaboration de toutes les organisations de transports et de bien des sociétés commerciales.

De petits groupes de délégués quittèrent l'Europe en juillet et au milieu d'août pour visiter des stations missionnaires et prendre part à la Conférence spéciale de la mission baptiste américaine. D'autres délégués de la Colonie descendirent les rivières congolaises

sur les bateaux missionnaires ou les vapeurs de l'*Unatra* pour se concentrer au Stanleypool. La grande masse des participants s'embarqua à Anvers le 28 août pour arriver à Matadi la veille de l'ouverture de la Conférence. Nous étions dans ce groupe soixante-et-un adultes et sept enfants à bord de l'*Elisabethville*. Des réunions fréquentes et des conférences données par des spécialistes en questions africaines contribuèrent à préparer chacun à assister avec fruit aux assemblées de Léopoldville et à créer l'atmosphère de fraternité chrétienne qui devait les caractériser.

Grâce à l'obligeance inlassable du commandant de l'*Elisabethville*, des directeurs de la *Manucongo* et du *Chemin de Fer du Congo*, notre train spécial, emportant avec nous tous nos bagages et les marchandises des missionnaires rentrant de congé, quittait Matadi quelques heures après notre débarquement et nous amenait le lendemain à Léopoldville-Est juste à temps pour l'ouverture de la Conférence. Voyageurs et colis furent vite répartis ou transportés vers l'hôtel de l'*A. B. C.*, vers l'*Union Missionnaire Hospitalière*, maison qui porte si bien son nom, vers les maisons des *Huileries du Congo*, ou vers les bateaux missionnaires ancrés sur la rive, le *Lapsley* et le *Texas*. D'autres missionnaires (des jeunes) comme jadis Samuel, campaient dans les annexes du Temple...

Les Réceptions officielles

Le joli temple de la Mission anglaise de Kinshasa (Léopoldville-Est) arborait à son clocher une grande oriflamme aux couleurs belges. L'intérieur était coquettement décoré de tentures rouges, jaunes et noires, avec les pavillons des nations étrangères représentées : Danemark, Etats-Unis, France, Grande-Bretagne, Libérie, Norvège, Portugal et Suède.

Un après-midi fut consacré à la réception de M. le Gouverneur Engels, représentant le Gouverneur-Général et accompagné des fonctionnaires supérieurs de la province du Congo-Kasaï avec de nombreux résidents et résidentes de Léopoldville, des représentants des grandes entreprises commerciales et industrielles. Le gouverneur-général de l'Afrique équatoriale française s'était fait représenter par un officier supérieur. Aux discours de bienvenue du président de la Conférence et de M. le pasteur Galley, de la mission française du Gabon, M. le Gouverneur Engels répondit par une allocution éloquente dont la bienveillance à l'égard de l'œuvre missionnaire fut hautement appréciée.

Voici quelques extraits de ce discours :

« Vous savez combien grande est l'attention que le gouvernement apporte à l'œuvre dont vous poursuivez ici la réalisation ; vous savez avec quelle sympathie il suit et enregistre les succès que vous obtenez... Si dans vos temples vous enseignez les grands principes chrétiens qui forment l'assise de notre ordre social et qui ont inspiré notre morale et notre philosophie, dans les écoles que vous avez édifiées, dans les ateliers que vous avez montés, vous enseignez la grande loi du travail ; vous y formez les intelligences et vous ouvrez l'esprit ; vous inculquez des disciplines ; vous initiez aux techniques qui permettent à l'homme d'améliorer ses conditions matérielles de vie. Dans vos hôpitaux et vos dispensaires, vous vous penchez sur la souffrance humaine et vous arrachez à la mort des victimes assurées... Vous avez donc lutté contre l'ignorance et la superstition, contre la misère et les maladies... De misérables sauvages, dans tous les coins du Congo, vous avez fait des hommes à l'esprit ouvert... Le travail qui aboutit à de tels résultats exige de ceux qui s'y consacrent une force de caractère, une élévation d'idéal devant lesquelles nous nous inclinons respectueusement. Le développement économique et le développement moral doivent marcher de pair... Là, où cette harmonie ne peut être réalisée, aucun progrès réel ne peut être atteint. Pleinement conscient de cette vérité, le gouvernement se réjouit du succès des missions et, comme par le passé, il s'efforcera de faciliter leur action bienfaisante. »

Après la cérémonie officielle, terminée par la *Brabançonne* et la *Marseillaise,* les invités et les membres de la Conférence fraternisèrent autour des tables à thé dressées sur la terrasse de la mission protestante, avec la vue merveilleuse du Stanleypool, lac aux eaux tumultueuses qu'encadrent des montagnes boisées, estompées d'une brume bleuâtre.

Le lendemain, toute la conférence traversait le *Pool* sur le grand vapeur *Kigoma,* mis obligeamment à sa disposition par le directeur de l'*Unatra*. Promenés à Brazzaville en automobiles fournies par le gouvernement français, les délégués visitèrent la remarquable école de menuiserie de la mission suédoise, située dans un site enchanteur dominant les chutes Livingstone ou rapides de Léopoldville. Puis ce fut le garden-party dans les jardins du gouverneur à Léopoldville-Ouest : les congressistes s'y rendirent de nouveau sur le *Kigoma* et furent ramenés le soir par un train spécial, gracieusement offert par le directeur du *Chemin de Fer du Congo.*

A la séance où l'on traita de l'œuvre médicale, M. le docteur Repetto, médecin principal de la province Congo-Kasaï,

donna des détails sur les écoles pour assistants médicaux noirs et répondit à de nombreuses questions dont le but était d'assurer une collaboration plus harmonieuse encore entre les importantes missions médicales protestantes et le service médical de la colonie qui, récemment, s'est étonnamment développé.

Dans une séance des dames de la Conférence, M. Wauters, commissaire urbain à Léopoldville, fit une description de la situation des femmes noires dans la vaste cité indigène. Il enthousiasma ses auditrices par l'exposé de son projet de cité indigène modèle. Celle-ci sera établie entre Kinshasa et Léo-Ouest ; la collaboration des missions y sera accueillie pour l'instruction des habitants, leur développement moral et de saines récréations ; des chapelles, des écoles et des logements pour les élèves des écoles supérieures de l'Etat seront érigées, ainsi que des plaines de sport.

Le jeudi-soir, les résidents de Léopoldville furent invités à une séance de projections lumineuses. On y montra des clichés de la Mission de Bolenge (D. C. C. M.), une partie du beau film missionnaire suédois (de M. Oehrnemann, S. M. F.), un film pris par M. Sibley à l'installation du Président King, de la Libérie, à Monrovia, et une série de remarquables photographies faites en Nigérie par M. le Rév. Banfield, de la *Société Biblique Britannique*.

Ces divers réunions, plus ou moins extérieures à la conférence missionnaire ont démontré, une fois de plus, les excellents rapports qui existent entre les missionnaires protestants et les fonctionnaires coloniaux, ainsi qu'avec les firmes commerciales et les entreprises de transport. On comprend de mieux en mieux que la collaboration confiante de tous les blancs est la condition nécessaire du maintien du prestige de la race blanche en Afrique et le meilleur moyen d'assurer l'occupation prolongée des colonies par les puissances européennes dans l'intérêt des métropoles, aussi bien que des populations indigènes.

S'adressant aux fonctionnaires et commerçants réunis, le président Rév. Westlind leur dit :

« Nous dépendons en grand partie de vous pour les marchandises qui assurent notre existence et nous dépendons encore de vous pour nos voyages. Cette dépendance, vis-à-vis de l'Industrie et du Commerce dans notre vie et dans nos œuvres, nous fait éprouver de la considération pour ceux qui les dirigent. L'homme ne vit pas pour soi-même. Les individus dépendent les uns des autres, les nations dépendent les unes des autres, et tous les hommes, toutes les nations dépendent de Dieu. L'existence est tranquille et heureuse

quand nous nous souvenons de cette dépendance mutuelle en servant Dieu et en nous servant les uns les autres » (1).

La Célébration du Jubilé des Missions du Congo

La journée centrale de la Conférence fut consacrée à commémorer le cinquantenaire des Missions protestantes du Congo. Dès la séance inaugurale le samedi soir, M. le Président Westlind nous mettait en face de nos responsabilités comme successeurs des pionniers de l'âge héroïque, en prenant comme texte ces paroles : « D'autres ont travaillé » (Jean 4, v. 38) et : « Personne ne peut poser un autre fondement que celui qui est déjà posé, savoir Jésus-Christ... Si l'on bâtit sur ce fondement avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin, du chaume, l'ouvrage de chacun sera manifesté » (1 Cor. 3, v. 11-15).

« Nos cœurs, » ajoutait-il, « sont pleins de gratitude quand nous regardons en arrière et que nous contemplons ces cinquante années d'activité missionnaire au Congo : un demi-siècle de travail, de peines, d'épreuves, mais aussi de grâce, de miséricorde et de fidélité. Des pionniers de la première heure, quelques-uns sont encore parmi nous : M. le Rév. et M^me^ Joseph Clark, de l'*A. B .F. M. S.* (arrivés au Congo en 1880 et 1884) ; M. le Rév. H. Ross-Phillips (1886) et M. le Rév. James A. Clark (1888), de la *B. M. S.* ; Mrs. Banks (1887), de la *D. C. C. M.* ; M. le Rév. et Mrs. Thomas Hill (*A. B. F. M. S.*) ; M. le Rév. Flodén (1892) *S. M. F.* Ils forment un lien vivant entre les pionniers et nous-mêmes, dans cette célébration du Jubilé. Les sacrifices que nous avons faits en venant en Afrique sont insignifiants en comparaison de ceux de nos prédécesseurs. Ceux-ci donnèrent toutes leurs forces à l'œuvre qui leur était confiée, sans penser à leur propre confort. Ils habitèrent dans des huttes en herbe ou en pisé, avec planchers de terre battue ; ils voyagèrent à pied, de village en village, sur des sentiers inconnus et sous le soleil brûlant. Ils s'assirent sur un tronc d'arbre sur la place du village indigène, entourés de sauvages

(1) Le président remercie : le Gouvernement belge pour avoir bien voulu dispenser les délégués des visas de passeports et autres formalités ; l'Administration française de l'*A. E. F.* pour avoir facilité la visite à Brazzaville ; la *C. B. M. C.* pour les avantages donnés aux délégués ; la *C. C. F. C.* pour les trains spéciaux ; l'*Unatra*, pour les bateaux spéciaux ; l'*A. B. C.* pour arrangements spéciaux dans les hôtels ; la *H. C. B.* pour le logement de cinquante délégués ; la *Sedec* et la Maison Gillespie pour les autos et camions ; la *Soc. belge Radio-Electrique* pour le prêt d'un appareil récepteur.

qui étaient loin de comprendre encore leur charité. Ils durent capter sur les lèvres des indigènes un langage compliqué. C'est souvent brûlés par la fièvre qu'ils notaient des mots et des expressions qui jamais n'avaient été mis par écrit, qu'ils composaient les premiers cantiques et traduisaient les premières parties de l'Ecriture sainte. »

C'est avec une vive émotion et un profond sentiment de vénération que la Conférence se leva pour saluer les pionniers qui assistaient à cette mémorable séance.

M. le Rév. Joseph Clark, venu de Tondo (Lac Tumba), malgré un état de santé précaire, rappela son arrivée à Banana en mars 1880, le voyage d'une semaine pour atteindre Boma sur un voilier portugais nauséabond :

« Nous fûmes alors face à face avec le paganisme dans toute son horreur... Que de changements sont survenus ! Ce qui a été accompli dans le passé avec Dieu doit vous donner le courage d'aller de l'avant. »

Après lui, M^me^ Jos. Clark raconte que sa vocation missionnaire remonte à une réunion de jeunesse où elle entendit le missionnaire Moffat. Elle se dit alors :

« Si la voie de l'Evangile en Afrique doit être pavée de corps humains, j'estimerai un grand honneur de mourir pour cette cause. Je n'ai jamais rien fait de grand, mais j'ai aidé comme j'ai pu. »

Elle raconte ensuite leurs débuts au lac Tumba où ils s'étaient rendus malgré les avertissements de Grenfell, signalant la sauvagerie des indigènes cannibales. Maintenant, il y a dans cette région deux mille membres de l'Eglise :

« Nous sommes heureux », ajoute-t-elle, « de voir arriver tant de jeunes missionnaires. Nous pouvons quitter notre œuvre joyeusement, car nos successeurs sauront la poursuivre. »

Le vétéran des missions suédoises, M. le Rév. S. A. Flodén, commence en exprimant la même confiance dans la cohorte des jeunes missionnaires. Depuis 1882, à son début, sa mission a perdu plus de 70 % de ses effectifs.

« Il y a 36 ans, quand j'arrivai au Congo à Kibunzi, nous avions seize membres dans l'église et une école avec quelques garçons. Pas de filles : « Une fille peut-elle apprendre à lire et « à écrire ? » disaient les indigènes. A la question : « Pourquoi « aucune femme ne vient-elle à la réunion ? » on répondait : « Une femme peut-elle être sauvée ?... » Maintenant, nous avons plus de filles que de garçons dans nos écoles, et plus de femmes que d'hommes dans les églises. »

M. le Rév. H. W. Coxill prend ensuite la parole au nom de la *Congo Balolo Mission* (fondée en 1888), rejeton britannique

de la *Livingstone Inland Mission,* comme l'*A. B. F. M. S.* en fut le rejeton américain :

« Nos indigènes nous disent : « Hommes blancs, vous vous « plaignez des « palabres » stériles et fatigantes, mais vous ne « savez pas ce qu'étaient autrefois les palabres ! Nous avons vu « les hommes blancs des jours anciens sans un seul ami à qui « parler, les larmes coulant le long de leurs joues... Nous avons « vu les agents de l'Etat mis à mort, les maisons des missionnaires « brûlées, leurs vies souvent menacées... Plusieurs se souviennent « avoir vu à Ikau un de nos missionnaires, abandonné par tous, « porter dans ses bras le cadavre de sa jeune femme pour aller « l'enterrer, et lui-même mourant l'année suivante... Nous avons « vu vos bateaux, le drapeau en berne, souventes fois, alors que « vos missionnaires mouraient pour nous, et pour ouvrir la voie « à l'Evangile de Christ... »

» La *C. M. B.* a perdu cinquante-et-un missionnaires en Afrique, et parmi ces victimes du climat, vingt-quatre sont mortes pendant les dix premières années de la mission. Mais là, où pendant tant d'années on a peiné et souffert, on voit une Eglise de plus de treize mille membres communiants.

» A ce Jubilé, nous devons regarder en avant. De grandes tâches nous attendent encore. Il y a bien des régions inoccupées que nous devons conquérir pour Christ. Nos devanciers savaient qu'ils avaient un Maître puissant et victorieux. Il est le même pour nous aujourd'hui. Comme ceux qui nous ont ouvert la voie, nous pouvons compter sur les ressources inépuisables de notre grand « Associé. »

Enfin, M. le Rév. E. E. Crist rappelle les débuts de la *Christian and Missionary Alliance*. Déjà en 1884, un groupe de quatre jeunes missionnaires avait visité Matadi et Vungu. Le premier travail fut commencé en 1888.

La journée qui avait débuté par une réunion de prières présidée par Mrs. Banks, la première femme blanche établie à l'Equateur, en 1887, se termina par un sermon du vénéré vétéran de la *B. M. S.*, M. le Rév. Ross-Phillips, sur ce texte :

« La portion de l'Eternel, c'est son peuple. Il l'a trouvé dans une terre déserte, dans une solitude aux hurlements sauvages ; il l'a entouré, il a pris soin de lui... L'Eternel seul l'a conduit » (Deut. 32, v. 9-12).

Chapitre II

« LA SEULE CHOSE NECESSAIRE »

Ceux qui ont eu le privilège de participer à la Conférence congolaise, ont pu apprécier l'atmosphère de saine et intense piété, de fraternelle charité et d'élévation spirituelle qui n'a cessé de règner dans ses séances et parmi ses membres. Il faudrait pouvoir faire sentir l'inspiration des cultes matinaux qui, chaque jour à six heures et demie du matin, groupaient pour la méditation et la prière un grand nombre de délégués. Il faudrait pouvoir rapporter les moments de « dévotion » qui occupaient la place centrale des séances du matin et du soir. Ce furent certes des journées de travail et d'échange d'idées, mais ce fut surtout une semaine de prière et de communion spirituelle dans la foi commune en un même Père céleste et un même Sauveur pour s'aider mutuellement à mieux propager le même Evangile.

La Base religieuse de l'Œuvre missionnaire

Dès le premier soir, le président, M. Westlind, soulignait cette valeur essentiellement religieuse de l'œuvre missionnaire :

« Nos devanciers ont travaillé. Comme de sages bâtisseurs, ils ont posé les fondations, et ils les ont solidement posées. Ils nous ont laissé un précieux héritage. Dans la célébration de ce jubilé, il convient que nous examinions si nous avons bien administré ce legs important. Nos précurseurs étaient ouvriers avec Dieu, ambassadeurs de Dieu. Ils étaient les représentants du Christ parmi ces pauvres fils de Cham. Ils ont posé parmi eux, comme fondement, Christ, et Christ crucifié. Et tout autre fondement serait sans utilité. Même si nous sommes persuadés que c'est sur ce fondement-là que nous bâtissons, il est utile que nous voyions quelles espèces de bâtiments nous y édifions.

» Certains diront que ces constructions sont excellentes, meilleures que nos pionniers n'auraient pu les imaginer. En effet, nos habitations sont meilleures que n'étaient les leurs : ils vivaient dans des huttes, nous habitons tous des palais ! Nous avons de beaux temples ; ils se rassemblaient sous des hangars de chaume, à plan-

chers de terre. Nos bâtiments d'école sont bien plus solides et modernes, nos instituteurs sont bien instruits, nos méthodes scolaires sont à la page et probablement meilleures que les leurs. Nous avons des jardins d'enfants, des écoles primaires, des écoles normales, des institutions professionnelles, industrielles et agricoles. Plusieurs de nos collègues ont attiré sur eux l'attention du monde par l'importance de leur contribution à la science. Ainsi, le bâtiment que nous avons élevé est magnifique. Il s'élève haut vers le ciel et sa renommée s'étend par le monde.

» Mais tout cela constitue les ouvrages extérieurs. De quelle nature sont les matériaux que nous avons utilisés dans notre bâtisse ? Si nous avons employé l'or fin, l'argent épuré et les pierres précieuses que sont l'esprit de prière, une soumission entière à la Parole et à l'Esprit du Seigneur, une vie sainte dévouée à Son service, notre travail subira l'épreuve quand il sera passé par le feu du raffineur, et il subsistera. Mais si nos matériaux ont été le bois, l'herbe et la paille qui dérivent de l'égoïsme, de notre propre justice, de nos mérites personnels, de notre piété extérieure, de notre sagesse humaine et même du sentiment de notre devoir envers la Mission, les bâtisses luxueuses érigées par nous seront certainement réduites en cendres dans le feu consumant du grand jour du Jugement.

» Quel est donc le but de nos efforts dans l'œuvre missionnaire ? Est-ce la gloire de Dieu et l'extension de son Royaume ? Ou bien travaillons-nous pour notre gloire et notre propre réputation ? Est-ce le désir de servir, ou bien un sentiment glacial du devoir qui nous pousse à faire des choses qui nous déplaisent ou que nous aimerions laisser à d'autres ? Remplissons-nous notre tâche parce que nous aimons le Maître de la Mission et ses pauvres enfants égarés ? Telles sont les questions que nous devrions tous examiner à nouveau très consciencieusement, au fond de nos cœurs et en présence de Dieu Lui-même. »

La même affirmation du caractère unique de l'œuvre missionnaire se retrouve dans le discours prononcé par M. le missionnaire S. Galley à la séance officielle de réception des autorités coloniales :

« Certes nous ne sommes pas les seuls à travailler au développement et au bien-être des races indigènes du Congo et de la côte occidentale d'Afrique. Nous rendons hommage aux multiples efforts accomplis dans ce sens par les gouvernements et par tous les colons, et nous savons que leurs efforts ont été bien souvent couronnés de succès. Mais nous n'en affirmons pas moins de la façon la plus énergique, que tout ce qu'on a fait et tout ce

qu'on fera pour le bien des peuples indigènes, resterait forcément incomplet, si on laissait de côté la chose la plus importante. Oui, nous sommes entièrement persuadés qu'il n'y a de développement réel et durable pour les peuples primitifs, comme du reste pour tous les peuples quels qu'ils soient, qu'à la condition d'être mis en contact avec l'Evangile de Jésus-Christ et sous l'influence transformatrice et régénératrice de l'Esprit de Dieu. »

C'est encore le principe essentiel qui fut posé par Miss Una J. Minto, de l'*American Congregational Mission* dans l'Angola :

« Tout notre enseignement en Afrique doit être religieux. Sous ce rapport, il est difficile de tracer un programme complet pour les écoles de villages, car la personnalité de l'instituteur et le caractère de sa famille y jouent un rôle important ; en effet, non seulement il doit être capable d'enseigner, mais il doit être un modèle et un exemple dans sa conduite personnelle comme dans sa vie de famille et sa vie sociale. Un universitaire a défini un jour l'éducation comme étant « une formation qui permet de vivre » harmonieusement avec soi-même, avec son prochain et avec » Dieu ». Tel doit être le but de l'éducation religieuse que nous donnons à l'enfant africain.

» Dans l'Angola où, conformément aux règles posées par le Gouvernement, nous n'employons dans les écoles de villages que des instituteurs ayant passé les examens officiels, nous avons, par ce fait, des instituteurs qui ont subi plusieurs années de préparation. Nous avons tracé le plan d'études de la Bible pour chacune des trois années du cours élémentaire : pour chaque année, certaines histoires de la Bible, certains textes scripturaires à mémoriser dans la langue indigène et en portugais. Mais la vraie éducation ne consiste pas à apprendre des faits, ni même des vérités ; il faut que ces faits soient exprimés dans la vie. C'est là que doivent concourir toutes les parties du programme scolaire et de la vie de la Station missionnaire, afin de mettre en évidence les principes de « fair-play », de maîtrise de soi, de désintéressement à l'image du Christ et que les élèves puissent apprendre à vivre en harmonie avec eux-mêmes, avec les autres et avec leur Créateur. »

Résolutions sur l'Enseignement religieux

Appliquant ces principes à l'œuvre pédagogique des Missions, le rapport adopté par la Conférence au sujet de l'instruction religieuse, déclare :

« Nous sommes convaincus que l'instruction religieuse doit avoir la première place dans tout programme pour le développement des indigènes. Que ce soit dans les écoles élémentaires ou secondaires, ou bien dans les cours professionnels ou supérieurs, le besoin fondamental de l'Africain, comme de nous tous, est un changement du cœur et de la vie ; aucune éducation n'est complète si elle ne saisit pas le cœur et ne transforme pas la vie.

» *Si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le Royaume* » *de Dieu.* » Cette attaque directe du Sauveur contre la dépravation humaine est une preuve suffisante que le premier besoin de l'humanité est la rédemption du péché. Comment peut-on communiquer aux indigènes cette vérité fondamentale ? Tout d'abord, par l'exemple de la vie de l'éducateur. Celui-ci doit avoir fait lui-même l'expérience de l'influence régénératrice et sanctifiante du Saint-Esprit. ...Ensuite, son enseignement doit être direct et positif... Le but de toute éducation chrétienne est de libérer l'humanité du péché et de ses effets. »

Et le rapport déduit de ces principes les suggestions pratiques suivantes :

« 1° Qu'un effort concordant soit fait pour la préparation de cours gradués d'instruction religieuse spécialement adaptés aux facultés et au milieu des enfants et de la jeunesse en Afrique. Ces cours donneront des indications précises en ce qui concerne la *pratique* aussi bien que la *théorie* de la Religion. On a besoin également de cours pour les parents.

» 2° Un effort spécial devrait être fait pour donner une meilleure préparation à tous ceux dont la tâche est de donner l'instruction religieuse.

» 3° Le Comité pédagogique organisera un sous-comité qui sera chargé de fournir ces cours, et de préconiser leur usage dans l'œuvre éducatrice de nos missions. Ce sous-comité étudiera avec soin les travaux de la Conférence de Jérusalem en les adaptant aux conditions de travail de nos champs missionnaires. »

La Traduction de la Bible

L'instrument essentiel de l'œuvre religieuse des missions évangéliques, c'est la Bible. Le protestantisme a été et reste toujours un mouvement de retour à la Parole de Dieu. Les traductions bibliques constituent donc le travail central des missionnaires protestants. Nous traduisons ici le remarquable travail présenté à la Conférence sur ce sujet capital par M. le Rév. A. W. Banfield,

secrétaire pour l'Afrique occidentale de la « Société biblique de Londres » (*British & Foreign Bible Society*) :

« Personne ne niera que la connaissance de la Vérité ne soit arrivée en Afrique, comme dans les autres pays, par la lecture de la Bible. Pendant des siècles, l'Afrique a lutté pour obtenir la lumière et la science par d'autres voies ; mais aujourd'hui, elle découvre qu'il n'y a aucun espoir de trouver la Vérité par ses propres moyens : sa seule espérance vient d'En-Haut. Pendant des siècles de paganisme, l'Afrique ne s'est pas rapprochée de Dieu.

» Aujourd'hui, l'Afrique est devenue le champ de mission le plus important du monde ; on y enregistre autant de conversions que dans la totalité des autres champs missionnaires. De plus, l'Afrique est aussi le plus grand champ linguistique : à toutes les Sociétés bibliques, elle envoie le plus grand nombre de traductions des Saintes Ecritures. Déjà, plus de deux cents langues africaines possèdent la Bible en entier ou en partie.

» On ne connaît sans doute pas le nombre exact des langues et des dialectes parlés en Afrique. Une semblable liste contiendrait des milliers de noms et sa publication serait d'un intérêt relatif, car beaucoup de dialectes, les plus faibles et les moins répandus, sont en train de disparaître. Même les langues bien définies de petites tribus se meurent, avant qu'on ait pu les fixer par écrit et publier un seul livre. Cette situation est le résultat du développement général de l'Afrique : les langues importantes sont mises en écriture et les fortes tribus absorbent les tribus faibles parmi lesquelles s'étendent leurs opérations commerciales. Il en est ainsi de tribus, comme celles des Mandigoes, des Ashantis, des Yorubas, des Ibos, des Hausas, des Swahilis, des Zoulous, etc.

» Il est intéressant de noter que, dans l'ensemble, l'Afrique nègre n'a pas inventé un seul système d'écriture. Cependant il y a une exception : la grande nation des Hausas, en Nigérie, qui compte plus de six millions de membres, a écrit sa langue depuis de nombreuses années. Les Hausas n'ont, du reste, pas inventé de nouveaux caractères ; ils employèrent simplement l'alphabet arabe, car le Coran et d'autres livres en Arabe ont été en circulation depuis de siècles dans leur pays. On peut aussi mentionner les Vais, de Libérie, comme faisant peut-être exception : un système d'écriture a été appliqué par eux à leur langue, mais nous n'avons jamais entendu parler d'un livre publié en caractères vais. D'une façon très générale, il est donc exact de dire que les langues africaines sont restées non-écrites jusqu'à l'arrivée des Blancs. Depuis lors, plus de trois cents de ces langues ont été écrites avec au moins un livre publié dans la plupart d'entre elles.

« Jusqu'à présent, ce sont les sociétés missionnaires qui ont presque seules assumé la tâche de mettre en écriture ces langues orales et de fournir une littérature et une éducation aux peuplades qui les emploient. La proportion de l'effort missionnaire dans ce domaine est à peu près exactement de nonante-cinq pour cent.

» Ils sont relativement peu nombreux les représentants des nations dites civilisées, qui ont eu la faculté de vivre parmi ces peuples primitifs, d'étudier leurs coutumes, leurs religions, leur histoire, leur folklore. Plus rares encore sont ceux qui ont eu la chance d'étudier, dans son milieu naturel, une langue africaine, inconnue et encore à l'état oral. Ces privilèges n'appartiennent généralement qu'aux pionniers de la Mission, non pas parce qu'ils constituent une classe de gens spécialement doués et favorisés, mais simplement par le fait qu'ils sont souvent les premiers Blancs à s'établir parmi ces peuples primitifs ; seuls il ont l'audace et la persévérance d'accepter et de mener à bonne fin une tâche aussi énorme. Leur existence et leur travail en prennent une poésie et un charme tout particuliers.

» Cette tâche est, en effet, intensément intéressante, fascinante. Il faut engager une lutte pour chaque mot, retracer sa signification, perdre la piste pendant des journées, pour la retrouver dans une phrase étrange. Des vocables découverts à ce prix s'impriment d'une façon indélébile dans la mémoire du chercheur. C'est par le moyen d'un indigène qui ignore votre langue que l'on apprend le mieux un dialecte africain. N'écrivez pas que *doko* signifie un cheval ; ce n'est pas exact. Mais ce mot sert à désigner cet animal. Associez directement le mot à l'objet et vous ne l'oublierez pas aisément.

» Les sons spéciaux de ces langues, explosifs, gutturaux, claquants sont très difficiles à apprendre. Souvent ces sons sont produits dans la gorge et explosent dans la bouche en forçant les lèvres à se séparer. On est tenté de dire qu'il est impossible de produire ces sons sans les lèvres épaisses et le nez aplati des Africains. Leurs langues sont pleines de sons étranges, tels que gha, kpa, nyi, tsa, dzu, wum, etc. etc. sans parler des voyelles nasalisées. On ne peut apprendre ces sons qu'en écoutant les indigènes qui les employent.

» La plus grande peut-être de toutes les difficultés dans l'étude de la plupart des langues Africaines, c'est de percevoir les nuances très subtiles du ton qui est donné à différents mots épellés d'une façon identique. Chaque mot a son intonation correcte, dont la plus légère variation change complètement la signification du mot. Il n'est donc pas étonnant que les Européens trouvent que les Africains chantent en parlant.

» On pourrait s'imaginer qu'une langue, qui est basée sur ce système d'intonations, est très pauvre en mots. Cela n'est certainement pas vrai de la langue Nupée. Dans mon dictionnaire nupé, j'ai enregistré près de quinze mille mots. Cette langue est particulièrement riche en adjectifs et en adverbes ; elle possède cent quarante mots pour exprimer l'idée de grosseur, nonante pour celle de petitesse, soixante pour celle de minceur, soixante pour celle de rapidité, trente pour celle de plénitude, trente pour celle de quantité, etc. etc. Cette langue a aussi un système très compliqué de titres honorifiques au nombre de plus d'une centaine, et chacun est accompagné d'une salutation différente adaptée au rang du personnage. On ne peut dire que semblable langue soit pauvre. J'ai cité ces exemples pour montrer les ressources que l'on trouve pour les traductions bibliques.

» Peu de personnes ont l'occasion de participer à la traduction d'un livre en une langue africaine. Moins nombreux encore sont ceux qui sont appelés à traduire, en une langue primitive même une portion minime du texte biblique ; et peut-être n'y a-t-il pas un sur mille de ces traducteurs qui ait eu le grand honneur et la grave responsabilité, non seulement de mettre le premier une langue en écriture, de découvrir et de forger des centaines de mots, d'expressions et de phrases pour rendre les notions bibliques, en enrichissant fortement le vocabulaire de la langue, mais encore de traduire la Bible tout entière dans cette langue enrichie et de donner ainsi à une nation la Parole de Dieu. Qui peut estimer la masse de travail, de patience et de dévouement que demandent l'étude d'une langue africaine, sa fixation par écrit et la traduction de la Bible ? La vie à venir pourra seule répondre à cette question.

» Quand on parle de l'intérieur de l'Afrique nègre, on doit se souvenir que dans la plupart des cas, les systèmes judiciaires, les divers éléments de la vie sociale et religieuse sont basés sur le paganisme, avec son idolâtrie et ses superstitions. Cela rend parfois très difficile la découverte de termes propres à traduire l'Ecriture Sainte : des expressions qui correspondent aux idées élevées, saintes et vraies du Christianisme. Il ne faut pas non plus perdre de vue que le nom et l'enseignement de Jésus-Christ sont inconnus de millions de gens vivant actuellement en Afrique. Il n'est même pas toujours facile de trouver un mot pour désigner Dieu. Dans beaucoup de tribus, celui que l'on craint le plus et qu'on adore, c'est le diable ou un fétiche puissant.

» Voyageant à l'intérieur de la Nigérie, je trouvai une fois une peuplade qui ne possédait dans son dialecte aucun nom pour Dieu. Ces gens avaient complètement oublié Dieu. Il est vrai qu'ils avaient beaucoup d'idoles et de fétiches, mais aucun des noms

qu'on leur donnait, ne pouvait être décemment appliqué à Dieu. Leur esprit local ou patron était un certain **Chid,** que l'on disait résider dans un bosquet voisin. Chid n'était évidemment pas Dieu. Désireux d'avoir un nom pour désigner Dieu, les indigènes suggérèrent à un missionnaire récemment établi parmi eux, de fabriquer un nom pour Dieu ; et c'est ce qu'il fit. Les gens lui avaient dit qu'ils considéraient le soleil comme la plus grande puissance de l'univers, que Chid n'avait pas fait le soleil et qu'ils ignoraient qui l'avait créé : mais que Celui qui aurait créé le soleil. devrait être appelé Dieu. Dans les traductions bibliques publiées dans le dialecte de cette tribu, on désigna donc Dieu sous le nom de *Dagwi,* le créateur du soleil. Plus tard, j'appris que les gens avaient coupé le bosquet où résidait Chid et qu'ils étaient venus en masse à la station missionnaire pour apprendre à connaître Dagwi. Une fois que le nom a été trouvé, le missionnaire y rattache tout ce que la Bible nous enseigne au sujet de Dieu : Son amour, Sa puissance, Sa justice, Son éternité, si bien qu'un ancien terme, étroitement associé aux idées païennes, prend une signification entièrement nouvelle : celle de la notion chrétienne de Dieu. Un jour, un vieillard me disait : « Vous avez rendu belle notre langue. » Nous y avions simplement introduit le Christ et son enseignement.

» Pour commencer à traduire la Bible, il ne faut pas attendre que l'on possède une connaissance parfaite de la langue, sinon on ne commencerait jamais. Les premières traductions ne sont que des essais ; la Société biblique les considère bien comme telles. Cependant, il faut viser à la perfection en ne perdant jamais de vue que l'on traduit des textes sacrés et que des âmes viendront y chercher le pardon, la paix et la vie éternelle en Jésus-Christ. Il faut toujours avoir en vue une révision future de l'œuvre.

» Commencez par traduire vos textes préférés, puis des chapitres en entier. On n'atteint la perfection qu'à force de persévérance. Au début, il est utile de dresser une liste des mots difficiles ou intraduisibles ; on découvre souvent leur équivalent, soudainement, alors qu'on ne travaille pas à la traduction.

» Si possible, choisissez la langue d'une tribu nombreuse et influente. Il ne vaut guère la peine de faire des traductions de quelque importance pour une tribu comptant moins de vingt-cinq mille âmes.On pourra cependant lui donner un Evangile isolé. Plus la tribu sera grande, plus importants seront les besoins ainsi que le nombre des publications. Les langues dominantes sont souvent transportées à de grandes distances et deviennent les langages commerciaux et littéraires des plus petits groupes ethniques. Si vous trouvez un certain nombre de ces petits groupes dont les dialectes, bien que légèrement différenciés, émanent tous de la même souche,

choisissez le plus vigoureux de ces dialectes pour vos traductions, ou bien, mettez-vous à unifier la langue. Cette seconde méthode est préférable. Il n'est ni sage, ni utile de perpétuer une multiplicité de petits dialectes et de produire une surabondance de livres en de nouvelles langues. Cela ne fait que compliquer notre travail ; tôt ou tard, ces petits dialectes seront absorbés et cesseront d'exister.

» C'est généralement l'Evangile selon Saint Marc que l'on traduit en premier lieu, parce que son langage est simple et que sa portée est grande. C'est aussi le plus court des Evangiles. Veuillez noter que la Société biblique ne publie pas un livre de la Bible incomplet. Ainsi, on consentira à publier l'Epître de Jude, mais non pas une collection de cent quarante-neuf Psaumes.

» Ensuite, il importe de traduire l'Evangile selon Saint Jean et après, les Actes des Apôtres. Puis, les Quatre Evangiles et les Psaumes. Enfin, une des Epîtres pastorales. Quand on en sera arrivé là, les indigènes devront avoir le livre de la Genèse, ou bien, la traduction d'une collection d'histoires bibliques, de préférence dans les termes mêmes de récits bibliques, pour éviter des confusions plus tard. Après cela, on pourra publier le Nouveau Testament dans son entier. On conseille de ne pas publier l'Ancien Testament en entier avant qu'on ait pu constituer une forte Eglise indigène, capable de lire et d'assimiler une solide nourriture intellectuelle et ayant besoin de toute la Bible pour la formation des catéchistes et des pasteurs. Cependant, j'estime que l'Eglise indigène a droit à toute la Bible et pas seulement au Nouveau Testament, comme quelques-uns le prétendent. Il est vrai que certaines parties de l'Ancien Testament seront difficiles à comprendre et pourront donner lieu à de fausses interprétations, mais ce même danger existe dans toutes les parties du monde, pour la masse des chrétiens professants qui n'ont jamais reçu aucune espèce d'instruction biblique systématique.

Il faut être très prudent dans la traduction des mots difficiles ou en forgeant des termes nouveaux pour exprimer des notions inconnues des indigènes, car ceux-ci ont souvent beaucoup de peine à effacer leurs premières impressions. Parfois on peut trouver un mot qui convienne, dans une autre langue parlée dans le même pays. La terminologie religieuse doit être étudiée avec grand soin. Des vocables comme Dieu, esprit, âme, conscience, péché, sainteté, etc. employés dans le sens chrétien, sont souvent introuvables dans les langues primitives.

» Dans le cas de mots comme pain, école, chaire, vin, juge, etc. il vaut souvent mieux introduire quelque forme du mot européen, plutôt que de chercher une périphrase incompréhensible pour des gens qui ne connaissent pas ces objets. Une autre question est

celle de la transcription des noms propres employés dans la Bible : Je pense qu'on ne peut mieux faire que de les écrire phonétiquement selon leur prononciation dans la langue gouvernementale. Il faut toujours se rappeler la tendance qu'ont les chrétiens et les élèves à passer de la langue indigène à une langue européenne. (1).

» Même tout au début du travail de traduction, il est utile de recourir à l'assistance d'aides indigènes chrétiens. Leur utilité croîtra avec le développement de leur foi chrétienne et avec leur expérience des traductions bibliques. Qu'ils vous aident, mais qu'ils ne vous dominent pas, car souvent ils ne réussissent pas à saisir la vérité cachée des mots. Faites l'essai de vos traductions sur les enfants ; ils sont d'excellents instituteurs et de bons juges du pur langage ; il vous aideront beaucoup, et... gratuitement. Si vous arrivez à vous faire comprendre par les enfants, cela ira bien avec les adultes.

» A tout prix, constituez une conférence linguistique ou un Comité de traduction. Les sociétés bibliques ne sont pas favorables aux traductions faites par un seul homme. Dans votre comité, mettez des représentants de toutes les sociétés missionnaires travaillant dans la région où est parlée la langue en question.

» Quand votre traduction est terminée, faites-en cinq copies ou davantage à la machine à écrire et envoyez une copie à chaque station pour emploi immédiat. Interfoliez une copie et faites-la circuler parmi les membres de votre comité en leur demandant leurs critiques et leurs suggestions, que vous recevrez avec grâce. Cette copie peut circuler pendant deux ou trois ans. Quand elle vous sera revenue, convoquez le Comité de traduction pour trancher toutes les questions soulevées. Après une dernière révision, la traduction est enfin prête pour l'impression.

» Avant d'expédier le manuscrit en Europe ou en Amérique, écrivez à la Société biblique, obtenez l'autorisation de publier et les subsides en argent. Cela vous épargnera un temps précieux.

» Le manuscrit doit être dactylographié. Les compositeurs ne connaissent pas toutes les langues africaines et certaines écritures sont illisibles. On évite ainsi de nombreuses erreurs typographiques. Ecrivez sur un côté du papier seulement avec un large espace entre les lignes et de grandes marges à gauche et à droite du texte. Ayez bien soin de garder une copie pour le cas où le manuscrit original se perdrait. Demandez trois séries d'épreuves d'imprimerie pour y corriger seulement les fautes d'impression. Les corrections d'auteur sont mal accueillies, parce qu'elles sont coûteuses. Ne

---

(1) Il s'agit donc d'utiliser la langue du Gouvernement et non point une langue étrangère, même si elle est celle du missionnaire. (Note du trad.)

manquez pas d'indiquer le chiffre du tirage et si une partie doit être gardée en feuilles pour être reliée plus tard.

» Quelle joie quand la Parole de Dieu imprimée arrive à la station missionnaire ! Quelle bénédiction pour les chrétiens indigènes et quelle aide précieuse pour l'œuvre missionnaire tout entière !

» Ce qui étonne le plus, ce ne sont pas les difficultés rencontrées dans la traduction de la Bible en des langues primitives, car ces difficultés seraient décuplées pour traduire tout autre livre, mais c'est plutôt l'aisance avec laquelle le texte biblique s'adapte à ces dialectes. L'histoire évangélique est d'une telle simplicité que l'homme le moins développé ne peut s'y tromper. Il n'y a pas à douter le moins du monde que le lecteur africain rudimentaire comprenne l'amour de Dieu qui y est révélé. On pourrait produire par milliers les preuves vivantes de la puissance régénératrice de l'Evangile : des hommes qui adoraient les idoles et les esprits mauvais et dont la vie a été transformée en celle d'adorateur du vrai Dieu ; des hommes autrefois esclaves du diable et devenus maintenant des Saints de Dieu par le moyen de la lecture du Livre Saint, exprimé dans un rude langage africain. Les peuples primitifs ont un grand amour pour les livres historiques et narratifs de la Bible. Dans ces antiques documents, ils trouvent tant de choses qui leur sont communes ; en fait, des millions d'entre eux vivent aujourd'hui dans des conditions d'existence qui ressemblent de près à celles du temps d'Abraham.

» Un jour, en voyageant dans la brousse, je rencontrai un homme qui, une Bible sous le bras, s'en allait dans les champs pour lire, méditer et prier. Je lui demandai pourquoi il choisissait l'ombre d'un arbre en plein champ pour lire sa Bible. Il me répondit : « Dans le village, il y a trop de bruit et de va-et-vient » pour concentrer ma pensée sur la Parole sainte et entrer en » communion avec Dieu. » Trois fois par jour, il se rendait à son sanctuaire de la brousse pour y répandre son âme devant Dieu. Ce sont de tels chrétiens qui s'emparent de la puissance divine et qui font de grandes choses.

» L'Eglise chrétienne de nos jours, s'intéresse intensément à l'histoire du prophète Harris, dont la prédication a provoqué sur la Côte d'Or française, un mouvement religieux : près de cent mille indigènes ont abandonné leurs idoles et se sont tournés vers le vrai Dieu. Avec une Bible dans une main et une simple croix dans l'autre main, cet homme remarquable a parcouru la brousse de l'Afrique occidentale, prêchant un seul Dieu et un seul Sauveur. Quand Harris baptisait quelqu'un, il plaçait toujours sur sa tête une Bible et lui demandait de saisir la croix. Ces deux

objets devaient être inséparables. Lorsque Harris les eut quittés, les indigènes bâtirent des chapelles en herbes ou en boue, où ils se rassemblèrent pour attendre les missionnaires qu'ils demandaient dans leurs ferventes prières. Ils firent demander des Bibles en Angleterre et ils les placèrent ouvertes sur les tables au milieu de leurs chapelles, bien qu'aucun d'entre eux ne fût capable d'en lire un seul mot. Cependant, pour eux ce volume sacré était un gage silencieux de la présence de Dieu.

» En conclusion, je dirai que les Actes des Apôtres et le récit des triomphes de l'Evangile de Jésus-Christ ne s'arrêtent pas avec le chapitre 28 de ce livre. Allons donc de l'avant dans toutes les parties de l'Afrique apportant avec nous la Parole de Dieu dans les langues des indigènes, car nous savons que « toute » l'Ecriture est divinement inspirée et utile pour enseigner, pour » convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin » que l'homme de Dieu soit accompli et bien préparé pour toute » bonne œuvre ». (2 Timothée, 3 v. 16-17.)

La Prédication de la Croix

Un exemple pratique d'instruction religieuse adaptant à des besoins nouveaux les vérités fondamentales du vieil Evangile fut donné par la prédication que prononça, au culte du dimanche 16 septembre, M. le Rév. Dr Arthur C. Baldwin, de Philadelphie, sur ce texte : « Christ crucifié... la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu » (I Cor. ch. 1, v. 23-24).

Voici un résumé de ce sermon, qui émut profondément l'auditoire, et qui fut pour la Conférence une véritable inspiration :

« A chaque époque, la Croix doit être traduite dans le langage et la pensée des hommes. Nos pères considéraient Dieu comme le Souverain et le Juge. Leur interprétation de la Croix correspondait à cette conception. Aujourd'hui, c'est la Paternité que nous voyons surtout en Dieu. En conséquence, au lieu d'interpréter la Croix par la terminologie de la loi et des tribunaux, nous devons comprendre la Croix dans les termes de la vie de famille. « Dieu, » *le Père.* » Mais quelle qu'en soit l'interprétation, la Croix est, et doit rester au centre de nos conceptions religieuses. Si la croix est négligée, une religion conçue seulement sous l'aspect de la morale, ou comme un moyen de guérison ou de respectabilité sociales, devient une religion qui perd toute puissance dynamique.

» 1° L'amour de Dieu exige une croix. Comme le télescope qui, pointé vers le ciel, révèle les étoiles inconnues, la Croix est le point de l'espace à travers lequel nous découvrons l'amour

éternel de Dieu. Si elle révèle son amour, elle ne l'a pas créé ; il existait déjà. Toujours et partout, l'amour de Dieu est préexistant, enveloppant ses enfants. Dieu n'avait pas besoin de Judas ou de Pilate, parce que son amour cherchait ses enfants pécheurs. Plus nous nous élevons sur l'échelle de la vie, plus nous trouvons l'esprit de sacrifice. Cette progression ne sera pas rompue, quand nous parvenons au Très-Haut : l'amour doit se sacrifier.

» 2° Le péché des hommes exige une Croix. Dans la Croix se trouve la révélation que le péché est péché. Le pardon qui ne coûte rien, n'émeut pas le cœur. C'est quand nos parents ont souffert de notre faute que nous avons pris la résolution de ne plus jamais les affliger de la sorte.

» Quand l'immoralité éclata parmi ses partisans, Ghandi jeûna pendant une semaine, écrasé d'humiliation et de douleur. Ce n'était pas formalisme de sa part, mais bien l'acte d'un cœur brisé. Les disciples coupables sentirent leur péché comme jamais ils ne l'eussent senti sans cette douleur de leur Maître.

» Dans la croix se trouve le message d'un cœur brisé pour ses enfants. « Il a été affligé de toutes nos afflictions. » Le péché n'est pas peu de chose dans la prédication véritable de l'Evangile.

» 3° La vie nouvelle a besoin de la dynamique de la Croix. C'est un appel au « Service » : prendre la Croix et suivre le Maître.

» Notre génération ne doit pas laisser perdre une pareille source d'enthousiasme. Pensons à la Croix historique comme à la révélation de la réalité éternelle de Dieu. Ce qu'il faut considérer, ce n'est pas Golgotha, mais le Calvaire ; ce n'est pas le crucifix, mais la Croix ; ce n'est pas l'aveuglement et la victoire passagère des ennemis du Christ, mais la sublime révélation dans le temps de l'Agneau immolé avant la création du monde : puissance de Dieu et sagesse de Dieu, se traduisant en vie pour ceux que nous servons. »

En écoutant ces appels inspirés et bien d'autres du même genre qui retentirent dans le temple de Kinshasa pendant cette semaine inoubliable, les auditeurs fixaient leurs regards sur les inscriptions qui décoraient artistiquement la chaire et la muraille :

CHRIST EST TOUT ET EN TOUS — ROI DES ROIS — NZAMBI O ZOLA (1).

---

(1) « Dieu est amour », en kikongo.

Chapitre III

« DECLARE CES CHOSES ET ENSEIGNE-LES » (1)

Le protestantisme, comme l'a écrit l'historien Michelet, est la « religion du livre ». Qui n'a pas saisi cela, ne comprend rien aux méthodes et aux résultats de l'effort protestant.

En effet, l'enseignement forme la partie centrale de la méthode missionnaire, par opposition avec les méthodes rituelles qui sont la caractéristique d'autres confessions religieuses. Cette tendance est déjà manifestée extérieurement par le fait que le temple se confond généralement avec l'école, le même bâtiment servant alternativement aux cultes et aux classes scolaires ; de même, dans les villages, qui dit « catéchiste » dit aussi « instituteur ».

Aussi, les questions se rapportant à l'enseignement ont-elles retenu l'attention de la Conférence autant que celles sur l'évangélisation proprement dite.

Qu'on ne dise pas qu'il est fait une application abusive du texte qui sert de titre à ce chapitre, traitant des écoles et des méthodes pédagogiques. Dans leurs œuvres scolaires, les missions protestantes n'ont pas pour but d'inculquer des notions scientifiques aux indigènes, et elles ne poursuivent pas la « Science pour la Science ». Elles ont un but pratique et immédiat.

Si l'instruction, donnée aux populations primitives, devait être purement livresque, on aurait raison de mettre en doute son utilité. On nous accuse parfois d'inculquer aux noirs des notions dites au-dessus de leur portée ; « de ces quarts de lettrés, » nous dit-on, « vous courez le danger de faire des orgueilleux, des déclassés, » qui risquent de devenir la proie des démagogues préparant les haines de races...

Tel n'est pas l'esprit de l'œuvre pédagogique des missions évangéliques.

Celles-ci ont un double but :

Tout d'abord, on donne des notions d'instruction primaire aux indigènes : hommes et femmes, enfants et adultes, pour les mettre à même de puiser des forces spirituelles et morales dans l'Ecriture Sainte.

---

(1) I Tim. 4, v. 11.

Ensuite,. on instruit ces indigènes et on leur donne un enseignement professionnel pour les mettre à même de réagir contre l'oisiveté païenne qui, plus que toute autre, est « la mère de tous les vices » et le principal obstacle au développement de la vie chrétienne.

Par une activité économique éclairée, on veut former un milieu social nouveau, où le caractère chrétien puisse se maintenir et se communiquer. Grenfell avait déjà remarqué, tout au début de l'œuvre de Bolobo, que les indigènes amenés à la connaissance de l'Evangile sans acquérir de connaissances professionnelles, retombaient souvent dans le paganisme ancestral.

Si l'on néglige d'agir sur le milieu où vivent les indigènes convertis, on s'expose à la longue à voir beaucoup d'entre eux repris par l'ambiance païenne, et après des conversions éclatantes, on est le témoin des chutes les plus lamentables. Si ce christianisme, pour ainsi dire désincarné, peut agir puissamment sur les premiers néophytes il a beaucoup plus de peine à exercer une influence décisive et durable sur des générations subséquentes, élevées dans une atmosphère religieuse artificielle, où l'hypocrisie et la propre justice trouvent souvent un terrain trop favorable et où la religion risque parfois de divorcer d'avec la moralité. Ce risque est d'autant plus grand en Afrique, que les païens n'ont pas été habitués à établir une relation entre la religion intime et la morale.

« Chez les non-civilisés, » écrit M. R. Allier, « la séparation du sentiment religieux et du sentiment moral est un fait presque normal. » Il doit passer par une « révolution qui implique la découverte d'un principe prodigieusement nouveau, à savoir que rien n'est moral qui ne doive être religieux, et que rien n'est religieux qui ne doive être moral » (1).

Voilà pourquoi, après avoir « déclaré » la vérité salutaire, il faut encore « enseigner », c'est-à-dire en assurer l'application à tous les domaines de la vie individuelle et sociale. « La foi des missionnaires, » écrit le Dr Jesse Jones, « à un idéal de service pour l'humanité, ainsi que *l'enseignement* de cet idéal tel que Jésus-Christ l'a révélé au monde, constitue le facteur le plus vital du développement de l'Afrique et des Africains (2). »

Les Jardins d'Enfants

En Afrique, plus encore qu'ailleurs, on ne saurait commencer trop tôt l'éducation des enfants, si vite émancipés de leurs parents et livrés à eux-mêmes, si exposés à l'influence délétère du milieu

(1) R. Allier : *La Psychologie de la Conversion.* II p. 161.
(2) Thos. J. Jones : *Education in Africa.* p. 8.

indigène. Certaines missions ont bien compris le devoir de s'occuper des tout petits.

Miss V. Allen, qui a cherché à établir un jardin d'enfants à Bibanga (*A. P. C. M.*), nous dit l'immense importance de ce travail fondamental, dont dépendra la valeur des élèves des écoles primaires et supérieures. A cela s'ajoute le désir d'amener même les tout petits à la connaissance du Sauveur, l'Ami des enfants.

A Yakusu (*B. M. S.*), Mrs. C. C. Chesterman a établi un délicieux jardin d'enfants, dont elle fit, avec infiniment de grâce, la description à la Conférence. La seule condition d'admission, c'est d'avoir appris à marcher ! Pour les enfants de moins de quatre ans, on se base sur le fait qu'à cet âge ils aiment imiter leurs mères. On a donc établi un village indigène en miniature avec de petites maisons d'un type amélioré, en briques, avec des lits et des chaises indigènes, de petites brosses et des ustensiles de cuisine, réduction des objets employés par les matrones du village. Par le jeu du ménage et de la dinette, on inculque aux plus jeunes enfants toutes espèces de notions de propreté, d'hygiène, de savoir-vivre et d'altruisme. Une fois par mois, les bambins vont porter des fleurs aux malades de l'hôpital de la Mission. Plus tard, on leur enseigne, tout en jouant, les rudiments de la lecture et de l'écriture avec des histoires bibliques de l'Ancien et du Nouveau Testament. On leur apprend à travailler ensemble, sans se laisser aller à l'égoïsme et en considérant les désirs et les droits des autres. Ainsi, il y a dix bêches à la disposition des élèves bien plus nombreux : tous ne peuvent pas bêcher en même temps ; chacun doit attendre son tour et prendre sa part des autres travaux de jardinage, moins appréciés peut-être.

Dans d'autres missions, les mêmes principes sont appliqués. Mrs. Plumer Smith (*A. P. C. M.*) résume ainsi ses expériences dans la région du Kasaï :

« Nous devrions intensifier notre travail parmi les petits enfants et tendre à développer les trois aspects de leur personnalité : physique, mental et spirituel. Notre but doit être :

» 1° De les former pour la vie sociale en leur apprenant à ne pas s'immiscer dans les affaires de leurs camarades, à rester tranquilles pendant que quelqu'un d'autre parle, à mettre en ordre leurs jouets après usage, à obéir promptement, à se montrer polis et ponctuels ;

» 2° De leur apprendre à réfléchir en résolvant de petits problèmes à leur portée (construction d'un pont à travers un ruisseau imaginaire) ;

» 3° De les amener à exprimer ce qu'ils sentent ; agencer des

osiers pour produire le panier désiré, raconter leur vie à la maison ou leurs excursions ;

» 4° De développer leur sens esthétique : notion du rythme (battements des mains, sauts, mouvements rythmiques), musique,

» 5° De former leur habilité manuelle : construction, découpage, sciage, modelage. »

L'importance des jeux dans l'éducation des Africains, à tous les degrés, fut soulignée entre autres par M. le Rév. Dr Springer (*Mission Méthodiste du Katanga*). Outre les jeux qu'on peut apprendre aux indigènes (football, tennis, etc.), on peut recourir à des jeux africains excellents. Il ne faut pas négliger non plus les fêtes avec réjouissances publiques et des repas. Les Africains ont besoin de ces manifestations collectives de joie et c'est le meilleur moyen de les détourner des amusements païens de moralité douteuse. Les sports leur apprennent à faire effort, à combiner leur activité, à pratiquer le *fair play*, à perdre avec le sourire.

C'est là une éducation pour la vie, et même des éléments utiles à la formation religieuse.

Les Ecoles des Villages

Ces écoles ont rendu dans le passé d'inappréciables services, malgré leur équipement souvent rudimentaire et la préparation insuffisante de leurs instituteurs indigènes. Elles sont encore à la base de tout le développement intellectuel et moral des indigènes et il vaut la peine de leur consacrer beaucoup de temps et de soins.

« Même en supposant un développement industriel considérable dans la Colonie, nous avons de bonnes raisons de croire qu'en tout cas, pour la génération présente au moins, la majorité des indigènes naîtront et grandiront dans des agglomérations rurales, même si beaucoup d'entre eux cherchent plus tard de l'emploi dans les centres industriels. Développons donc les écoles rurales le mieux que nous pouvons, car c'est là que neuf ou dix millions de Congolais recevront le plus clair de leur éducation et de leur instruction religieuse. L'école rurale devrait devenir ce qu'elle a été appelée dans certains pays : *l'Université du Peuple*. C'est par l'école du village et par les centres de vie communale que la masse pourra être évangélisée et moralisée et, ce qui est encore plus important, encouragée à progresser.

» Une des constatations les plus encourageantes faites à cette Conférence, est que les jeunes Africains désirent la meilleure éducation et se montrent capables d'en tirer profit ; ils arrivent

à occuper des positions à côté des blancs, quand ils sont mis au bénéfice des mêmes occasions de formation et d'utilisation. La même expérience a été faite aux Etats-Unis, dans l'Afrique occidentale et ailleurs. » (Rapport de M. Sibley.)

La Formation des Instituteurs indigènes

La grande question est la formation d'un corps enseignant capable, pour le placer dans les villages. On a été, jusqu'ici, obligé d'employer des instituteurs qui, sous bien des rapports, ne répondent pas à ce qu'on devrait attendre.

« Il n'y avait pas de choix, » dit M. Sibley, et on a dû les placer à la tête d'écoles rurales et les laisser faire leurs expériences, en les surveillant autant que possible et en les poussant à se perfectionner aussi rapidement que le permettent les moyens mis à leur disposition. Nous devons cependant trouver des moyens d'améliorer la formation pédagogique de ceux qui sont déjà en service actif. Il y a bien des manières d'y arriver. Le nœud du problème se trouve dans une surveillance adéquate, l'inspecteur allant à l'instituteur isolé pour l'aider à résoudre ses difficultés et exciter son désir de se perfectionner par l'adoption des méthodes qu'on lui suggère, par la lecture de livres professionnels, par la présence à des cours normaux spéciaux pendant l'année scolaire ou bien au début de celle-ci. A ces cours, on donne un enseignement intensif à tendances très pratiques et l'on renvoie l'instituteur dans son village pour appliquer ce qu'il vient d'apprendre. Mais ce système aboutira à un lamentable échec, si l'instituteur n'est pas surveillé de près dans son village par un inspecteur sympathique. »

Le développement du système routier dans les colonies africaines et les déplacements de villages le long des voies de communications, sont tout à fait favorables à cette surveillance plus effective des instituteurs indigènes. On peut aussi conseiller l'érection de stations missionnaires secondaires au centre d'un groupe d'annexes villageoises avec maison de logement, où le missionnaire peut faire périodiquement de courts séjours.

Exposant les expériences faites à l'Ecole Normale de Yakusu, près Stanleyville (*B. M. S.*), M. le Rév. W. Millman préconisa des cours de « rafraîchissement » (refreshers' courses) d'une durée de trois mois, où les instituteurs des villages viennent par roulement. Au début, des sauvages sortant de la brousse ne sont pas capables de résister à une plus longue période d'enseignement. Mais ce système intermittent doit faire place, dans la suite, à une formation plus systématique et plus suivie, à laquelle on soumettra les élèves jeunes et intelligents ; on pourra ainsi former des

instituteurs-surveillants qui, dans leur domaine, seront d'un rendement égal à celui d'un blanc.

Les « Jeanes Teachers »

Comme à la Conférence du Zoute, on recommanda le système des *Jeanes Teachers*, organisation d'instituteurs-visiteurs innovée aux Etats-Unis dans les écoles rurales pour noirs. L'origine en remonte à une petite Quakeresse, Miss Anna T. Jeanes, qui donna les premiers fonds pour permettre aux institutions de Hampton et Tuskegee d'employer de ces pédagogues ambulants. La masse de la population noire des Etats-Unis du Sud reçoit toute son éducation du seul petit instituteur du village. Le *Jeanes teacher* est généralement une bonne négresse qui a de l'expérience en ce qui concerne non seulement l'enseignement primaire, mais aussi l'hygiène, le ménage, le soin des enfants, les métiers ruraux et le jardinage. Elle va de village en village pour encourager les instituteurs et institutrices isolés. Ce système a eu tant de succès qu'on compte près de trois cents *Jeanes teachers* dans les Etats du Sud. A la suite de la visite de la *Phelps Stokes Educational Commission*, le Gouvernement du Kenya a établi à Kabète une école spéciale pour la formation d'instituteurs-visiteurs de ce type. Le même système va être étendu à la République de Libéria.

L'Enseignement pré-secondaire

On n'a guère parlé des écoles primaires proprement dites, celles qui sont, en principe, établies dans les stations principales sous la direction de missionnaires blancs et souvent d'institutrices diplômées. Nous renvoyons sur ce sujet à un article écrit par M. le Rév. Gilliam (*A. P. C. M.*) dans le numéro de juillet 1928 du *Congo Mission News*.

On a insisté davantage sur le développement d'un enseignement encore élémentaire du point de vue européen, mais préparant à un réel enseignement secondaire et que l'on pourrait appeler « primaire supérieur » ou « pré-secondaire ».

Voici le programme que préconise le sous-comité qui examina cette phase de l'œuvre scolaire en Afrique :

1. Instruction religieuse ; histoire biblique ; morale chrétienne (dans la langue indigène) ;
2. Langue de la métropole (français au Congo belge) ;
3. Lecture, rédaction et arithmétique (système métrique) — (dans la langue gouvernementale, dès le commencement) :

4. Géographie : une année consacrée à la métropole et à la colonie ;
5. Histoire et instruction civique ;
6. Dessin et arpentage ;
7. Métiers manuels : menuiserie, vannerie, couture ;
8. Education hygiénique, comprenant les jeux et la culture physique ;
9. Sciences : étude de la nature ; agriculture avec exercices pratiques de jardinage ;
10. Education ménagère avec soin des enfants et puériculture pour les jeunes filles plus âgées ;
11. Musique et chant.

La troisième année de ces cours qui prendraient trois ou quatre ans, serait entièrement dans la langue gouvernementale.

Cet enseignement primaire supérieur ne serait nullement spécialisé et préparera aux différentes vocations (instituteurs, assistants médicaux, artisans, employés de bureau, évangélistes, etc.). Le but est de donner un développement général et de former l'intelligence des indigènes en les dégageant du poids des coutumes ancestrales et des faux raisonnements hérités de leurs antécédents barbares et de les remplacer par des notions nouvelles.

M. le Rév. Millman posa les principes suivants pour cet enseignement « pré-vocationnel » :

1° Un examen sera exigé à l'entrée du cours pour opérer une sélection.

2° Ce cours ne devra pas être une simple répétition des classes élémentaires, mais avoir son caractère propre en éliminant du programme ce qui a été fait à l'école précédente.

3° Le programme doit être adapté aux possibilités en moyens disponibles, en équipement et en personnel. Il ne sera pas une copie des méthodes européennes ou américaines, mais il tiendra compte du milieu indigène.

M. Millman estime que pour le Congo belge, par exemple, il faudrait dans chacune des cinq provinces au moins une école pré-secondaire pour les ressortissants protestants.

L'Enseignement secondaire et supérieur

A mesure que l'œuvre missionnaire se développe, le missionnaire blanc ne peut plus faire tout l'ouvrage d'évangélisation, d'enseignement et de soins médicaux. Les indigènes plus développés réclament davantage au point de vue de l'enseignement des métiers et de l'agriculture, comme du secours médical. De plus en plus, l'activité du missionnaire blanc est absorbée par les problèmes

d'organisation et de surveillance ; de plus en plus, la tâche d'atteindre la population des villages est dévolue à des indigènes. De là, la nécessité d'un enseignement secondaire tendant à former des instituteurs, des évangélistes, des artisans qualifiés, des assistants médicaux. La plupart des champs de missions du Congo et de l'Afrique occidentale sont parvenus, ou vont parvenir bientôt à ce stage important. Des institutions secondaires existent à Yakusu, Bolenge, Mutoto, Kimpese, Kingoyi ; elles ont déjà rendu de grands services. Un enseignement plus ou moins « normal » ou secondaire est donné, au Congo belge, dans une cinquantaine de centres de missions protestantes.

Pour ce qui concerne les instituteurs indigènes, la Conférence estima qu'« un élève ayant le certificat de l'école pré-secondaire, pourrait, en travaillant bien, compléter un premier cours normal en un an et recevoir le premier certificat d'enseignement ; mais un cours de deux années complètes serait exigé de ceux qui aspirent à avoir le certificat d'*instituteur-surveillant* ». On pria M. le Rév. Millman de réviser le manuscrit de son nouveau livre sur les *Méthodes pédagogiques à l'usage des Instituteurs indigènes*, en l'adaptant au règles posées par le Gouvernement du Congo belge dans ses *Instructions aux Inspecteurs de l'Enseignement* et de le soumettre, aussitôt que possible, à l'examen du *Comité des Publications*.

La Conférence a envisagé la création future d'un établissement central d'instruction supérieure par la coopération de toutes les missions protestantes du Congo. L'*Institut chrétien* que vient d'ouvrir à Bolenge la *D. C. C. M.*, pourrait être un premier embryon de cette « université » protestante. Cependant, les délégués ayant l'expérience de champs missionnaires plus avancés, ont montré la difficulté pour les missions de concurrencer le Gouvernement dans le domaine de l'instruction supérieure.

« La charge de l'enseignement est si lourde, » déclarait, par exemple, M. Sibley, « que les missions ne peuvent pas s'attendre à fournir à la population un système scolaire complet, allant de l'école primaire aux institutions professionnelles et aux établissements d'instruction supérieure. C'est là plutôt la fonction des gouvernements. La tâche spéciale des missions est de veiller à ce que l'instruction religieuse ait sa place légitime dans les programmes scolaires. Pour obtenir ce résultat, il est donc, à la longue, nécessaire que s'établisse une coopération entre les missions et le Gouvernement. Cette coopération peut probablement être obtenue dans le domaine de l'enseignement primaire par des subsides gouvernementaux aux écoles des missions qui ont atteint un certain degré. Dans le champ de l'enseignement secondaire et supérieur, il est probable que le Gouvernement devra prendre la

charge et la direction des institutions et que les missions fourniront l'instruction religieuse et l'influence morale, et qu'elles organiseront des internats comme centres familiaux pour les élèves de leurs confessions respectives. »

Les résolutions votées par la Conférence, recommandent qu'il soit établi une coopération plus étroite entre le Comité des Ecoles du Conseil protestant du Congo et les autorités scolaires gouvernementales ; que dans chaque province (pour le Congo) soit établi un Comité des Ecoles qui se mettra en rapport avec les autorités scolaires provinciales ; qu'il soit préparé un programme général pour les écoles des missions protestantes se conformant autant que possible au programme officiel du Gouvernement.

En outre, « les problèmes de l'Education sont si vastes et ils impliquent de si grandes responsabilités, que nous recommandons une coopération active et concordante de toutes les sections de la Société : les autorités gouvernementales, les missions et les organisations commerciales ».

La Conférence a encore voté le vœu suivant : « Il est essentiel que tous les nouveaux missionnaires, se destinant à travailler en Afrique, acquièrent la connaissance de la langue officielle de la colonie où ils se rendront, aussi bien que la langue indigène ; un séjour sera fait dans la métropole de la colonie en question dans ce but linguistique, aussi bien que pour entrer en contact sympathique avec la nation gouvernante. A cet effet, nous insistons pour que les comités directeurs des diverses sociétés missionnaires s'entendent pour organiser dans les métropoles des centres où les missionnaires puissent acquérir ces connaissances et opérer ces contacts. »

Reprenant les principes émis à la Conférence du Zoute, la Conférence se montra tout à fait favorable à un inspectorat officiel des écoles des missions, à condition que les inspecteurs soient « des pédagogues compétents, en sympathie avec l'effort missionnaire et capables de parler une ou plusieurs langues usitées dans leur cercle ».

Nous pensons que les intentions de la Conférence sont bien reflétées par cette déclaration que l'un de ses membres communiqua, à titre personnel, à la *Commision pour la Protection des Indigènes :*

« Nos missions désirent procurer aux indigènes qui sont sous leur influence, un développement qui soit tout à fait parallèle à celui donné dans les autres écoles de la colonie. Elles estiment que, pour assurer un progrès normal des populations indigènes, il est urgent que tous les efforts éducatifs soient concordants, de manière à ne pas accentuer parmi les indigènes des divisions qui pourraient devenir dangereuses pour l'ordre public et entraver l'évolution normale de la race primitive. »

Chapitre IV

« PRECHEZ-LE SUR LES TOITS » (1)

Le nombre d'indigènes des colonies africaines qui savent lire doit être considérable dans les régions où l'influence des missions protestantes s'est exercée depuis un demi-siècle ou davantage. Au Congo belge, par exemple, on trouverait des villages protestants où la proportion des illettrés est minime ; certaines missions publient des journaux en langue congolaise, qui sont achetés avec empressement par les indigènes. C'est le moment de développer la maigre bibliothèque de ces gens avides de savoir et qui souvent peuvent transporter dans un petit mouchoir tout ce qui a été imprimé dans leur dialecte.

Il faut faire concurrence à la littérature malsaine (bolchéviste, pan-africaine, pornographique) qui commence à envahir l'Afrique et même occuper le terrain avant qu'elle envahisse ces mentalités en friche.

Le manque de littérature est un obstacle à la croissance spirituelle de ceux qui entrent dans nos Eglises. Nous constatons qu'ils atteignent un certain degré de développement mental et spirituel, puis s'arrêtent, faute de moyens de se cultiver.

Il faut aussi penser à ces instituteurs et évangélistes indigènes, toujours plus nombreux, qui deviennent les intermédiaires nécessaires pour répandre le savoir parmi les populations. Ils sont isolés, dans les villages, loin des missionnaires. Ils doivent communiquer l'enseignement primaire et religieux à leurs congénères avec ce qu'ils ont entendu des missionnaires et sans aide pour la compréhension des textes bibliques (2).

Nos missions ont ouvert des écoles dans toutes les régions qu'elles occupent et elles ont dépensé beaucoup d'argent à enseigner la lecture à des dizaines de milliers d'indigènes, mais elles ont fait très peu de chose pour préparer systématiquement des livres pour ces lecteurs nouveaux. Sur les 70 langues du Congo, qui ont été étudiées, nos missions ont publié des livres en 34 dialectes

(1) Matthieu, 10, v. 27.

(2) Voir : Rév. John Carpenter : *The Future of Congo Literature — Congo Mission News.* Juillet 1928. pp. 8-13.

différents. Le nombre total de ces publications est de 485, qui se répartissent comme suit : livres bibliques, 125 ; liturgies et livres de cantiques, 52 ; doctrine et morale, 65 ; allégories et histoires, etc., 38 ; enseignement élémentaire, 60 ; manuels scolaires, 82 ; linguistique, 39 ; divers, 24. — Ces chiffres, donnés par la *Bibliography of African Literature* sont sans doute incomplets à l'heure actuelle ; mais il n'en reste pas moins que la « littérature » chrétienne ou même quelconque est lamentablement insuffisante.

La publicité de bon aloi n'est-elle pas nécessaire à la diffusion de la Vérité qui sauve ? Il ne suffit pas de dire les choses à l'oreille par un enseignement individuel dont la portée est nécessairement limitée dans le temps et l'espace ; il faut « crier sur les toits », publier bien haut la Bonne Nouvelle et utiliser pour cela tous les moyens légitimes de publicité.

Pour le Congo, la tâche de développer les publications est dévolue à un *Comité des Publications*, établi par la Conférence générale de Bolenge, en 1921. Voici quelques extraits du Rapport présenté à Léopoldville par le secrétaire de ce comité, M. le Rév. Herbert Smith (*D. C. C. M.*) :

« Le système essayé d'abord de publier des manuels bilingues (français d'un côté et dialecte indigène de l'autre) n'a pas donné satisfaction. L'*Hygiène tropicale élémentaire* de M. Millman a cependant été éditée en trente-cinq langues différentes. Mais le coût de ces éditions doubles est trop élevé et leur utilité est douteuse. Les indigènes s'attendent à trouver un équivalent exact pour chaque mot français et ainsi on entrave plutôt qu'on ne facilite l'acquisition du français.

» Il n'est pas facile de faire le choix de manuels ou de livres à traduire en langues indigènes. La Bible est, à ce point de vue-là, le livre le plus commode, parce que tout le monde est d'accord que le texte est excellent et il n'a pas à être adapté. Aucun autre livre ne présente ces avantages. Pour qu'un livre soit apprécié par un élève noir, il doit non seulement être écrit dans sa langue, mais exprimer aussi sa mentalité. Les images et illustrations, les coutumes décrites doivent être en rapport avec le cercle de ses propres expériences.

» Il en est de même pour l'arithmétique. La plupart des indigènes aiment travailler avec des chiffres, mais souvent ils perdent beaucoup de temps parce qu'ils ne sont pas bien dirigés. Si même ils possèdent un manuel, celui-ci avance trop rapidement et les élèves n'ont pas une bonne base en travaillant d'abord avec des nombres faciles. Le calcul doit devenir automatique pour les petits nombres avant que l'on passe à des excercices plus com-

pliqués. Les problèmes d'arithmétique doivent se rapporter à la vie africaine et aux objets connus des indigènes.

» Quand le texte du livre a été trouvé, il s'agit de déterminer l'extension de la langue indigène dans laquelle on veut le traduire. Nous épargnerions beaucoup de travail et d'argent si nous pouvions favoriser le développement d'un nombre limité de langues indigènes. Cela devient chaque année plus aisé, car les indigènes se mêlent les uns aux autres, et apprennent d'autres langages que leur langue maternelle. »

Le *Comité des Publications* a lancé une *Série du Jubilé,* composée de dix-huit livres, qui seront d'abord écrits en langue européenne et mis à la disposition des missions pour la traduction dans les divers dialectes employés par elles. Quelques-uns de ces manuels sont déjà publiés : une hygiène tropicale (traduite en trente-cinq langues) ; un *Robinson Crusoë ;* une collection de leçons bibliques ; une série de vies de *Héros chrétiens,* un manuel de physiologie. Sont en préparation : un dictionnaire du Nouveau Testament ; une *Histoire de Belgique et du Congo ;* une biographie de *Héros congolais ;* un manuel d'agriculture, une zoologie, etc...

Comme la plupart des tribus africaines ont très peu de livres dans leurs langues (quelques-unes moins de cinq), il a paru urgent d'accroître sans tarder ce nombre à vingt-cinq ou même davantage, si possible. Dans la suite seulement, les traductions bibliques et les commentaires seraient publiés en langue indigène. Pour le reste, on chercherait à procurer aux indigènes des livres en langue européenne (en français pour le Congo belge).

Une autre initiative très intéressante fut présentée par M. Sibley : l'édition d'une série de seize manuels scolaires en anglais, pour les écoles rurales et primaires de la Libérie et des autres colonies africaines, où l'anglais sert de moyen d'instruction.

Jusqu'à présent on a préparé quatre livres de lecture, une arithmétique, et un manuel de géographie locale. Une conférence d'une trentaine de missionnaires et de pédagogues fut réunie pendant deux semaines à *Hampton Institute* (États-Unis) ; on y discuta les problèmes d'éducation des champs de missions et la préparation de manuels scolaires. Des illustrations en trois couleurs, simples et artistiques, furent demandées à des spécialistes qui s'appliquèrent à les mettre en rapport avec la vie et le milieu des enfants africains. Les prospectus distribués à Léopoldville montraient que l'on avait pleinement réussi à obtenir des gravures attrayantes et bien adaptées. Deux types ont été utilisés : l'un à la portée des enfants encore sauvages dans la brousse de l'intérieur, l'autre destiné aux enfants plus développés, en contact avec des milieux civilisés. Les éditeurs seraient disposés à publier des éditions spéciales dans d'autres langues européennees ou dans d'autres

dialectes indigènes à condition qu'on garantisse un tirage de cinq ou dix mille exemplaires par édition.

On recommanda fortement à la Conférence le beau livre de Miss G. A. Gollock : *Sons of Africa,* biographies d'Africains de marque. Ce livre serait excellent à traduire dans les dialectes africains. Une forme plus populaire de cet ouvrage a été éditée pour les indigènes dans les colonies où l'on emploie l'anglais.

La mission suédoise du Bas-Congo (*Svenska Mission Förbundet*) a publié une série de livres écrits par des indigènes en kikongo, à l'occasion du jubilé de la fondation de cette organisation en Suède. Les sujets sont l'histoire des stations missionnaires suédoises et des biographies de chrétiens congolais éminents. Cette initiative, extrêmement intéressante, réalise un des vœux de la Conférence du Zoute, demandant que l'on encourage les écrivains indigènes qui peuvent mieux que les auteurs blancs atteindre l'intelligence et le cœur de leurs congénères.

Signalons encore le livre de lecture en kikongo, publié à Kimpese (1928), par un indigène, Timotio Vingadio, sous la surveillance de M^me^ la Doctoresse C. L. Mabie. Ce livre, bien adapté à la mentalité congolaise, est illustré de gravures originales sur bois, composées par un autre indigène, Jese Fuka.

C'est dans le domaine du journalisme que pourraient se former et s'exercer ces auteurs indigènes. Plusieurs missions publient de petites revues en langue indigène, où les articles par des Congolais ne sont pas rares. C'est le cas, par exemple, du journal de la mission suédoise, *Minsamu Miayenge ou Messages de Paix* (37^me^ année) ; de celui de la Mission des Disciples : *Ekim 'ea Nsango* (14^me^ année) ; de celui de la mission presbytérienne du Kasaï : *Lumu Lua Bena Kasaï,* etc.

On a préconisé la publication de journaux dans les langues commerciales (lingala, swahili, kikongo, kiluba) et en français pour servir de moyen de développement intellectuel et religieux aux indigènes et pour rapprocher les uns des autres les adhérents de nos différentes missions, qui manquent encore de points de contact.

L'*Africa Inland Mission* publie à Aba (Uele), un petit journal en lingala (Bula Matadi).

Dans ce domaine, plus que dans aucun autre, l'entente entre toutes les missions est nécessaire ; c'est aussi là qu'elle est peut-être le plus facile à réaliser. M. le D^r^ Donohugh, faisant remarquer que l'Afrique présente, au point de vue linguistique, les problèmes les plus compliqués du monde entier, souligna l'importance de l'*Institut international des Langues et Civilisations africaines,* créé sur l'initiative de la Conférence du Zoute et du Comité missionnaire international.

« Bien que nous puissions compter sur la collaboration de sociétés scientifiques et des subsides de gouvernements, la production d'une « littérature *chrétienne* » sera toujours la tâche spéciale des Missions. C'est sur le champ missionnaire lui-même que cette littérature doit être préparée. »

La Conférence manifesta sa vive approbation pour le rapport si riche et si complet de la Conférence du Zoute sur le sujet des publications et offrit sa collaboration la plus empressée et la plus cordiale au nouvel *Institut international* précité et au *Bureau on Christian Literature* que l'on projette d'établir. Le Dr Donohugh expliqua que ce bureau aurait déjà été organisé, si la santé de M. le Rév. Edwin Smith lui avait permis d'en accepter la direction.

Les moyens financiers ont retenu fortement l'attention de la commission des publications. Dans certaines régions du Congo et d'autres contrées africaines, la vente de certains livres peut couvrir tous les frais de publication. Mais dans d'autres cas, cette opération commerciale n'est pas possible ; cela provient, soit que de ce que les livres ne sont pas attrayants pour les indigènes, soit que ceux-ci n'apprécient pas encore la valeur réelle des imprimés. Fixer le prix des livres à un taux élevé, sous prétexte que les frais de publication justifient ce prix, c'est décourager les indigènes et empêcher qu'une utile propagande se fasse parmi eux. Il faut être prêt à subir des pertes financières avant que les indigènes apprécient les livres à leur juste valeur.

La Conférence a voté les vœux suivants :

1° Chaque fois que cela sera praticable, les livres auront d'abord une édition française ; celle-ci pourra généralement couvrir ses frais à la longue ; mais le *Comité de Publications* accordera un prêt qui sera remboursé au fur et à mesure des rentrées par la vente ;

2° Les livres approuvés par le Comité et publiés en langue indigène seront aidés de la manière suivante :

a) Ceux qui pourront couvrir leurs frais de publication, seront aidés par un prêt, quand c'est nécessaire ; ce prêt couvrira, selon les cas, tout ou partie de la dépense totale, mais il sera remboursé dès que la vente le permettra ;

b) Ceux qui ne pourront couvrir tous les frais de publication, recevront un subside s'élevant jusqu'à cinquante pour cent des frais. Ce subside ne sera remboursable que dans les cas où un bénéfice aura été fait, grâce à l'argent avancé par le Comité.

c) Avec l'approbation du Comité, certaines publications pourront recevoir un prêt de cinquante pour cent et un subside de cinquante pour cent. Le prêt devra être remboursé dès que les bénéfices de vente rentreront.

Enfin, il s'agit de former le fonds qui permettra l'octroi de ces prêts et de ces subsides. La résolution suivante a été votée par la Conférence :

« Les sociétés missionnaires, travaillant dans le bassin du Congo, seront priées de verser au *Comité des Publications* une contribution annuelle, proportionnelle au nombre de leurs missionnaires. La somme totale pourrait atteindre 180 livres sterling ou 900 dollars pour une période de cinq ans au moins (environ 32.000 francs belges). Il est aussi demandé que les frais de publication soient couverts par un prélèvement sur les budgets des missions en Afrique (papier, port, dactylographie, envois de livres pour examen aux missions, etc.). Ces dernières dépenses atteindront environ 4000 francs par an. »

M. le Dr Lerrigo fait savoir qu'à la suite des appels de la Conférence de 1921, un fonds de plus de 1200 dollars a été constitué pour les publications congolaises. Les amis des missions en Amérique et ailleurs devraient être tenus au courant de ce qui s'est fait et de ce qui se projette dans ce domaine ; si leur intérêt était éveillé, on pourrait obtenir des ressources financières plus importantes encore. Des remercîments furent votés au Comité américain des Missions au Congo.

Comment pourrions-nous mieux conclure que par cette citation de Charles Kingsley, faite par un des rapporteurs :

« Je dis que nous devrions vénérer les livres, les considérer comme des objets utiles et puissants. Qu'ils traitent de religion ou de politique, d'agriculture, de commerce ou de médecine, s'ils sont bons et vrais, ils sont les messagers du Christ, le Créateur de toutes choses, l'Inspirateur de toute vérité. »

Chapitre V

« TU FERAS TOUT TON OUVRAGE » (1)

La Loi du Travail

Le commandement que l'on est convenu d'appeler celui du repos, est en fait d'abord l'affirmation de la loi du travail. C'est le septième jour, et non pas le premier, qui est le jour du repos : « Tu travailleras six jours, et tu feras *tout* ton ouvrage ».

C'est bien ce que les coloniaux, avides d'utiliser la main-d'œuvre indigène, appellent « la sainte loi du travail » !

Nos missionnaires inculquent aux indigènes l'amour du travail et ils leur répètent la maxime apostolique : « Celui qui ne travaille pas, ne doit pas non plus manger », maxime que l'on pourrait appliquer aussi à certains de ceux qui réclament que l'on combatte les tendances à l'oisiveté stérilisante et coupable des noirs.

Une station missionnaire est, par excellence, une école de travail consciencieux et incessant. Les travaux manuels font partie du programme de toutes les écoles, à tous les degrés. Comme le remarquait M. le Rév. Coxill (*C. B. M.*), les enfants de la brousse ne peuvent être tenus immobiles pendant des heures dans une salle d'école. Un type quelconque d'activité professionnelle est nécessaire pour enseigner pratiquement le devoir chrétien du travail. C'est, de plus, un moyen excellent de développement moral et de formation du caractère chrétien. Telle mission a refusé systématiquement les hommes candidats au baptême qui ne pouvaient pas montrer un champ cultivé de leurs propres mains. « Ce qui est à considérer, c'est le travailleur qui fait l'objet, plutôt que le produit manufacturé en lui-même. »

L'Enseignement des Métiers

Ce qui importe avant tout, c'est d'apprendre aux indigènes la confection d'objets utiles à leur existence villageoise avec un outillage à leur portée : construction de maisons hygiéniques ;

(1) Deutéronome, 5 : 13.

mobilier simple mais confortable ; tissage d'étoffes leur permettant de s'habiller convenablement et à bas prix, etc. Dans cet enseignement des métiers, il faut donc avoir en vue, avant tout, les besoins et les possibilités des communautés rurales.

« Cependant, » remarqua M. le Rév. John Petersson, le directeur de l'admirable Ecole de Menuiserie de Brazzaville (Mission suédoise), « il est aussi nécessaire de répondre aux besoins des milieux européens, sans cesse grandissants. On y demande des employés, des contre-maîtres, des maçons, des charpentiers, des mécaniciens, des forgerons, etc. Ces artisans auront de bonnes positions, des gages élevés et ils auront une forte influence sur leurs congénères. Si nous nous contentons de donner à nos adhérents une formation technique adaptée seulement à la vie rurale, nos gens seront confinés dans les grands centres aux métiers inférieurs et au travail des manœuvres, avec des salaires inférieurs et avec une influence limitée sur leur entourage. Et alors il ne sera pas facile de répandre l'Evangile parmi les classes supérieures des indigènes. Je désire voir le jour où nos chrétiens seront nombreux parmi ces indigènes aisés et éduqués, et seront remarqués comme des chrétiens convaincus, des hommes dévoués, prêts aux renoncements, de vrais missionnaires avec une réelle influence. Tel doit être le but de notre enseignement professionnel supérieur. » (*C. M. N.*, juillet 1928, p. 30.)

Le Côté économique de l'Enseignement professionnel

S'il est légitime que l'atelier d'apprentissage d'une mission vende les produits de ses élèves pour couvrir une partie des frais de l'institution, il serait dangereux de développer des industries ou des exploitations agricoles à but exclusivement commercial. La pratique de nos missions est de former des artisans et des gens de métier ; puis, de leur laisser toute liberté de s'engager auprès du Gouvernement ou des firmes européennes, ou bien d'organiser des ateliers et des commerces indépendants. La Mission pourra y trouver un profit indirect par la libéralité spontanée de ses adhérents, dont les dons volontaires pourront croître avec leur prospérité économique. On tend ainsi à former une classe d'ouvriers et de petits industriels absolument indépendants, libres de s'embaucher où ils veulent et de diriger eux-mêmes leurs affaires.

M. le Docteur Lerrigo attira l'attention sur le danger de préparer des indigènes spécialisés qui ne trouveraient pas ensuite d'occupations en rapport avec leurs capacités. On en a fait l'expérience dans d'autres champs missionnaires et les résultats ont été presque toujours désastreux. Le mieux est donc de former des

jeunes hommes et des jeunes femmes qui puissent ensuite trouver à se placer dans différentes directions ; il se peut même qu'ils terminent leur préparation dans des écoles non-missionnaires, car à la longue les missions ne peuvent pas soutenir la concurrence des institutions gouvernementales et privées en ce qui concerne le haut enseignement industriel ou même médical. Ce qu'il faut donc, c'est que nos élèves acquièrent une expérience spirituelle qui leur permette d'affronter sans danger ces milieux non-chrétiens.

Les Artisans formés par les Missions protestantes

Un peu partout, on trouve de ces artisans, commerçants et employés formés par les missions protestantes. Les uns ont des entreprises de briqueterie ou de construction, d'autres des ateliers pour la fabrication des objets en ivoire ou de meubles en rotin. Sur le chemin de fer, on les trouve comme chefs de gare, téléphonistes ou mécaniciens. Dans les bureaux du Gouvernement ou des sociétés commerciales, ils sont employés ou « clercs ». A la tête des salles d'un important hôpital de l'Etat, nous avons retrouvé un ancien infirmier d'une mission protestante. Généralement, ils sont appréciés, non seulement pour leur compétence technique, mais aussi pour leur valeur morale. En 1924, M. le Gouverneur Engels disait à la Conférence des missionnaires protestants :

« Grands sont les services rendus à l'Etat comme au commerce et à l'industrie par les Missions ; c'est à juste titre que vous revendiquez l'honneur d'avoir formé de bons artisans et de bons clercs. Pendant de longues années, dans les districts de l'Equateur et de la Lulonga, je n'ai connu comme artisans convenables que d'anciens élèves de vos missions. Pour affermir notre foi dans l'avenir, votre exposition (produits fabriqués dans les missions) offre à nos yeux des documents singulièrement réconfortants... Le Gouvernement n'ignore pas, du reste, que le but primordial que poursuivent les missionnaires, c'est l'Evangélisation, que rien ne les autorise à négliger pour d'autres œuvres et d'autres fins. »

Après une enquête au Congo, M. le Professeur Louis Verlaine a rendu hommage aux méthodes et aux résultats pratiques de l'enseignement professionnel des missions protestantes (1).

« L'école professionnelle qui a le plus attiré mon attention, est celle de menuiserie de la mission protestante de Luebo... Je voudrais pouvoir ajouter à chacun de mes livres une collection complète

(1) L. Verlaine. *Contribution à la Recherche de la Méthode de Colonisation.* Vol. II, passim.

des trente-deux ouvrages en bois, faits par les négrillons de Luébo et je pourrais supprimer de mon livre tout le chapitre relatif à l'intelligence des noirs. On peut charger un ouvrier, sorti de l'école de Luebo, de fabriquer n'importe quel meuble difficile du genre de ceux que l'on trouve au Congo ; ce meuble sera fait sans un clou, et sera très solide et admirablement agencé.

» Les missionnaires de Luebo ont installé une tannerie qui leur donne entièrement satisfaction.

» J'ai vu à Bolobo (*B. M. S.*) des indigènes composer, d'après manuscrit et entièrement seuls sans faire presque de fautes, des épreuves très difficiles, nécessitant un arrangement en colonnes, et l'emploi de lignes verticales et horizontales et de caractères de différentes grandeurs.

» Ce sont les missionnaires protestants de Bolobo qui ont eu l'heureuse idée d'apprendre aux noirs de l'endroit à fabriquer, avec de l'écorce de certaines lianes, toutes sortes de meubles ou d'objets, chaises, fauteuils, tables, paniers à ouvrages, etc... A présent, un bon nombre des noirs du village indigène voisin de la mission sont installés à leur compte personnel et travaillent sans relâche... Quel est le colonial qui ne connaît pas les meubles en vannerie de Bolobo ?

» A Bolobo, également, la sculpture de l'ivoire, des cannes notamment, s'est répandue.

» A la mission de Luebo, des noirs font des brosses au moyen d'une machine.

» Les missionnaires de Yakusu apprennent à leurs élèves (filles) à fabriquer de la fécule de manioc et de maïs, du savon, du beurre de palme, des confitures, du sucre de canne, etc. Nous ne saurions mieux faire que de les imiter.

» Nous ne trouvons pas dans les missions protestantes cette uniformité, ni ce nivellement des esprits et des cœurs que l'on pratique généralement dans nos écoles belges. Tout l'enseignement tend à l'individualisation, mais celle-ci est sainement gardée d'exagération dangereuse par ce sentiment de solidarité morale qui a su fleurir dans les œuvres des missionnaires protestants, parce que ceux-ci ont conservé à leurs écoles les caractères essentiels de la collectivité indigène. »

L'Enseignement ménager et le Développement de la Vie de famille

Les missions protestantes donnent aux indigènes, par leurs missionnaires mêmes, « l'exemple d'une famille étroitement unie... cette famille monogamique qu'on veut apprendre au noir à aimer

et à constituer » (1). Aussi, ces missions attachent-elles une grande importance au développement de la vie de famille chrétienne parmi leurs adhérents.

Spécialement dans la session des dames, la Conférence s'est occupée à plusieurs reprises des problèmes d'éducation dont le centre est le « home », notion inconnue de l'Africain non christianisé. Résumant les discussions au sujet de la vie de famille indigène, Mrs. R. S. Jennings (*B. M. S.*, Thysville), dit :

« Là où il y a une vraie mère, il y a un « home ». La polygamie est le plus grand obstacle au développement de la véritable vie de famille. Nous sommes heureux de ce que l'Etat encourage la monogamie parmi les Congolais en dispensant de l'impôt personnel le père de quatre enfants, issus d'un mariage monogamique. Notons que le premier baptisé congolais, Manta Parkinson, est encore en vie, come sa femme Aku, et que Dieu les a bénis par une nombreuse progéniture ; dix de leurs enfants sont en vie actuellement. L'enfant congolais a un grand amour pour ses parents et en particulier pour sa mère ; c'est là une base excellente sur laquelle nous pouvons édifier une véritable vie de famille chrétienne parmi les indigènes. On a insisté, à juste titre, sur le fait qu'il faut montrer combien nous apprécions le mariage chrétien en donnant aux cérémonies toute la dignité possible. »

Dans toutes les stations missionnaires, les dames s'appliquent à former des épouses et des mères chrétiennes parmi les jeunes filles soumises à leur influence. Parlant du travail accompli dans ce sens à Yalemba (*B. M. S.*), Mr. Palmer expose la méthode employée par Mrs. Palmer ; son but est de former des *home-builders*, des édificatrices du foyer, de faire de bonnes mères dans les conditions de vie indigène. La base de cette formation doit être biblique et religieuse, mais il ne s'agit pas d'encombrer les mémoires féminines de notions abstraites et d'informations historiques ; il faut former les cœurs et les consciences ; la missionnaire enseignera non seulement par ses leçons dans les classes, mais encore plus par l'exemple de sa vie chrétienne appliquée à toutes les phases de l'enseignement.

Voici quelques suggestions pratiques, présentées à la Conférence par la commission spéciale *on Home making :*

1° Que les principes, permettant l'édification de la vie de famille chrétienne, soient inculqués aux garçons comme aux filles dans tous les départements scolaires et dans les villages indigènes par le contact avec des éducateurs et des évangélistes ;

---

(1) L. Verlaine, Op. cit. II, pp. 157-158.

2° Que cette instruction soit basée non seulement sur des principes religieux et moraux, mais aussi sur l'enseignement pratique concernant la nourriture, le vêtement, le jardinage, l'hygiène, les métiers et la puériculture.

Un programme très complet et très intéressant fut élaboré. Nous le reproduisons en appendice et nous le résumons ici par les suggestions votées par la Conférence :

1° Que dans chaque tribu ou section de population, on encourage les indigènes à apprendre les arts et métiers d'autres tribus ;

2° Qu'on les encourage, même contre l'avis de leur famille, à ajouter à leurs cultures locales des cultures vivrières nouvelles ;

3° Que l'on enseigne la couture à toutes les femmes ;

4° Qu'on leur fasse rechercher et découvrir de nouvelles manières de préparer la nourriture, surtout pour l'usage des petits enfants et des malades ;

5° Que les femmes indigènes apprennent la propreté dans leurs travaux de couture et de ménage ; qu'elles soient amenées à attendre de leurs futurs maris des habitations plus confortables, notamment en ce qui concerne la ventilation, des tables de travail et des fours en argile ;

6° Qu'on demande à chaque femme ou jeune fille de savoir confectionner un pot, une natte, un panier, une pièce de tissage selon les types employés dans son village, et qu'on lui enseigne ensuite des métiers empruntés aux régions voisines ;

7° Qu'on apprenne aux femmes la cuisine, la fabrication de la fécule, du savon, du sirop, etc.

8° Que le Comité pédagogique du *C. P. C.* prépare et dissémine des informations relatives à l'amélioration du travail ménager dans les villages indigènes avec la collaboration pratique des dames membres de la Conférence.

L'Enseignement agricole

Cette branche de l'éducation professionnelle est, probablement, la plus importante en Afrique, contrée essentiellement rurale, et c'est celle-là que nos missions ont le plus négligée jusqu'ici. Selon la remarque de M. Sibley : « Enseigner aux indigènes à cultiver non seulement des vivres pour la consommation locale, mais aussi un ou plusieurs produits essentiels pour le marché, c'est leur permettre de vivre d'une manière satisfaisante dans le milieu villageois, c'est assurer la vie économique de la communauté indigène sans laquelle il est impossible de maintenir une vie de famille normale et une Eglise indigène indépendante (*self-supporting*).»

Pour la première fois, l'enseignement agricole a occupé une place importante dans les préoccupations de la Conférence des missionnaires protestants. Déjà à la Conférence de 1921, M. le Rév. Stegall (*A. P. C. M.*, Kasaï) disait :

« Nous nous sommes contentés de jouer à l'agriculture. Or, pour la Colonie dans son ensemble, l'enseignement agricole est bien plus urgent que l'enseignement des métiers. »

Il insistait de même sur l'importance de l'élevage du bétail. Le but ne doit pas être d'établir des exploitations agricoles pour le bénéfice de la mission, mais de former des agriculteurs indigènes indépendants. Le rapport présenté à la Conférence de 1928 par M. le Rév. Ch. E. Smith (1) indique les fruits de cet enseignement agricole :

1° Acquisition d'habitudes de travail et affermissement du caractère chrétien ;

2° Amélioration des conditions de vie dans le village ;

3° Développement et amélioration des moyens de subsistance des indigènes et influence favorable sur la santé publique ;

4° Possibilité d'établir des Eglises indigènes indépendantes financièrement.

La méthode à employer doit être celle des leçons de choses ; elle doit être aussi pratique que possible. Dans toutes les sphères de l'œuvre scolaire des missions, on peut introduire cet enseignement agricole :

1° Dans les écoles rurales et les internats des missions, des travaux pratiques de jardinage ainsi que d'autres travaux agricoles et industriels devraient faire partie du programme scolaire ;

2° Des cours agricoles devraient être donnés aux instituteurs catéchistes et pasteurs indigènes ;

3° Ces instituteurs et évangélistes devraient donner l'exemple dans les villages en ayant eux-mêmes une maison et un jardin modèles ;

4° Des expositions locales et des concours avec prix encourageraient les efforts des agriculteurs villageois ;

5° Des manuels agricoles à l'usage des indigènes, des tracts et des affiches instructives devraient être publiés pour instruire les villageois ;

6° Le programme agricole, ainsi que le programme professionnel, devraient être coordonnés avec le programme religieux et scolaire de la mission.

---

(1) Voir le texte complet en appendice.

L'Evolution rapide du Milieu africain

Comme les contrées voisines, mais peut-être plus encore, « le Congo est en train de subir des changements sociaux et économiques extraordinairement rapides. Abandonnant l'existence isolée dans les villages en groupes tribaux, séparés les uns des autres. la population se transporte à de grandes distances de ses foyers pour y travailler, dans des conditions absolument différentes de celles de son lieu de naissance. Dans bien des endroits, le petit village, avec son organisation sociale ancestrale, a fait place aux grands centres urbains avec leur population étrangère et leurs quartiers indigènes. Que nous le voulions ou pas, ces changements s'opèrent tout autour de nous. Il y a maintenant des besoins de main-d'œuvre, non seulement pour les exploitations agricoles, mais aussi pour les entreprises commerciales, industrielles et minières. A côté des ressources de son sol, de ses forêts et de ses mines, la plus grande richesse potentielle du Congo se trouve dans sa population indigène et dans les résultats du travail de celle-ci... Le devoir du Gouvernement, des écoles et des missions est de faire en sorte que la génération montante soit protégée contre les maux de l'industrialisme moderne et qu'elle trouve les moyens de s'ajuster à son milieu transformé dans des conditions qui lui obtiennent le maximum de bonheur, plutôt que le maximum de revenus à ceux qui recherchent son travail.

» Ces changements vont se produire rapidement. Tous, nous pouvons avoir le désir d'aller lentement, mais les forces économiques ne nous le permettront pas ; l'indigène lui-même répond à la pression économique qui le pousse à quitter son foyer et à s'engager, plus ou moins sagement, dans les travaux qui lui promettent des gages plus élevés. Tout ce que le Gouvernement et les missions peuvent faire, c'est de protéger les travailleurs contre des conditions d'existence, de travail défavorables, et d'aider le jeune homme et la jeune fille indigènes à s'adapter à ces nouvelles conditions. La tâche est également d'amener les employeurs à comprendre que la politique la plus sage et la plus avantageuse à tous les intéressés, est celle qui tend au plus grand bien-être des salariés. Nous pourrons ainsi éviter quelques-unes des erreurs qui ont été commises aux Etats-Unis, dans l'Afrique du Sud et dans d'autres pays en ce qui concerne les relations entre les races et le développement social et économique (1). »

Le même problème était souligné dans un appel adressé à l'avance par M. le Président Westlind aux participants à la Conférence :

---

(1) Rapport de M. James Sibley à la Conférence.

« Des forces puissantes cherchent à miner notre œuvre. La culture moderne avance avec une grande rapidité sur tout le pays, répandant l'amour de l'argent, le matérialisme et la dégénérescence. C'est là un des plus graves problèmes que nous ayons à résoudre. Que pouvons-nous faire de plus, comme ambassadeurs de Jésus-Christ, que de remplir l'âme du peuple par l'esprit du Christ à un tel degré que cette culture moderne puisse devenir, non seulement un moyen de développement matériel, mais aussi un adjuvant de la régénération morale et spirituelle (1) ? »

Cette adaptation nécessaire des populations indigènes à des conditions économiques en rapide transformation, présente de graves problèmes dont les missions ne peuvent pas se désintéresser. Les missions évitent avec soin de s'immiscer dans la politique ; mais elles sont les tutrices naturelles des indigènes encore mineurs, et elles leur doivent protection. Certaines mesures gouvernementales,, et certaines phases du développement économique ont sur l'œuvre religieuse une répercussion qui ne peut pas laisser indifférents les missionnaires conscients de leurs devoirs.

Pour ce qui concerne le Congo belge, le Président demanda combien de missionnaires présents avaient été contraints d'intervenir pour protéger des indigènes contre quelques abus locaux. Un nombre impressionnant de délégués se levèrent. A la question : « Combien d'entre vous n'ont pas obtenu de réponse satisfaisante ? », un seul missionnaire resta debout. Le Dr Chesterman, membre de la *Commission pour la Protection des Indigènes*, déclara que « d'une façon générale, on pouvait être satisfait de la façon dont les indigènes sont traités au Congo belge, et que leur situation pouvait être comparée favorablement avec celle des autres colonies africaines. Les travailleurs sur les chantiers sont généralement l'objet de soins excellents. » Ceci fut confirmé par une missionnaire à propos des ouvriers employés à la construction du B. C. K. (chemin de fer du Bas-Congo-Katanga) et par le Rév. Dr Springer, président de la Commission chargée d'étudier ces questions, en ce qui concerne les travailleurs des mines du Katanga. Et il ajouta : « Nous pouvons travailler d'accord avec les fonctionnaires et les entreprises industrielles. Nous n'avons aucune hostilité contre le commerce. Nous ne voulons pas faire d'opposition systématique au recrutement de la main-d'œuvre ; c'est seulement contre les abus ou le travail excessif que nous sommes prêts à protester. »

Comme on le verra par les résolutions votées par la Conférence, celle-ci désira adresser un respectueux garde-à-vous aux gouvernements au sujet d'un recrutement excessif des travailleurs

---

(1) *Congo Mission News*. Juillet 1928, p. 3.

dans les villages ; d'un accaparement des terres nécessaires aux indigènes, par des concessions trop étendues ; d'une méconnaissance du droit des indigènes au libre exercice du culte de leur choix.

Parmi les dangers signalés, nous noterons, sans vouloir faire un catalogue d'abus, mais seulement à titre d'exemples :

1° La corvée, chargeant les femmes de porter des vivres aux marchés officiels, parfois à une ou deux journées de marche, leur laissant peu de temps pour cultiver leurs champs (par exemple dans la Lulunga) ;

2° Le recrutement des travailleurs à longue distance pour les chemins de fer, notamment le transport d'ouvriers pour la ligne de Pointe-Noire à Brazzaville ;

3° Le travail forcé pour le bénéfice des compagnies privées et les corvées excessives pour la construction des routes, notamment dans l'Angola ;

4° Les dangers moraux du travail des enfants ; par exemple de très jeunes garçons de l'Angola s'embauchent *volontairement* pour travailler au Congo belge.

Sur bien des points, de sensibles améliorations ont été constatées et le Dr Springer stipula clairement la pensée de tous : « Nous ne cherchons pas des prétextes à intervention ; nous désirons seulement connaître les faits dans leur vérité ».

Les Résolutions votées par la Conférence sur les Questions sociales

La Conférence vota à l'unanimité les résolutions suivantes :

« *Préambule.* — Pour la première fois se trouvent réunis des délégués représentant les Missions protestantes du Congo belge, de l'Afrique équatoriale française, de l'Angola, de la Nigérie, du Caméroun, de la Côte d'Or et de la Libérie, ainsi que des délégués d'Europe et d'Amérique, dans le but d'examiner les conditions de vie des indigènes des Colonies du Bassin du Congo et de l'Afrique occidentale.

» Nous reconnaissons les grandes difficultés rencontrées par les gouvernements dans le traitement des populations primitives de l'Afrique, surtout en présence d'un développement économique si rapide qu'il tient du prodige.

» Nous suivons avec un sympathique intérêt les efforts que font les gouvernements, comme les entreprises industrielles et commerciales, pour résoudre ces difficultés.

» En ce qui concerne notre œuvre spéciale de missionnaires

des Eglises protestantes d'Europe, d'Amérique et d'ailleurs, nous reconnaissons volontiers que Dieu a établi deux autres facteurs pour être associés à la tâche de créer en Afrique une civilisation chrétienne : les Gouvernements et l'Industrie.

» Nous reconnaissons sans réserve et cordialement les divers gouvernements coloniaux, nous obéissons à leurs lois et à leurs ordonnances et nous cherchons toujours à inspirer le même esprit de loyalisme dans les esprits, les cœurs et les vies des indigènes de leurs colonies.

» Nous désirons assurer les divers gouvernements que, comme dans le passé, nous sommes prêts à donner notre appui moral à toute mesure louable et humaine qui est conçue et appliquée dans l'intérêt et pour le progrès et la prospérité des indigènes, aussi bien que ceux des colonies elles-mêmes.

» C'est avec plaisir que nous avons appris les efforts considérables qui ont été faits par les gouvernements, les entreprises commerciales et industrielles, pour combattre les effets pernicieux du contact si soudain avec une civilisation fortement industrialisée ; mais, d'autre part, nous avons entendu avec un vif regret que, dans quelques contrées, il existe encore bien des conditions défavorables aux indigènes, et que des abus locaux se reproduisent avec persistance dans beaucoup d'endroits. Il nous semble que le développement politique et économique des colonies africaines devrait être dirigé de manière à favoriser les intérêts supérieurs des populations indigènes, et que cela s'harmoniserait parfaitement avec les profits permanents les plus considérables pour l'Etat, comme pour l'industrie.

» Nous voudrions donc attirer l'attention sur les principes suivants :

» 1° *La santé et la vie familiale des indigènes ne devraient nullement être mises en danger.*

» Il est universellement reconnu que la meilleure politique est celle qui vise à développer les indigènes plutôt qu'à les exploiter.

» Les nouvelles et croissantes exigences du recrutement d'un nombre inusité de travailleurs, généralement à des distances considérables de leurs foyers, révolutionnent complètement la vie des individus et des tribus. Etant en contact intime avec le peuple, nous nous sentons contraints d'avertir que, déjà maintenant, on observe des effets inquiétants dans la désintégration et, dans certains cas, la quasi-destruction de la vie tribale, spécialement en ce qui concerne la réduction de la surface des cultures, et la diminution consécutive des vivres, dans la baisse de la vitalité et dans l'élévation du taux de la mortalité parmi les individus de tout âge, et dans

une forte diminution de la natalité. Il a été observé que, dans plus d'un district, le taux de la mortalité dépasse considérablement celui de la natalité.

» 2° *La liberté personnelle des indigènes doit être respectée.*

» Nous approuvons cordialement le principe qu'aucun indigène ne doit être forcé à travailler contre son gré, et qu'il doit avoir le choix de son employeur.

» Le travail forcé est inadmissible, mais ceci ne s'applique pas au travail requis en cas de calamités publiques, ou pour les travaux municipaux nécessaires, contribuant nettement au bien-être de la population indigène.

» Nous demandons que, dans les villages, seulement un pourcentage raisonnable de travailleurs soient recrutés pour l'industrie et pour les travaux publics, et cela par recrutement volontaire ; nous notons avec approbation que certains gouvernements coloniaux ont fixé un pourcentage peu élevé qui ne doit, en aucun cas, être dépassé ; les sages mesures prises pour abaisser encore ce pourcentage et, dans certains cas, pour arrêter complétement le recrutement selon les exigences des circonstances locales, sont l'objet de notre vive approbation.

» La liberté des travailleurs donne les meilleurs résultats, tant au point de vue du bien-être des populations indigènes, qu'à celui de la production industrielle.

» 3° *La liberté économique des indigènes doit être protégée.*

» L'expérience des missionnaires les amène à affirmer unanimement que la question des terres occupe une place centrale dans les préoccupations des peuples africains et que, par conséquent, il est essentiel au maintien de la paix et de la bonne volonté parmi les populations indigènes, de leur garantir que la tenure de leurs terres sera absolument sûre ; cette garantie doit être à la base de tous les efforts pour promouvoir le bien-être des indigènes. On insiste donc pour que toutes les terres indigènes soient :

a) Nettement délimitées ;

b) Protégées par des titres de propriété ou bien par une reconnaissance officielle des droits fonciers des indigènes sous une autorité tutélaire en leur assurant une sécurité légale aussi grande que celle des titres tenus par des non-indigènes.

» On souligne ensuite combien il est important, pour le bien-être et le développement de la vie indigène, que des terrains en quantité suffisante soient assurés à la collectivité indigène pour lui permettre, dans de bonnes conditions, la culture commerciale,

l'élevage du bétail et les autres formes d'activités agricoles et pastorales, en rapport avec les possibilités locales.

» La base d'une prospérité durable des colonies est la formation d'une classe d'agriculteurs, de commerçants et d'industriels indigènes indépendants, et nous avons constaté avec satisfaction dans certaines colonies, le développement favorable de ces classes sociales qui, en s'accroissant, formeront des groupes d'individus satisfaits et sûrs.

» 4° *La liberté religieuse doit être assurée.*

» Nous considérons la liberté religieuse garantie par les constitutions et les lois des puissances gouvernantes, ainsi que par les divers traités internationaux, comme d'une importance capitale pour la paix et le bien-être des populations indigènes.

» Dans leurs villages natifs, les indigènes jouissent généralement de cette liberté, et sont libres de suivre sans empêchement l'enseignement des diverses religions. Cependant, dans certaines régions soumises à notre observation, on constate d'incessantes violations des lois de la liberté religieuse.

» Les indigènes doivent être libres d'adhérer où ils veulent et de s'associer pour ériger des églises et des écoles. Là, où des travailleurs sont employés par des compagnies et sont logés par elles dans des camps, ces camps deviennent en fait les villages des indigènes, et toute liberté devrait être accordée à ceux-ci dans toutes les concessions de pouvoir se livrer à leurs exercices religieux, de suivre les écoles et de fournir ou utiliser un local approprié pour leurs cultes.

» Toute violation de ce principe finira par militer contre les intérêts des employeurs.

» L'Africain est, par nature, profondément religieux ; l'effet de la vie industrielle moderne est de détruire sa foi dans les croyances et les pratiques ancestrales.

» L'histoire de diverses parties de l'Afrique, en particulier des centres fortement industrialisés du Sud Africain, montre la tendance qu'ont les Africains à faire acte d'initiative privée, en matières religieuses, de mettre sur pied leur propre organisation, si nécessaire ; étant alors sans les directives de conducteurs sages et expérimentés, ils risquent de s'adonner à toutes espèces d'excentricités.

» Nous soulignons le danger qu'il y a à concentrer un grand nombre de gens primitifs et adolescents dans des conditions nouvelles et étrangères pour eux, sans des conducteurs religieux pour les évangéliser et les guider.

» Nous ne recherchons pas cette liberté pour nous-mêmes

seulement, mais nous insistons sur l'importance d'une complète liberté religieuse pour toutes les sociétés chrétiennes qui s'adonnent à un programme d'évangélisation, d'enseignement et d'éducation, dans un esprit de coopération constructive.

» *Conclusion.* — Nous préconisons la formation de nouveaux comités représentant toutes les missions protestantes travaillant dans la même contrée et la consolidation des comités existant déjà, dans le but de coordonner l'activité de ces missions, de recevoir les plaintes au sujet d'abus constatés, et de les transmettre, au nom de tous, à l'administration coloniale centrale et aux gouvernements des métropoles, dans le cas où les difficultés ne pourraient pas être solutionnées d'une façon satisfaisante par les autorités locales.

» Nous sommes heureux d'apprendre le projet du *Bureau de Recherches et d'Informations sociales,* dépendant du Comité missionnaire international, et devant travailler en rapport intime avec les organisations protestantes sociales internationales et avec le *Bureau International du Travail* de la *Société des Nations* à Genève. »

***

Les missions protestantes désirent enseigner à leurs adhérents qu'ils doivent travailler six jours et faire *tout* leur travail ; mais elles veulent empêcher qu'on impose par la force à des populations sans défense un travail excessif, déprimant au point de vue moral comme au point de vue physique, un travail que n'est pas en fait, le leur. « Tu feras tout *ton* ouvrage, » dit le commandement divin.

Chapitre VI

GUERISSEZ LES MALADES, PURIFIEZ LES LEPREUX (1)

L'Importance de l'Œuvre médicale protestante.

Dès le début de l'œuvre des missions protestantes au Congo, le travail médical a eu sa place et a rendu d'inappréciables services. Il suffit de rappeler la mémoire de feu le Dr A. Sims, venu au Congo avec la *Livingstone Inland Mission* en 1882 et ensuite rattaché à l'*A. B. F. M. S.*, à Léopoldville et à Matadi. Pendant près de quarante ans, il se dévoua au service des missionnaires et des indigènes, des commerçants et des agents de l'Etat. Le témoignage que rendait de lui un des premiers médecins belges, M. le Docteur Dryepondt, pourrait s'appliquer à l'ensemble des médecins missionnaires protestants :

« Combien de nos compatriotes n'a-t-il pas sauvés de la mort ? Homme de cœur et de devoir, d'un dévouement absolu envers ses malades, excellent confrère d'autre part, nuit et jour à la disposition de tous, le Dr Sims ne comptait au Congo que des amis (2). »

L'importance de l'œuvre médicale des missions protestantes au Congo a toujours été grande, mais elle s'est accrue considérablement depuis une vingtaine d'années. Actuellement, les missions rattachées à la Conférence du Congo, ont à leur service une trentaine de docteurs en médecine. Dans les 19 hôpitaux proprement dits, ces docteurs ont soigné en 1927, au Congo belge seulement, 122.372 malades (cas individuels et non pas traitements donnés). En une année, les docteurs de l'Etat au Congo belge ont soigné 237.161 malades. Le travail des docteurs protestants est donc équivalent à la moitié de l'effort médical des docteurs du Gouvernement belge.

Mais à cette statistique, il conviendrait d'ajouter celle des nombreux dispensaires (plus d'une centaine) où une cinquantaine d'infirmières diplômées et un nombre au moins égal de diplômés des écoles de médecine tropicale soignent un nombre de malades

(1) Matth. 10, v. 8.
(2) Dr Dryepondt : *Notre Colonie.*

qui doit égaler pour le moins celui des hôpitaux dirigés par les docteurs. Le total donc de cette double activité médicale des missions protestantes peut, sans doute, affronter la comparaison avec le travail médical du Gouvernement du Congo.

Si l'on comptait non plus les malades individuels, mais les traitements donnés dans les missions protestantes, on arriverait naturellement à des chiffres bien plus impressionnants encore. Ainsi la *S. M. F.* (mission suédoise du Bas-Congo) a donné au Congo belge (en 1926), 40.000 traitements et, en outre, a examiné 30.000 indigènes pour la maladie du sommeil, et hospitalisé 2039 malades ; les missions protestantes du Ruanda (*S. B. M. P., C. M. S.* et *S. D. A.)* ont donné, en 1927, 35.834 traitements. L'*A. P. C. M.* (Kasaï) en 1927, a donné 164.732 traitements dans ses 3 hôpitaux et ses 5 dispensaires ; elle a hospitalisé 610 malades et fait 367 opérations chirurgicales. La *B. M. S.* enregistre, pour 11 hôpitaux et dispensaires, 2321 malades hospitalisés (41.580 malades non hospitalisés), 1508 opérations, avec 6 docteurs et 7 infirmières diplômées. La mission méthodiste épiscopale du Katanga, en 1926, indique 35.790 traitements, 224 malades hospitalisés, 52 opérations, avec 2 docteurs, 1 infirmière diplômée et 13 assistants noirs. La *Congo Balolo Mission,* pour 1926, indique 85.835 traitements dans ses 7 stations du district de la Lulonga.

Ces sociétés qui représentent 38 stations sur un total de 137 stations principales du Congo belge ont donné en un an 557.253 traitements. Bien que les sociétés non mentionnées aient généralement des œuvres médicales moins importantes, on peut, sans exagération, évaluer à un million par an le nombre de traitements donnés aux indigènes congolais par les missions protestantes.

Il est impossible de donner une idée, même approximative, des sommes dépensées annuellement par les missions protestantes pour leurs œuvres médicales en faveur des Congolais. Nous évaluons les dépenses totales d'une de ces sociétés pour toute son œuvre médicale à 1.088.000 francs par an ; pour une autre, à 595.175 francs ; pour une troisième, à 360.000 francs ; pour une autre encore à 1.262.000 francs. Cela fait, pour quatre sociétés seulement, une dépense annuelle de 3.305.175 francs. Estimer à plus de cinq millions de francs par an le budget des missions médicales protestantes nous paraît rester bien au-dessous de la réalité. Il est à noter que les docteurs missionnaires sont payés au même taux que les autres missionnaires et que, dans la règle, ils versent au fonds de la mission le produit des subsides gouvernementaux et des honoraires de la clientèle blanche ou noire. L'œuvre médicale des missions protestantes est donc faite dans des conditions d'économie et d'abnégation qui ne sont égalées dans aucune autre organisation médicale du Congo.

Le Rapport du Dr Clement C. Chesterman

Nous ne pourrions mieux faire que de reproduire intégralement le rapport présenté à la Conférence, sur la mission médicale, par M. le Dr Clement Chesterman, l'éminent médecin de Yakusu.

« Notre Seigneur, dans son message d'adieu aux premiers missionnaires chargés d'établir Son royaume dans le monde entier, leur donna deux commandements, deux seulement : *prêcher* et *guérir*.

» Il ajouta une série d'instructions au sujet des voyages, et de l'équipement, et des conseils sur la façon de se conduire en diverses circonstances, mais son seul ordre aux douze fut : « Prêchez et » guérissez ». S'adressant aux septante disciples, il renversa même l'ordre de ses injonctions et leur recommanda de guérir et prêcher.

» Ceux qui se sont réclamés de la succession apostolique, ont choisi la ligne de moindre résistance dans leur obéissance à ce double commandement ; ils ont trouvé plus facile et plus honorifique de se tenir debout et de prêcher, plutôt que de se baisser et de guérir.

» Nous commençons seulement à retrouver le sens des proportions et à réaliser que, de même que notre Maître était divin *et* humain, son Evangile était une bonne nouvelle pour l'être humain tout entier ; négliger un des éléments du commandement ou exagérer l'importance de l'un d'eux, c'est s'exposer à un échec.

» Aujourd'hui, la mission médicale en Afrique n'a besoin d'autre défense que l'exposé de son travail et de sa contribution à l'œuvre missionnaire. Cependant, on ne comprend pas et on n'apprécie pas assez quelle est la nature de cette contribution et pour quelle raison le Seigneur Jésus a insisté sur le côté médical de la mission.

» Ce qui inspire le vrai médecin missionnaire, ce n'est pas le côté économique du problème, ce n'est pas non plus le motif philanthropique et l'appel de la souffrance humaine qui le poussent à poursuivre sa tâche. Il méprise l'idée si fréquemment émise par les défenseurs de son œuvre, que la mission médicale est une simple réclame pour le placement de ses marchandises ou de celles de son frère, le prédicateur. Il n'abaissera pas non plus son rôle en admettant que son ministère de la guérison est le vaste pot de sirop avec lequel on masque l'amertume de quelques fragments de doctrine religieuse.

» Non, le missionnaire médical n'a pas été longtemps en contact avec des peuples animistes, sans découvrir que toute la gamme de leurs idées et de leurs croyances, systématisées ou non,

au sujet du monde spirituel, se concentrent autour de la maladie, de la souffrance et de la mort.

» C'est précisément là le domaine spécial du médecin ; il s'y sent sur un terrain familier ; c'est justement le terrain sur lequel son frère primitif doit livrer ses premières batailles spirituelles.

» Jésus savait cela, il y a bien longtemps déjà ; c'est pourquoi il considéra la mission médicale comme une œuvre évangélique et il en fit une partie intégrale de son programme d'évangélisation. Efforçons-nous de comprendre pour quelles raisons il adopta ce point de vue.

» L'homme primitif ne connaît pas grand'chose aux raisonnements. Pour commencer, il ne possède pas les faits élémentaires ; il n'a notion d'une cause produisant un effet que dans certains cas tout à fait évidents.

» Cependant, il doit trouver une explication des phénomènes. Cela n'est pas nécessaire pour les bonnes choses que lui apporte la vie, comme les saisons fertiles, les pluies du ciel qui remplissent nos cœurs de joie, comme l'exprime saint Paul, car il prend tous ces bienfaits comme une chose naturelle, sans même dire merci. Mais le problème éternel de la souffrance et de la maladie exige une solution ; il trouve bientôt celle-ci par l'argument de l'analogie, le seul mode de raisonnement qui soit à sa portée : il est évident que nos ennemis cherchent à nous nuire, donc le mal vient de notre ennemi qui, étant invisible, appartient au monde des esprits.

» Lorsque, à l'appel de l'Evangéliste, la légion de diables créés par l'imagination de l'homme primitif est remplacée par la notion d'un Dieu unique, omniscient, tout-puissant et partout présent, cette révélation produit un soulagement bienvenu et délivre l'esprit humain des maléfices de l'animisme. Mais trop souvent, les conditions physiques du converti ne sont pas meilleures qu'avant, quand elles n'ont pas empiré, et c'est alors que le Dieu nouveau, encore imparfaitement compris, est rendu responsable de tout le pouvoir malfaisant de ses prédécesseurs spirituels.

» Cette constatation n'est pas de la théorie ; elle repose sur des faits. Quand nous demandâmes aux indigènes de notre district (Stanleyville) un mot pour désigner Dieu, ils nous donnèrent le mot employé pour petite vérole, la plaie la plus terrible et la plus malfaisante qui leur soit connue. Dans l'Uganda, les missionnaires avaient terminé une traduction de la Bible et ils allaient expédier le manuscrit en Europe pour l'impression, quand ils découvrirent que les indigènes employaient, pour désigner la maladie du sommeil, nouvellement répandue parmi eux, le même mot qui représentait l'idée de Dieu dans le texte.

» Un jour, un vieux chef me dit, en parlant de son village

décimé par la maladie du sommeil : « Dieu est fâché contre nous » Je savais que la triste réalité était que la race blanche, que je représentais là, était responsable de la diffusion de la terrible maladie, et non pas Dieu.

» C'est précisément cette mauvaise réputation faite à Dieu que Jésus désirait si ardemment enlever de la pensée des hommes. Quand on Lui demandait au sujet de l'habitant de Jérusalem qui était aveugle de naissance : « Qui a péché ? Est-ce cet homme ou bien ses parents qu'il soit né aveugle ? » la réponse positive du Sauveur condamnait pour toujours cette doctrine si chère aux théologiens d'autrefois et à d'autres gens primitifs, à savoir que la maladie est invariablement une punition du péché. Jésus profita de cette occasion pour faire les œuvres de Celui qui l'avait envoyé, et pour Le révéler comme un Dieu qui délivre et qui aime à le faire.

» C'est de cette notion du Dieu Libérateur qu'ont besoin nos peuplades primitives, un Dieu qui les fera sortir du pays d'Egypte et de la Maison de servitude ; car sans Lui, ils n'entreront jamais sur la terre promise. En fait, presque tous les habitants indigènes du Congo sont dans la situation de l'aveugle-né : la majorité d'entre eux peuvent être considérés comme des musées pathologiques ambulants, car tous souffrent de quelques variétés de maladies tropicales dont la plupart n'ont aucun rapport avec un péché commis, mais qui, dans la pensée du patient, sont inséparablement unis à la notion de Dieu ou de ses substituts spirituels.

» Comment briser ce cercle vicieux, sinon par le ministère combiné de la guérison et de la prédication ? Elles dépendent l'une de l'autre et devraient être inséparables, tout au moins aussi longtemps que persistera cette association d'idées dans l'esprit des indigènes africains. Et ce moment n'arrivera pas pour le centenaire, ni même le tricentenaire des missions au Congo.

» Comment et par qui sera donc lavée la réputation de Dieu en même temps que sera révélé Son véritable caractère ? A cette Conférence, nous pensons et nous faisons allusion surtout à ce que Dieu a accompli au moyen de Ses enfants blancs pour le bien de leurs plus jeunes frères et sœurs de la race noire. Mais aujourd'hui, quelques-uns de ces frères cadets ont grandi, sont associés avec nous, et de l'un ou l'autre d'entre eux, nous pouvons dire : « Il est d'âge ; interrogez-le. » Nous nous réjouissons de penser que le manteau des premiers pionniers va tomber sur leurs larges épaules, et que le message sacré de notre commun Maître va être confié à leurs grands cœurs.

» Depuis cinquante ans, nous avons formé des milliers de prédicateurs indigènes, mais nous avons à peine commencé à

chercher parmi nos richesses en hommes des individus auxquels puisse être confié le ministère de la guérison.

» Les pionniers non-médecins de nos sociétés missionnaires et leurs diverses stations ont presque sans exception pris les mesures à leur portée pour le soin des malades qui dépendaient d'eux directement ; ils nous ont laissé un exemple, non seulement de dévouement, mais d'aptitudes scientifiques. Nos premiers médecins missionnaires ont brisé le sol ingrat de l'apathie et du doute de Comités directeurs, et ils ont réussi d'une manière remarquable à gagner la confiance et l'affection des indigènes. Nous qui les suivons avec un riche patrimoine de connaissances scientifiques et de belles possibilités, nous devons éviter la faute d'enfouir ces talents dans la terre. Nous devons avouer qu'à présent, nous avons à peine commencé à mettre en œuvre tout ce riche capital au profit des masses qui attendent de nous le salut physique et spirituel.

» Nous cherchons une excuse à cette lacune en évoquant les difficultés de la tâche, mais la cause véritable de notre désobéissance se trouve dans notre manque de conviction au sujet de la nécessité spirituelle de notre travail. Et quel a été le résultat de cette carence ? L'accumulation excessive du travail dans nos hôpitaux missionnaires. Le surmenage de nos docteurs et de nos infirmières sont de tristes incidents, malheureusement trop fréquents.

» Bien plus grave encore est l'effet produit sur l'esprit des indigènes qui, éveillés à cette nouvelle espérance de délivrance qui les illumine à travers les brumes de l'ignorance héréditaire et de la superstition ambiante, commencent à comprendre que pour la grande majorité de leurs congénères, il n'y a aucun espoir, aucune chance d'être délivrés de l'emprise terrible des maladies, des griffes cruelles de la souffrance et de la crainte d'une mort prématurée. La plupart acceptent cela avec une stoïque résignation et un courage fataliste, mais c'est parmi eux que deci-delà naissent et se développent les hérétiques africains.

» Pouvons-nous nous étonner de ce que, dans leur désespoir, ils retournent vers les superstitions de leurs ancêtres avec toute leur crudité, en les habillant peut-être de demi-vérités empruntées à notre Foi ou de doctrines chrétiennes imparfaitement comprises ?

» Il est à noter, mais sans s'en étonner, que Malaki dans l'Uganda, Elisée II dans la Nigérie et Kibangu au Congo, ont tous prétendu délivrer les indigènes de la maladie, ce que nous n'avons pas su faire. Faut-il s'étonner de ce que les masses ignorantes et illettrées les suivent, s'accrochant à tout fétu de

paille qui puisse les empêcher d'être submergés dans ce gouffre ouvert, dont nous n'avons fait aucun effort pour les délivrer, dans notre égoïsme et notre désobéissance à notre Maître ? Rien d'extraordinaire à ce qu'ils aient méprisé nos moyens de guérison, puisqu'ils ont compris que nous les réservions presque exclusivement au profit des Blancs, et à ce qu'ils aient recouru à l'emploi irraisonné de la suggestion comme moyen de guérison, en s'imaginant que c'est une manifestation de la puissance de Dieu.

» De telles erreurs ont toujours attiré l'homme primitif, (aussi bien que d'autres qui se vantent de leur émancipation et de leur culture,) car sa croyance en la causalité spirituelle de la maladie doit avoir comme contre-partie la foi à ce qu'il imagine être la guérison par la prière. Il croit que le Saint-Esprit dont parle le Blanc, s'unit, selon l'expression que j'ai souvent entendue, aux médicaments et s'introduit dans le corps malade par le moyen de l'injection hypodermique !

» Loin de nous la pensée d'enlever à l'Africain l'idée de l'immanence pénétrante de l'Esprit du Dieu créateur ; cependant, quelle que forte que soit notre croyance en la possibilité d'une intervention directe de Dieu, nous manquerions à notre devoir si nous ne faisions pas pénétrer avec nous l'indigène dans tout ce vaste domaine où Dieu nous appelle à travailler à notre propre salut.

» Il est bien plus aisé d'imposer les mains et d'oindre d'huile que de bâtir un hôpital ; c'est bien moins exténuant de prononcer des prières et des incantations sur un malade que de se mettre à le soigner, et nous savons dans laquelle de ces deux méthodes une vertu guérissante sort de nous.

» Il est prouvé que la misère humaine est l'occasion de l'intervention divine, mais la pensée de braves chrétiens n'a pas suffisamment creusé cette vérité. Il n'y en a pas beaucoup qui chercheraient dans la guérison par la prière le moyen de détruire ces petits animalcules qui envahissent parfois la chevelure, mais beaucoup passeraient des heures à prier pour la guérison miraculeuse de la semi-démence des malades du sommeil, dont les symptômes morbides sont dûs (si seulement ils le savent) à une multitude d'animalcules encore plus petits qui circulent à travers les fibres du cerveau. Eloignons-nous de cette recherche morbide du miraculeux qui est le moyen le plus commun, et peut-être le seul dont nous ayons jamais « pensé en noir » dans notre travail missionnaire ; et dans le second demi-siècle de notre œuvre, allons de l'avant, la main dans la main avec nos frères noirs, dans la saine et salutaire poursuite de la Médecine et de l'Hygiène, en renouvelant nos vœux d'obéissance et de

dévouement à Celui qui nous a ordonné de prêcher et de guérir, afin que le nom de Dieu soit glorifié ici-bas, et que la terre devienne digne d'être Sa demeure. »

Projets de Coopération plus étroite avec le Gouvernement du Congo

Les rapports entre les missionnaires protestants et les autorités de la Colonie belge ont toujours été excellents. La plupart des docteurs missionnaires ont été reconnus comme « médecins agréés ». De ce chef, ils ont certaines obligations pour les soins à donner aux noirs et aux fonctionnaires blancs ; ils coopèrent aux campagnes organisées par le service médical officiel contre la maladie du sommeil, la petite vérole et la lèpre ; ils ont la surveillance de lazarets pour malades du sommeil, financés par le Gouvernement ; ils ont certains pouvoirs dans la police hygiénique. La Conférence reconnaissant avec gratitude ces dispositions relatives aux médecins agréés, ainsi que le subside qui leur est donné pour l'œuvre médicale, « engagea fortement tous les médecins missionnaires à remplir les conditions voulues pour obtenir l'agréation de l'Etat ».

La question de la formation des *assistants médicaux indigènes* attira aussi fortement l'attention de la Conférence. Des renseignements fournis par M. le Docteur provincial Repetto, il paraît que la principale difficulté rencontrée dans les écoles officielles d'assistants médicaux, a été le manque de stabilité morale de la majorité des élèves. « Ils manquent trop souvent de conscience professionnelle, » nous déclarait M. le Docteur principal Trolli ; ne serait-ce pas parce qu'ils manquent de conscience tout court ? Jusqu'à présent, les missions protestantes n'ont presque jamais confié la formation de leurs assistants médicaux aux écoles officielles ; elles reconnaissent toute la valeur scientifique de ces institutions éminemment utiles, mais elles craignent les dangers des grands centres où leurs jeunes indigènes seraient souvent abandonnés et sans influence évangélique. Plusieurs centaines d'assistants médicaux ont cependant été formés dans les hôpitaux protestants ; certains de ces assistants servent dans les hôpitaux et dispensaires de l'Etat ou des compagnies, et on y apprécie leur valeur morale autant que leur habileté professionnelle.

Répondant aux sollicitations des autorités médicales officielles, la Conférence étudia la question des candidats protestants indigènes aux Ecoles médicales de l'Etat, en reconnaissant l'avantage scientifique qui pourrait en être retiré. Des précautions

auront à être prises pour assurer le contact entre les élèves et leurs missionnaires, le retour de ces élèves au service de leur mission pendant les périodes de congé annuel, la possibilité pour les assistants diplômés de retourner travailler avec leur mission ; enfin, et surtout, il faudrait pouvoir organiser des pensions où nos élèves assistants médicaux vivraient dans une atmosphère familiale et évangélique, les mettant à l'abri des tentations de toutes espèces.

L'Ecole de Médecine tropicale à Bruxelles

Exprimant sa vive reconnaissance au Gouvernement belge pour les grandes facilités accordées aux missionnaires protestants, médecins et non-médecins, à l'*Ecole de Médecine tropicale* à Bruxelles, la Conférence insista pour que tous les médecins missionnaires suivent le cours supérieur de cette école ; pour que le cours inférieur soit suivi par toutes les infirmières missionnaires et par les autres missionnaires qui peuvent escompter devoir prendre part à un travail médical (*Assistance médicale indigène bénévole*), ou enseigner l'hygiène dans les écoles.

Des propositions précises furent aussi faites au service médical du Gouvernement belge en vue d'une coopération plus effective de nos missionnaires avec l'excellente organisation qu'est l'*Assistance médicale indigène bénévole*.

Propositions de la Conférence concernant l'Œuvre médicale dans toute l'Afrique occidentale

Aux résolutions résumées ci-dessus et s'appliquant spécialement au Congo belge, la Conférence ajouta des propositions concernant l'œuvre médicale dans l'ensemble des missions protestantes de l'Afrique occidentale.

1° *Formation médicale.*

Vu le besoin urgent d'assistants médicaux indigènes dans les districts ruraux, et les demandes des sociétés commerciales, et vu le fait que les écoles médicales gouvernementales sont en nombre limité, que leurs cours sont longs (cinq années), que les tentations morales dans les grands centres sont nombreuses pour la jeunesse, on invite tous les médecins missionnaires, travaillant dans les hôpitaux suffisamment équipés, à s'efforcer de donner deux années d'enseignement professionnel dans la

langue officielle du pays à des élèves qualifiés des écoles secondaires et à placer ces jeunes gens comme assistants médicaux partout où un poste convenable se présente, dans l'un des champs de travail suivants :

a) Au service d'entreprises commerciales. Une certaine somme devra être exigée des firmes qui emploieront ces jeunes gens pour rembourser les frais de leur préparation professionnelle, et on s'efforcera d'arriver à une entente en vertu de laquelle le docteur missionnaire pourra continuer à exercer une surveillance morale et professionnelle sur ces assistants, surtout par le moyen de cours annuels de répétition et de visites périodiques. Le pouvoir disciplinaire devra rester aux mains du docteur missionnaire ou de son représentant dans le cas où des assistants cesseraient de se maintenir au niveau moral élevé que l'on exige d'eux.

b) Dans les districts ruraux non-occupés, où existent des communautés chrétiennes. A la demande et avec l'approbation des chefs de ces églises chrétiennes, des assistants médicaux seront fournis par le médecin missionnaire, de manière à répondre le mieux possible aux besoins de ces communautés ; ils seront employés aux frais, et autant que possible sous le contrôle de l'église indigène. Des arrangements seront pris pour assurer la coopération des missions ayant un service médical fortement organisé avec les missions n'en ayant aucun.

2° *La Lèpre.*

Le problème de la lèpre dans l'Afrique occidentale et centrale occidentale est d'une ampleur considérable ; il arrive souvent que un pour cent de la population soit affectée par cette maladie. Celle-ci, cependant, n'est pas d'une nature virulente, et chez la majorité des patients, elle subit un arrêt et elle progresse si lentement qu'elle ne raccourcit pas la vie d'une manière appréciable. De grands résultats peuvent être obtenus autour des hôpitaux et des dispensaires des missions par la méthode de traitement volontaire régulier, à condition qu'on dispose de fonds pour l'achat de médicaments et pour la construction de huttes indigènes à l'usage des malades venant de loin.

3° *Maladie du Sommeil.*

La Conférence a étudié la proposition qui a été faite d'établir une entente, dans l'Afrique occidentale et centrale occidentale, entre les missions et sous les auspices des gouvernements pour

lutter contre la maladie du sommeil, et elle a noté les points suivants :

a) Les divers gouvernements sont déjà engagés dans un effort bien organisé pour combattre cette maladie ;

b) Les docteurs missionnaires dans ces diverses régions coopèrent déjà pleinement à cet effort ; au Congo belge, la plupart des médecins missionnaires ont accepté la position semi-officielle de médecins-agréés, tandis que des infirmiers et d'autres missionnaires, ayant suivi les cours de médecine tropicale, sont reconnus comme « missionnaires diplômés » ;

c) Le personnel médical des missions pour ces diverses régions est insuffisant pour répondre à ces besoins.

En conséquence, la Conférence prend les résolutions suivantes :

1° On attirera l'attention des fondations philanthropiques de Grande-Bretagne, du Continent européen et d'Amérique sur le fait que les membres du personnel médical des missions évangéliques, travaillant dans l'Afrique occidentale, sont à même, par la continuité de leur service, par leur connaissance des langues et des coutumes, et par leurs relations intimes et sympathiques avec les indigènes, d'être extrêmement utiles aux gouvernements dans l'organisation d'une campagne contre la maladie du sommeil, mais que leur utilité est limitée par le manque de fonds permettant d'envoyer un nombre suffisant de docteurs missionnaires qualifiés, d'entreprendre cet effort supplémentaire et d'acheter les grandes quantités de médicaments coûteux qui sont nécessaires.

2° On fera des démarches pour la préparation d'un nombre supplémentaire de médecins missionnaires et d'infirmières diplômées qui seront ajoutés au personnel des hôpitaux missionnaires situés à des points stratégiques et qui pourront consacrer une grande partie de leur activité à ce service, si les fonds nécessaires sont fournis.

3° On reconnaîtra la valeur de cet effort concordant et accru et l'on prendra des mesures pour porter ces propositions à la connaissance des comités et des sociétés des métropoles et aux amis des missions, de manière à ce qu'ils fassent tout leur possible pour renforcer les effectifs médicaux dans les champs missionnaires, où la maladie du sommeil et d'autres maladies graves opèrent une réduction considérable de la population.

4° Le *Sous-Comité médical* du *Conseil Protestant du Congo* (en ce qui concerne le Congo belge) servira d'intermédiaire entre le gouvernement et les missions en ces matières.

Les Consultations de Nourrissons

La lutte contre la mortalité infantile, si énorme en Afrique, a attiré l'attention des Missions protestantes bien avant qu'aient été organisées des consultations de nourrissons affiliées à des œuvres officielles. Cependant, l'appui moral de ces œuvres et l'aide financière si limitée fût-elle, a donné une impulsion nouvelle aux efforts des missions protestantes dans ce domaine et a permis de mieux constater tout le travail déjà effectué spontanément.

Comme exemple de ce qui se fait dans maintes missions, nous pourrions citer des chiffres donnés par Mrs. Hall au sujet des cinq consultations de nourrissons de la Congo Balolo Mission : En 1927, près de 300 bébés ont été régulièrement examinés et sauvés de bien des souffrances et des dangers ; un grand nombre d'accouchements ont été opérés. Autre exemple : La mission protestante belge du Ruanda, pour une seule de ses trois consultations, à Iremera, a enregistré 2.626 consultations pour enfants en-dessous de six ans en trois mois d'activité. Le total de ce travail dans toutes les missions protestantes produirait certainement un chiffre intéressant.

Pour le détail de l'organisation de ces consultations, nous renvoyons à l'exposé si complet de Mrs. Hall, qu'elle résuma d'une façon captivante devant la Conférence (*C. M. N.* Juillet 1928, P. 17-21). Celle-ci vota, en outre, une résolution relative à des cours spéciaux de puériculture pour les femmes et les jeunes filles indigènes. Le cours pour les femmes insistera sur les précautions pré-natales ; celui pour les jeunes filles traitera particulièrement du soin et de la nourriture des bébés et des enfants. Les buts à poursuivre :

1° Faire comprendre l'importance de la maternité (soins et régime pendant la grossesse, dangers d'avortement) ;

2° Inculquer les soins à donner à la mère et au bébé pendant l'accouchement (nécessité d'une absolue propreté) ;

3° Soins à donner aux petits bébés (nourriture, hygiène, protection contre les plaies, ulcères et autres infections) ;

4° Soins à donner aux enfants (nécessité de l'exercice, de l'air frais la nuit, de vêtements simples, d'alimentation rationnelle) ;

5° Combattre les habitudes et les coutumes indigènes malsaines.

En conclusion, la Conférence insista pour « qu'une consultation de nourrissons fût établie dans chaque station missionnaire », et que ces consultations fussent mises en rapport avec les œuvres nationales de protection de l'enfance.

L'Enseignement de l'Hygiène

Comme il vaut mieux prévenir que guérir, la Conférence s'est préoccupée de l'enseignement de l'hygiène à tous les degrés des écoles des missions et particulièrement dans les écoles des villages. « Nous devons complètement réorganiser nos programmes scolaires à cet égard, » écrivait M. le Rév. F. J. Gilliam. « Commençons par les élèves de nos internats dans les stations principales. Etudions de près les dortoirs, leur ventilation, les soins de propreté corporelle, le vêtement, la nourriture, les installations sanitaires. Expliquons aux élèves les maladies, leurs causes, les moyens de les prévenir. Insistons sur la moralité rationnelle. Des notions de premier secours en cas d'accident seront données. »

Dans les résolutions votées par la Conférence, le but et le programme de l'éducation hygiénique dans les écoles rurales sont ainsi définis :

1° *But.* — Développer des conditions favorables à l'acquisition d'habitudes saines, et favoriser ce développement par le moyen de l'école.

2° *Méthodes.*

a) S'assurer la collaboration des chefs de l'église locale ;

b) Instruire les enfants de l'école (l'instituteur donnera l'exemple) ; le bâtiment scolaire et ses dépendances seront des modèles d'ordre et de propreté.

3° *Application.*

a) Inspection journalière des enfants (noter leur condition physique, rechercher les causes de malnutrition ; instruction sur l'usage et l'abus des vêtements) ;

b) Jeux sous surveillance ;

c) Encourager les élèves à se tenir droits ;

d) Examen sanitaire annuel par un docteur ou une infirmière ;

e) Pesée et mensuration régulières des élèves (si possible tirer des applications pratiques des constatations faites ; graphiques montrant les progrès des élèves ;

f) Intervention immédiate en cas de maladie des élèves ;

g) Donner aux enfants une responsabilité directe dans le soin et la direction de l'école ;

h) Campagnes contre les mouches, les moustiques et autres insectes.

Enfin, la Conférence demanda :

1° Qu'un manuel d'hygiène et de physiologie, en langue indigène, soit préparé pour les instituteurs d'écoles rurales ;

2° Que pour compléter l'enseignement hygiénique dans les

villages, on cherche à établir des centres d'hygiène, pour y poursuivre les programmes d'hygiène et de puériculture sous les auspices des autorités médicales des missions ou du Gouvernement.

Dans le si vaste champ de la lutte contre les maladies qui déciment les populations africaines, les moyens prophylactiques sont supérieurs aux moyens thérapeutiques. Sans négliger le soin des malades, ni la chirurgie, les missions sont mieux que quiconque placées pour exercer une influence profonde, étendue et durable, par le fait de leur contact direct avec les indigènes dont elles ont acquis la confiance. L'influence morale et religieuse ajoute un très grand poids aux démonstrations scientifiques qui, pour des peuplades primitives, sont d'une importance secondaire. De plus, il s'agit d'une action continue, sans relâchement, dont les résultats seront éminemment bienfaisants.

Les missions sont mieux à même que d'autres organismes d'exercer cette influence persévérante par la continuité de leur personnel et la constance de leurs méthodes. Rien de grand ne pourra être fait dans ce domaine sans la collaboration active et volontaire des indigènes ; et ce sont encore les missions qui peuvent enrôler le plus facilement les noirs dans cette croisade dont il seront les premiers à bénéficier.

Chapitre VII

« ETABLIS DES ANCIENS DANS CHAQUE VILLE. ACHEVE DE TOUT ORGANISER » (1)

Jusqu'à présent, les Eglises indigènes du Congo et de l'Afrique occidentale sont restées dans un état de minorité presque complète. La Conférence de 1928 fait un pas décisif vers l'organisation d'une Eglise africaine indépendante, financièrement autonome, et capable de se propager elle-même.

Principes et Méthodes d'Organisation ecclésiastique

Nous résumons d'abord les données exposées par M. le Rév. P. A. Mac Diarmid (voir *C. M. N.*, Juillet 1928, p. 38-43) :

« Si j'avais à traiter seulement de principes, je ne pense pas que je trouverais beaucoup de divergences d'opinions parmi les missionnaires du Congo. Mais quand on en arrive aux méthodes, il peut y avoir des nuances d'opinions et il serait inutile d'espérer arriver à un accord complet. Comme les disciples du Christ dans les églises primitives, affublées par mépris du nom de « chrétiennes », nous devons employer les méthodes les mieux appropriées à l'époque et aux conditions dans lesquelles nous vivons, en ayant soin, toutefois, que nos méthodes ne soient jamais en contradiction avec nos principes. »

I. — *Principes.*

1° *Christ est le Chef reconnu de l'Eglise que nous cherchons à établir au Congo.*

« Heureusement, nous sommes trop occupés au Congo pour nous livrer à des polémiques théologiques ou ecclésiastiques. Dans notre station baptiste de Sona Bata, nous avons des milliers de convertis qui ignorent complètement le mot de « dénomination baptiste » ; ils sont tout simplement « Bantu ou Bana na Nzambi » ou bien « Bantu ou Bana ba Klisto », c'est-à-dire « Gens ou » enfants de Dieu ou de Christ ». Le même terme est employé par les convertis de nos frères presbytériens à Luebo, ou par ceux

(1) Tite, 1 : 5.

de Boma, de Bolenge, de Yakusu, de Lusambo ou de Niangara. Nous insistons sur le fait que nous sommes tous unis en Christ, membres d'un seul corps dont Il est la tête. Qu'il en soit toujours ainsi, et nous conquerrons ce pays pour Lui. »

2° *L'Eglise fondée au Congo doit être une portion du corps de Christ, fonctionnant selon les directives de la Tête.*

« Cela signifie que chaque membre du corps est en relation directe avec la tête ; l'Eglise ne doit donc pas devenir un intermédiaire entre le croyant et son Dieu, mais le mettre à même de participer par lui-même au trésor des bénédictions divines. Cela signifie en outre que chaque membre du corps doit être en bons rapports avec les autres membres ; montrons aux chrétiens congolais que la preuve de leur christianisme ne sera pas l'enthousiasme de leurs cantiques, ni la ferveur de leurs prières ou de leur prédication, mais bien des actions inspirées par l'Esprit Saint, dont « les fruits sont l'amour, la joie, la paix, la patience, » la bonté, la fidélité, l'humilité, la maîtrise de soi ». Cela signifie encore une Eglise qui évangélise : tout chrétien doit être un témoin de l'Evangile ; dans telle mission, on demande à chaque néophyte qui veut être accepté dans l'Eglise, d'aller d'abord chercher, et amener un autre converti. Cela signifie en outre une Eglise qui fait l'éducation religieuse de ses membres ; évangélisation, éducation et œuvre médicale ne sont pas des activités indépendantes les unes des autres ; la formation de l'intelligence et du corps doit aller de pair avec le développement religieux de la conscience. Cela signifie, enfin, une Eglise missionnaire ; il faut éviter le danger que nous connaissons dans les pays chrétiens, que l'Eglise se prenne comme son but à elle-même. Si les chrétiens congolais peuvent être amenés à envoyer un des leurs à leurs propres frais pour porter l'Evangile à une autre tribu, ils seront enrichis et fortifiés dans leur vie chrétienne par cette véritable « mission. »

II. — *Méthodes d'Organisation ecclésiastique.*

« Jésus a peu insisté sur les questions de méthode ; Il a établi les principes, laissant ses disciples les appliquer de la manière la mieux adaptée à chaque situation. Prenons donc garde de ne pas imposer aux chrétiens indigènes une organisation et une administration ecclésiastiques qui soient empruntées à l'Europe ou à l'Amérique, sans nous préoccuper si elles sont adaptées aux conditions africaines. »

1° *L'organisation de l'Eglise locale.*

« Celle-ci est l'unité de l'édifice ecclésiastique, comme la famille est l'unité de l'édifice social. L'Eglise locale commence

généralement à la station missionnaire, où les missionnaires remplissent toutes les fonctions, croyant que les indigènes seront incapables d'assumer ces responsabilités, au moins pendant une génération. Telle n'était pas la méthode dans l'Eglise primitive. Dès que des pasteurs indigènes peuvent être formés, que des hommes et des femmes d'un caractère chrétien éprouvé peuvent être placés dans d'autres fonctions ecclésiastiques, confions aux indigènes des responsabilités de plus en plus importantes. Ils comprennent leurs congénères comme nous ne pouvons jamais espérer les comprendre ; souvent ils règleront des conflits que nous n'arriverons jamais à démêler.

» Nous disons que nous avons à faire en Afrique à des peuples-enfants. Mais pourquoi les garder toujours à ce stage enfantin ? Beaucoup de nos indigènes sont intelligents et sont étonnamment capables de remplir des fonctions dans l'église, l'école ou le dispensaire. Ne centralisons pas pour toujours l'église dans la station missionnaire. Dès que le nombre et le développement de nos adhérents le permettent, organisons des groupes ecclésiastiques dans d'autres sections de notre champ missionnaire, en gardant nos fonctions de guides et de conseillers.

» Par exemple, dans notre champ de Sona Bata, nous avons 33 églises organisées ; elles se réunissent annuellement dans 13 centres pour les « Matondo » ou réunions d'actions de grâce. Au début de septembre, un matondo a lieu à Sona Bata même, où se rassemblent tous nos catéchistes et les représentants des quatre tribus que nous évanglisons. L'année passée, les dons spéciaux apportés à ce matondo se sont élévés à 13.250 francs ; cette contribution est un supplément aux dons réguliers, hebdomadaires et mensuels. »

2° *Fonctionnaires de l'Eglise.*

« Dans la plupart de nos Eglises congolaises, nous avons des pasteurs et des diacres indigènes. Les pasteurs doivent avoir été bien préparés pour leur tâche et doivent avoir fait leurs preuves dans d'autres activités avant d'être mis à la tête d'une Eglise locale. A côté des diacres, qui doivent avoir des fonctions spirituelles aussi bien que financières, il faut des diaconesses chargées de visiter les femmes chrétiennes ; des conseils d'église, composés de pasteurs indigènes et de laïques, ont rendu dans certaines missions de grands services, notamment en matière de discipline. »

3° *L'organisation des cultes.*

« Prenons garde de ne pas copier servilement nos églises occidentales. Ainsi pour ce qui concerne le chant des cantiques,

on devrait adopter, autant que possible, de la musique africaine. Ne nous effrayons pas trop de certaines innovations introduites dans le culte par des noirs et conformes à leurs habitudes. »

4° *L'organisation de l'Eglise pour le travail.*

Nos écoles, qui sont toutes confessionnelles et qui ont la Bible comme manuel central, forment les indigènes en vue de l'Evangélisation.

Il faut développer, dès le début, la libéralité parmi les chrétiens indigènes en leur enseignant que nous ne sommes que les administrateurs des biens matériels que Dieu nous permet d'acquérir. On leur enseignera à donner systématiquement par des offrandes mensuelles ou hebdomadaires et en les poussant à donner la dîme de leurs revenus. »

Illustration de ces Principes

Les principes exposés par M. Mac Diarmid furent illustrés par une série de faits concrets et d'expériences typiques qui furent communiqués à la Conférence par différents orateurs.

1° *Indépendance financière des Eglises indigènes.*

M. le Rév. M. S. Engwall, de Banza Manteka (Bas-Congo) rapporte qu'au début, l'Eglise indigène était aidée en toutes choses par la Mission au moyen de ressources venant de l'étranger. Il fut difficile d'habituer les chrétiens indigènes à s'aider eux-mêmes. Maintenant, ils paient toutes les dépenses de la station eux-mêmes, ainsi que ses annexes, sauf les traitements des missionnaires et les bâtiments. Deux méthodes ont été employées :

a) Un forfait est traité avec les indigènes de chaque village pour fixer le traitement de leur catéchiste. Ils cherchent à s'en tirer le meilleur marché possible et fournissent un maigre matériel pour l'école ;

b) Les contributions volontaires de tous les villages d'une région sont versées dans un fonds commun ; celui-ci est administré par des surveillants qui fixent le montant du salaire des instituteurs, et le paient. Il reste des sommes suffisantes pour fournir tout le matériel scolaire nécessaire.

Nos gens ont pris l'habitude de donner une certaine contribution par an, mais ils n'ont pas encore ajusté le taux de leurs dons avec la dépréciation de la monnaie. Il faut les amener à rétablir l'équivalence. Beaucoup de chrétiens indigènes donnent mensuellement une somme fixe qu'ils ont eux-mêmes déterminée,

et en outre, ils versent une fois par an, « un don d'action de grâce ».

Parlant au nom de la Mission suédoise, M. le Rév. Malmquist mentionna le fait que les chrétiens indigènes des stations de de Kibunzi, Kikenge et Mukimbungu (Bas-Congo) paient par leurs cotisations volontaires, tous les frais de l'œuvre locale dans ces trois districts.

On pourrait citer bien d'autres exemples de libéralité des indigènes. Indiquons encore que, d'après le Docteur W. H. Leslie, dans la paroisse de la station de Vanga-sur-Kwilu (Mission baptiste américaine), les contributions des indigènes se sont élevées, l'année passée, à 5500 francs, couvrant tous les frais des 250 annexes dans les villages, avec un surplus suffisant pour les frais d'impression et les autres dépenses administratives.

2° *Indépendance administrative des Eglises indigènes.*

M. le Rév. A. Mac Leish apporte les résultats des expériences faites aux Indes anglaises, où on a réussi à passer la crise difficile de l'indépendance financière. Celle-ci doit être placée après l'indépendance administrative. Tout ce problème doit être présenté par son côté spirituel et religieux. Quand on a répondu au besoin urgent d'un clergé indigène, l'intérêt des chrétiens est éveillé et ils sont prêts à faire des sacrifices. N'attendons pas que les indigènes réclament leur indépendance ; nous devons prévoir ce développement et prévenir ce désir légitime. Aux Indes, on a malheureusement trop tardé.

Il ne faut pas nous en tenir aux limites des dénominations européennes, mais organiser l'Eglise indigène par dessus ces divisions. Sinon, on crée des relations difficiles entre les Eglises indigènes et les Missions.

Enfin, l'indépendance financière comme l'autonomie administrative, ne doivent pas être organisées pour chaque église locale, mais par groupes d'églises ; les plus fortes peuvent ainsi aider les faibles. N'en est-il pas de même en Ecosse, par exemple, où beaucoup d'églises faibles ne sont pas réellement indépendantes financièrement, ne pouvant fournir elles-mêmes à tous leurs besoins ?

M. le Dr. Bonsack exposa les résultats obtenus par sa mission au Cameroun, où les Eglises indigènes ont pris une grande indépendance. Il insista sur le danger qu'il y avait à trop attendre pour les émanciper. Certes, cette mesure n'est pas facile à prendre pour les missionnaires ; et si ceux-ci offrent aux indigènes l'indépendance avant qu'ils en éprouvent le besoin, le résultat pourra être désastreux. D'autre part, les indigènes viendront plus

volontiers chercher les conseils et les directives des missionnaires, s'ils se sentent autonomes, et ils feront de salutaires expériences. Si les missionnaires combattent cette autonomie, les indigènes seront portés à les critiquer et à perdre confiance en eux.

M. le Rév. Jennings, de Thysville (*B. M. S.*), attira, d'autre part, l'attention sur les dangers des mouvements indépendants prématurés, comme celui du Kibangisme au Bas-Congo.

3° *La propagation spontanée des Eglises indigènes.*

M. le Pasteur Maître montra comment au Cameroun, des Eglises, toutes jeunes, ont pu se mettre immédiatement à essaimer : Des garçons à peine sortis du paganisme, venaient à la station apprendre chaque semaine un cantique et quelques versets bibliques ; puis ils se dispersaient pour aller porter dans les villages ces connaissances religieuses d'acquisition récente. Il est beaucoup plus difficile d'enrôler les femmes dans ce travail d'évangélisation. Cependant, dans un endroit du Cameroun, une vingtaine de femmes suivent une instruction chrétienne deux fois par semaine et s'en vont ensuite visiter les femmes dans les villages. Mais ce travail doit être poursuivi et complété par des évangélistes bien préparés et bien surveillés.

4° *La discipline ecclésiastique.*

Ce sujet fut traité par M. le Rév. Crist, de Boma.

« L'Eglise idéale, » dit-il, « est une Eglise sainte. Il est difficile de faire comprendre aux païens la gravité réelle du péché. La discipline se présente à deux degrés :

» *a*) L'Excommunication de la Sainte-Cène ;

» *b*) L'Expulsion de l'Eglise.

» Les règles de la discipline sont le résultat des expériences locales et doivent être constamment réajustées par des conférences entre missionnaires et indigènes. Ceux-ci ont généralement la tendance de se montrer plus exigeants et plus sévères que les missionnaires. »

Dans une étude sur les « Eglises de village », présentée à la Conférence par M. le Rév. E. R. Hess, de la *Christian & Missionary Alliance*, nous lisons :

« Le chrétien doit se distinguer du mondain ; sa vie doit se trouver sur un plan plus élevé et plus digne. Sa conduite conséquente doit inspirer la confiance et le respect de ses semblables et avoir une action bienfaisante sur toute la société ; dans l'Eglise même, elle stimulera la foi, la dignité et le courage.

» L'Eglise doit maintenir son intégrité spirituelle, afin de garder son prestige et son autorité dans la Société et ainsi assurer

sa propre croissance et sa vitalité. Un niveau de vie élevé et des règles de conduite ont une grande importance, de même que leur mise en pratique. Celui qui est relâché et infidèle doit être mis sous discipline ; l'honneur de l'Eglise doit être respecté et maintenu. Il faut faire comprendre à chacun sa responsabilité de membre de l'Eglise et lui faire réaliser que sa conduite a une action immédiate sur la vie et le caractère de l'organisme dont il est membre.

» De même que l'Eglise doit prendre grand soin de ne pas inscrire dans ses rangs les non-convertis, de même elle doit se garder de retenir dans son sein des membres indignes. Pour être honorée par la Société et pour exercer sur elle une influence, l'Eglise doit être remplie de l'Esprit de Dieu et manifester l'humilité et la miséricorde du Christ. »

5° *La formation des dirigeants de l'Eglise indigène.*

M. le Rév. Frame, de Kibentele, souligne l'importance capitale de cette formation. Ou bien le choix est fait par le missionnaire, chargeant certains indigènes de telle ou telle fonction dans l'Eglise, ou bien les chrétiens indigènes s'offrent eux-mêmes pour certains offices ; ils doivent être éprouvés avec soin.

M. le Rév. Dr. A. C. Baldwin exprima la crainte qu'on ne développât prématurément des institutions démocratiques ; mais M. le Rév. Mac. Diarmid déclara qu'en général, nous avons la tendance d'attendre trop longtemps plutôt que d'aller trop vite.

Citons encore une partie du discours de M. le Rév. Crist, de Boma, sur les débuts de sa société, la *Christian and Missionary Alliance* :

« J'aime à considérer l'Eglise indigène pour constater comment Dieu, dans sa grâce, a transformé en chrétiens dévoués, des païens grossiers, des médecins-sorciers, des kapitas de sociétés commerciales. Tel ce Paku, qui, pendant dix ans, a été, non seulement le fidèle pasteur de son Eglise locale, mais l'évêque de son district avec la surveillance d'une soixantaine de catéchistes ; tel ce Mebengie qui, autrefois un sorcier sauvage, puis un kapita de l'Etat, est devenu un ardent évangéliste voyageant à travers le pays pour proclamer le message du Salut, et qui a fondé une Eglise de 500 membres ; bien des fois, sa vie fut en danger, mais il a persévéré jusqu'à ce jour dans sa prédication de l'Evangile. On pourrait citer bien d'autres évangélistes indigènes qui sont peut-être moins brillants, mais pas moins dévoués. »

La mission de l'*A. P. C. M.*, dans le Kasaï, a 15 pasteurs indigènes consacrés ; on a rédigé à leur usage en langue indigène,

un Livre de Service semblable à celui utilisé dans l'Eglise Presbytérienne des Etats-Unis.

Les Dangers du Progrès économique

Dans son rapport sur l'activité missionnaire au Congo de 1924 à 1928, M. le Rév. Palmer signale ces dangers en ces termes :

« Un facteur qui a fait obstacle à notre œuvre, et dont l'importance va croître d'année en année, c'est le commerce. Celui-ci pénètre de plus en plus dans la vie des indigènes et il ne peut pas en être autrement ; il leur offre l'occasion de participer au confort et aux agréments de la vie. Des hommes dont les parents eurent à lutter pour l'existence et qui peut-être étaient esclaves, ont maintenant la possibilité de devenir riches et influents, s'ils possèdent les qualités morales et mentales nécessaires. Mais quelqu'un qui ne possédait rien et qui est mis à même d'acquérir beaucoup de biens, peut en arriver à penser que la vie consiste dans l'acquisition de nombreuses choses et ainsi perdre de vue la vraie valeur de l'existence humaine. Pendant ces dernières années, ce danger a crû dans de fortes proportions, et actuellement il est très réel pour beaucoup de nos meilleurs chrétiens, pour des jeunes gens qui sont protégés contre les tentations plus grossières des milieux indigènes. Ce danger est encore bien plus grave pour ceux qui connaissent peu ou point les vérités spirituelles. Nous savons tous combien il est plus facile de convertir un villageois païen, et c'est là une indication que nous devons attacher plus d'importance à l'évangélisation des grands centres de population, afin que les villageois qui y affluent, y trouvent une influence chrétienne. C'est un bon signe que des endroits comme Matadi, Kinshasa, Thysville, Brazzaville, Coquilhatville, Stanleyville, Elisabethville, Panda-Likasi, soient devenus des centres d'évangélisation plus importants. Mais nous avons un retard considérable dans ce domaine, et il faudra beaucoup d'efforts spéciaux pour rattraper le terrain.

» La vie des habitants du districts de Kibokolo (Angola) nous fournit un exemple caractéristique. Presque tous païens, ces gens vinrent en grand nombre s'embaucher à Kinshasa. Là, ils furent en contact avec un centre évangélique, et, comme l'enseignement en langue indigène était interdit au Congo portugais, ils apprirent pour la première fois à lire les Evangiles dans leur dialecte et les emportèrent chez eux à leur retour, avec leurs convictions chrétiennes. Ainsi, le développement de l'œuvre de Kibokolo a été dû en grande partie à l'influence du travail missionnaire de Kinshasa. »

Représentation des Eglises indigènes

Jusqu'ici, les conférences missionnaires du Congo ont été composées exclusivement de missionnaires et les indigènes n'y ont eu aucune délégation officielle. Certains avaient espéré qu'à la Conférence jubilaire on pourrait adjoindre une Conférence des Eglises congolaises, et, à plusieurs reprises, des regrets furent exprimés au sujet de l'absence totale de délégués congolais, malgré la présence de quelques Africains des Etats-Unis et de Libérie.

Il est juste de faire remarquer que la convocation à Léopoldville d'une Conférence générale des Eglises congolaises aurait présenté de graves difficultés de tous genres. Nous n'en citerons qu'une seule ; celle de la langue. Les Congolais n'auraient pas pu prendre part avec fruit à une Conférence qui employa presque exclusivement l'anglais.

Pour ce qui concerne le Congo belge, ce n'est que par l'emploi plus généralisé du français, tant chez les missionnaires que chez les indigènes, qu'on pourra trouver le terrain d'entente linguistique. Il ne faut pas songer à utiliser une langue congolaise qui serait comprise de tous. Dès maintenant, on trouverait des délégués indigènes qui prendraient part intelligemment à des débats en français. Ce besoin d'une entente entre les différentes sections de l'Eglise évangélique congolaise est une raison de plus pour encourager l'enseignement du français aux éléments indigènes les plus développés. En outre, il serait sage de commencer par organiser des conférences régionales indigènes avant de tenter la convocation d'une assemblée générale pour toute la Colonie, ou pour toute l'Afrique occidentale. Dans ces réunions régionales, la question linguistique serait résolue pour des sections assez vastes de la Colonie : Bas-Congo, (Kikongo), Equateur (Lomongo), Kasai (Kiluba), Sud-Est (Swahili ou Kingwana), Nord-Est (Lingala). On trouverait et l'on formerait ainsi graduellement des personnalités indigènes capables de participer avec sagesse et avec fruit à une conférence plus vaste. Certaines missions, comme l'*A. P. C. M.* (Kasaï) ont déjà des synodes indigènes dont les membres indigènes ont fait preuve de beaucoup de sérieux religieux, de modération et de sens de l'administration.

La Conférence n'a pas négligé les chrétiens indigènes de la grande cité de Kinshasa. Dans le beau temple indigène de la Mission baptiste, des cultes spéciaux furent organisés les deux dimanches. Le premier dimanche, il y eut des réunions religieuses pour divers groupes d'Africains : les Baluba, les Bangala, les Bakongo, les West Coast Men. Le second dimanche, tous furent convoqués à une vaste assemblée ; on y entendit des allocutions de M. le Rév.

McLeish, du Dr. Taylor (de Libérie) et du Dr. Holley, qui furent traduites en trois langues congolaises. Ce fut une heure émouvante que celle passée parmi cette masse compacte de Congolais et Congolaises au figures éveillées et honnêtes, avides d'entendre le message évangélique, chantant de tout cœur des cantiques, alors que dans leur milieu tout tend à les écarter des préoccupations spirituelles et morales. Ce fut comme une preuve tangible des résultats obtenus par l'œuvre évangélique.

Résolutions de la Conférence au sujet des Eglises indigènes

Rédigées et présentées par M. le Rév. A. McLeich de Londres (*World Dominion Press*), elles sont le résultat de nombreux entretiens, tant à bord de l'*Elisabethville* que dans la sous-commission de la Conférence et les séances publiques. On a pu les appeler la « Charte des Eglises Africaines ».

1° *Préambule.* — La Conférence exprime sa conviction qu'après cinquante années, le travail des missions devrait de plus en plus viser à établir une Eglise indigène à base réellement spirituelle. Pour atteindre ce but, elle estime que nos pensées et nos projets devraient avoir pour centre l'Eglise plutôt que la Mission. Elle pense que malgré certains progrès qui ont été faits dans ce sens, il reste encore beaucoup à désirer. Elle insiste pour que tous les efforts soient dirigés vers la création d'Eglises qui soient véritablement indépendantes et *self-supporting* dans tout le sens de cette expression. La Conférence est d'avis qu'en adoptant une politique raisonnée et consciente dans cette direction au lieu d'une approbation tacite, on ouvrirait une ère nouvelle dans l'histoire de l'Eglise de ce pays.

2° *Définition de l'Eglise indigène.*

Adoptant la définition posée par la Conférence de Jérusalem, notre Conférence croit que l'Eglise indigène est une Eglise vivante, fortement enracinée en Dieu par Jésus-Christ, faisant partie intégrale de l'Eglise Universelle et capable, sous l'inspiration du Saint-Esprit, de porter ses propres fruits dans le milieu où elle est placée.

3° *Situation de l'Eglise indigène.*

Il faut sans cesse attirer l'attention des groupements de chrétiens sur le fait que l'Eglise est une institution divine, avec des privilèges spirituels uniques en Jésus-Christ, afin qu'ils aient

pleinement conscience de la nature divine de cette Eglise, et qu'en outre, ils commencent à exercer les fonctions ecclésiastiques, même de la façon la plus simple, par le moyen de délégués élus par eux. Il y a là, non seulement une question de méthode ou d'organisation extérieure et administrative, mais un principe directeur.

4° *Eglise et Mission.*

Pour atteindre le but ainsi placé devant l'Eglise, il n'y a pas d'échappatoire possible ; il faut faire appel aux plus hautes qualités de sympathie chrétienne et de tact pédagogique de la part du missionnaire qui doit amener la communauté chrétienne, encore dans l'enfance, à prendre conscience aussitôt que possible, de ses privilèges spirituels en Jésus-Christ. Il ne faut jamais perdre de vue que l'Eglise est le facteur principal, et que la Mission est une institution à laquelle a été confiée la tâche d'amener l'Eglise à la conscience de ses droits héréditaires et de l'aider à grandir naturellement en s'élevant au-dessus des conditions dans lesquelles elle est née. La Conférence se rend compte que cette relation entre la Mission et l'Eglise sera souvent empreinte de difficultés et que la Mission devrait organiser ses activités de manière à ne pas créer des institutions ou des points de vue qui pourraient décourager la jeune Eglise en la chargeant d'un fardeau excessif dans le développement de sa vie autonome.

5° *Dangers et difficultés.*

a) La Conférence estime que nous risquons d'être plutôt trop lents que trop pressés, quand il s'agit d'encourager l'Eglise indigène à porter ses propres responsabilités. Il faut cependant se garder d'aller trop vite en se contentant d'un développement rudimentaire.

b) La meilleure méthode étant susceptible d'abus, cette façon de procéder peut offrir de réels dangers. Ce n'est pas là une tâche facile, et elle exige du missionnaire un maximum de sagesse spirituelle.

c) En général, nous avons été trop exclusivement préoccupés des aspects financiers de l'indépendance des Eglises, aux dépens des valeurs spirituelles. Si l'on insiste sur les aspects essentiellement spirituels de cette indépendance, l'expérience montre que les questions financières et matérielles ne présenteront plus de grandes difficultés.

d) Nous soulignons le conseil donné par la Conférence de Jérusalem : Ces nouvelles Eglises devraient être organisées sur une base indépendante en tenant compte de la vie économique des populations. Ne craignons pas de commettre quelques erreurs au

début. Une Eglise indigène de ce genre ne peut naturellement être organisée que moyennant l'existence d'un groupe de chrétiens capables de délibérer en commun sur les devoirs de leur communauté d'intérêts.

e) Une des grandes difficultés est celle que présente une Eglise indigène devant laquelle cet idéal n'a pas été consciemment maintenu depuis l'origine et qui a, ensuite, beaucoup à désapprendre en ce qui concerne sa vraie nature et ses relations normales avec la Mission.

6° *Direction de l'Eglise.*

Quelle que soit la méthode adoptée par les différentes missions pour la formation des dirigeants de l'Eglise indigène, cette formation doit être faite du point de vue de l'Eglise et de son service, et non point de celui de la Mission et de son œuvre.

Une Eglise ne peut être considérée comme réellement organisée, tant qu'elle ne fonctionne pas sous la direction de ses propres chefs « consacrés » dans toutes les sphères de l'activité religieuse. Il serait utile de s'entendre sur quelque forme uniforme de « consécration » pour procurer à l'Eglise les dirigeants dont elle a besoin. Ceux-ci, mis à part pour le service spirituel de l'Eglise, doivent toujours être des hommes d'un développement chrétien intelligent et d'une stabilité éprouvée. Ils doivent avoir un esprit d'évangélisation et une expérience suffisante comme prédicateurs. Normalement, la demande pour des dirigeants « consacrés » devrait partir des groupes ecclésiastiques eux-mêmes et être soumise à la décision d'une autorité proprement constituée et capable de trancher toutes les questions qui ont plus qu'un intérêt local.

7° *Complément d'organisation.*

a) La Conférence exprime sa vive conviction que les Eglises locales ne doivent pas être laissées isolées, mais doivent être organisées en groupes plus ou moins grands selon les circonstances locales, afin que les Eglises fortes puissent soutenir les faibles et qu'ainsi leur indépendance financière soit établie sur une base plus large. Elle croit qu'en apprenant ainsi à porter les fardeaux les unes des autres, les Eglises trouveront le seul vrai fondement de leur développement écclésiastique futur.

Sous ce rapport, la Conférence recommande, comme mesure immédiate, l'emploi de doubles cartes de membres. l'une devant être donnée au membre qui quitte une congrégation et l'autre envoyée directement au pasteur de l'Eglise dans le district de

laquelle se rend le membre ; ces cartes seront imprimées en langue indigène, ainsi que dans la langue gouvernementale.

b) Pour régler beaucoup de questions qui résultent des déplacements plus fréquents de chrétiens d'une partie du pays à l'autre, la Conférence insiste pour que des mesures soient édictées par chaque mission, d'accord avec les dirigeants de l'Eglise indigène, en vue de prendre soin de ces chrétiens, et d'établir les règles de l'intercommunion, des droits ecclésiastiques et d'autres matières d'intérêt commun.

8° *La place des femmes.*

La Conférence est d'avis que l'Eglise doit donner une plus grande sphère d'action à ses membres féminins. Elle suggère qu'on donne aux femmes une place appropriée dans la direction et le travail de l'Eglise. Elle recommande que les femmes soient de plus en plus encouragées à se livrer aux activités pour lesquelles elles sont spécialement qualifiées, telles que l'enseignement dans les jardins d'enfants et les écoles du dimanche, les visites ordinaires et les visites aux malades, les réunions de mères de famille, en tant que « femmes de la Bible », évangélistes ou aides médicales.

Commission Permanente des Eglises indigènes

Dans le but de pousser à une organisation plus systématique et plus généralisée des Eglises indigènes, la Conférence a prié le C. P. C. de nommer une *Commission Permanente des Eglises indigènes,* chargée de donner des directives à toutes les missions protestantes du Congo.

Chapitre VIII

L'UNITE DANS LA CHARITE (1)

Le but principal d'une Conférence comme celle dont nous avons exposé les travaux divers, est de rapprocher les uns des autres, tous les missionnaires protestants qui, dans l'ensemble du Congo et de l'Afrique occidentale, « combattent d'un même cœur pour la foi de l'Evangile », et pour lesquels « il n'y a qu'un Seigneur, une foi, un baptême, un Dieu, Père de tous ». Cette unité spirituelle profonde s'est fait sentir très vivement d'un bout à l'autre de ces réunions qui rassemblaient des éléments en apparence si divers, sous le rapport de la nationalité, de la formation et des conceptions théologiques ou ecclésiastiques. Ce fut vraiment la réalisation tangible de l'unité dans la charité, dans l'amour se manifestant pour Dieu par le dévouement à nos frères en humanité.

La Conference de Jérusalem

Un compte-rendu de cette conférence protestante internationale (24 mars-8 avril 1928), fut donné par deux participants : Mrs. H. E. Goodman et M. le Rév. C. E. Pugh. La première souligna le fait que le temps de l'isolement est passé pour les missions protestantes et que tous doivent travailler d'un commun accord dans l'unité de l'Esprit. Le second montra comment les problèmes, en apparence insolubles, avaient trouvé leur réponse sous l'influence de la grâce de Dieu.

Les travaux de cette remarquable conférence seront étudiés avec un vif intérêt et avec fruit par les missionnaires du Congo.

La Coopération de toutes les Missions de l'Afrique occidentale

Comme résultat de ce premier essai d'une conférence générale dépassant les limites du Congo, il fut décidé de nommer une

(1) Colossiens, 2 : 2 ; Ephésiens, 3 : 17 ; 4 : 5.

commission pour étudier l'organisation d'une représentation commune des missions protestantes du Cameroun, de l'Afrique Equatoriale française, de l'Angola et du Congo belge. Le président sera M. le Pasteur Ch. Maître, et les membres, MM. les Révérends Pugh, Holmes, Cozzens et Galley, Miss Minto et le Dr. Hollenbeck.

Organisation du Conseil Protestant du Congo (C. P. C.)

Pour la première fois, il a été décidé d'avoir un secrétaire-général, exclusivement au service des missions du Congo, résidant à Léopoldville. M. le Rév. Emory Ross fut nommé à ce poste, ainsi qu'à celui de trésorier du *C. P. C.* et d'éditeur de la Revue *Congo Mission News, ou Nouvelles Missionnaires du Congo* et de représentant du Congo à l'*International Missionary Council.*

La Conférence a donné au *C. P. C.* le pouvoir de choisir un secrétaire-adjoint. On nomma aussi les membres des Commissions suivantes : Coopération, Education, Œuvre Médicale, Publications, Œuvres Féminines.

Prochaines Conférences

On approuva en principe, la proposition du *C. P. C.* d'avoir des conférences régionales des Missions du Congo tous les trois ans (soit les prochaines en 1931) et, en 1933, une conférence générale des Missions de l'Afrique occidentale. Si c'est possible, des conférences indigènes seraient tenues parallèlement aux diverses conférences régionales. Les détails d'organisation sont laissés au *C. P. C.*

Entente pour l'Evangélisation des Grands Centres

Des mesures ont été prises pour coordonner le travail évangélique dans la future cité ouvrière centrale de Léopoldville.

M. le Rév. Dr. Springer préconisa une entente pour l'évangélisation des centres miniers du Katanga : « Nous accueillerons cordialement » dit-il, « l'arrivée de travailleurs chrétiens pour s'occuper des indigènes protestants amenés de diverses régions vers les mines. Nous devons éviter le double emploi et la concurrence. Le *C. P. C.* devrait étudier la question d'une coopération plus effective de toutes les Missions dans l'évangélisation des centres urbains. »

Coopération dans l'Enseignement supérieur et secondaire

Le Rév. Dr. Springer remarqua aussi que « la coopération entre les missions devient de plus en plus nécessaire et est relativement facile pour l'organisation des centres d'éducation : écoles normales, écoles d'assistants médicaux, foyers pour étudiants suivant les écoles gouvernementales. Cela pourra amener un jour l'institution d'une Ecole supérieure avec Ecole normale, et un centre pour la formation des pasteurs indigènes, selon l'exemple encourageant d'autres champs de mission. »

Pensionnats pour Enfants de Missionnaires

C'est avec une réelle émotion que l'on aborde le problème toujours si grave des familles missionnaires et de l'éducation des enfants. On sent que là réside la question angoissante du sacrifice pour le service de Dieu, compliquée du devoir des parents envers les enfants. Le débat prolongé à ce sujet n'amène pas à des conclusions uniformes : Les uns croient qu'il faut éloigner du Congo les enfants dès leur premier séjour ; les autres pensent qu'ils peuvent être ramenés sur la station missionnaire et gardés en Afrique jusqu'à l'âge où leur éducation exige absolument un milieu civilisé. Pour faciliter cette seconde alternative, on envisagea un accord entre diverses missions pour l'organisation de pensionnats pour enfants de missionnaires. L'*A. P. C. M.* a déjà une organistion de ce genre avec école, dirigée par une missionnaire très compétente, à Mutoto (Kasaï) et qui compte vingt-et-un élèves.

Coopération plus étroite dans le Travail missionnaire

D'accord avec les principes théoriques énoncés plus haut, plusieurs suggestions pratiques ont été faites pour unifier le travail des différentes missions.

On demanda, par exemple, plus d'entente dans les traductions bibliques, de manière à ce qu'une région linguistique n'ait pas deux versions distinctes des mêmes textes, ce qui nuit à l'unité spirituelle des Eglises indigènes, sans parler du gaspillage de temps et d'argent. On pourrait aussi opérer une concentration utile des centres de formation des catéchistes et instituteurs indigènes. La diffusion de journaux communs à toute une région linguistique fut présentée par M. le Rév. S. J. Bowskill comme étant de nature à rapprocher les Eglises indigènes et à empêcher que des barrières s'élevassent entre elles.

La Coopération missionnaire en Nigérie

M. le Rév. A. W. Banfield donna en exemple des progrès réalisés dans ce domaine en Nigérie. Quand il y arriva en 1901 avec un groupe de missionnaires pour commencer une œuvre nouvelle, on lui déclara qu'il n'y avait pas de place pour leur mission, bien qu'en fait elle fut la première à pénétrer à quelque distance à l'intérieur du pays. Maintenant, la situation a grandement changé. La plupart des missions accueillent volontiers de nouvelles sociétés dans les vastes régions encore inoccupées. Il y a plus de soixante-cinq sociétés protestantes travaillant le long de la côte occidentale. Il y a très peu de frottements entre les diverses dénominations. Elles ont tant de points communs et si peu de divergences, qu'elles travaillent avec une véritable harmonie. La remarque faite par les non-protestants que les indigènes seraient bouleversés par la multiplicité des sectes protestantes, est un épouvantail sans réalité ; les indigènes ne peuvent guère remarquer de différences entre les diverses organisations évangéliques. La coopération entre les missions de la côte occidentale d'Afrique se manifeste dans leurs conférences générales, dans leurs conférences linguistiques, dans les comités communs pour les traductions bibliques, dans les réunions de Réveil (Keswick Meetings), etc.

Coopération avec les Sociétés féminines de Belgique

Les dames de la Conférence, missionnaires et déléguées, se préoccupèrent vivement de participer à toutes les œuvres coloniales féminines existant en Belgique : Œuvres de protection de l'enfance noire, de la femme indigène, œuvres des dames belges au Congo, œuvre de l'*Amie de la Jeune Fille*, protégeant la jeune fille blanche voyageant seule.

Après un entretien très vivant, elles résolurent de s'affilier à toutes ces œuvres, avec le désir de coopérer de la manière la plus cordiale et la plus continue avec toutes les forces tendant à améliorer à la Colonie les conditions de vie pour toutes les femmes et les enfants.

Cinq comités se sont répartis les responsabilités des nouveaux organismes créés à la suite de ces entretiens :

a) Pour l'*Union des Femmes coloniales*, la secrétaire se chargera de suivre les développements de cette œuvre dans les grands centres et de maintenir l'intérêt des missionnaires par l'échange de publications avec le Centre en Belgique.

b) *L'Amie de la Jeune Fille*, l'association universelle de protection de la jeune fille en voyage, aura désormais au Congo

belge sept centres où l'on pourra demander de recevoir les voyageuses, de leur aider à poursuivre leur voyage dans les meilleures conditions morales et matérielles, et, en cas de danger, de les protéger. L'œuvre congolaise dépend de l'œuvre nationale belge de cette organisation.

c) Très émues à la suite des faits cités par M. le Commissaire urbain Wauters, sur la condition de la femme indigène dans les grands centres, les missionnaires se mettent de grand cœur au service de l'*Œuvre belge de la Femme indigène* pour tous les services qui pourraient tendre à améliorer le sort si malheureux des femmes arrachées à leur milieu naturel et livrées à la vie factice et démoralisante des grands centres indigènes.

d) La participation des femmes missionnaires est déjà tout acquise aux *œuvres de protection de l'enfance,* comme en témoignent les échos du rapport médical ; de plus en plus, elles s'efforceront de collaborer très étroitement avec tout le travail dans ce sens, accompli au Congo sous les auspices des grandes ligues de la métropole.

e) Enfin, *last not least,* la première fille d'un organisme belge est née au Congo, parmi la jeunesse des missions protestantes : les Girl-Guides, ou « Eclaireuses » prennent leurs galons, devenant les Girl-guides du Congo, commençant et organisant très classiquement parmi les noires toutes les activités de ce mouvement si intéressant. Elles dépendront du Comité National belge, et seront pour les œuvres de jeunesse la source d'un grand progrès.

Chapitre IX.

CE QUE L'AVENIR NOUS RESERVE [1]

L'Etoile du Congo

Dans un éblouissement, le soleil se couche rapidement derrière les collines du Congo. Un voile de rayons mauves et orangés teinte la poussière dorée du ciel d'Occident. Les sommets couronnés de palmiers se silhouettent en vert foncé. C'est un spectacle de beauté émouvant, poignant, qui étreint le cœur. Une seule étoile brillante perce l'éclat du couchant. Elle éveille en moi un sentiment pur, profond, religieux. S'il y a une contrée sur la terre où l'on discerne la révélation de Dieu dans la nature, c'est bien le Congo avec son étoile solitaire et brillante dans la splendeur embaumée du soir. Nous avons la gorge serrée et les larmes nous montent aux yeux. Ce coucher de soleil évoque l'image d'un plan d'amour brûlant, illuminé par l'étoile de la Vérité. Notre tâche, c'est de répandre sur les collines et les plaines du Congo la lumière d'amour de l'étoile de Bethléhem.

Le Continent qui émerge des Ténèbres

On a décrit l'Afrique en termes divers. On a employé la phrase frappante de Livingstone : « La plaie béante du monde ». On l'a appelée le « continent noir », et « le pays de l'ombre et du mystère ». Jesse Jones lui applique le nom de « pays des grands malentendus ». On l'a aussi désignée comme « la contrée de la verdure et de la gloire lumineuse ». Puis-je aujourd'hui suggérer une nouvelle appellation ? Je dirai que c'est le continent qui émerge. Nous sommes des Vasco de Gama, faisant à nouveau la découverte de l'Afrique. Sur la brume et l'éclat d'un passé embrasé de pourpre, commence à se dessiner le profil d'une civilisation nouvelle.

---

[1] Traduction d'un travail présenté à la Conférence par M. le Docteur P. H. J. Lerrigo.

Dans les temps passés, les hommes ont tremblé devant les monstres fabuleux de l'Afrique, devant le mystère de ses forêts vierges, devant ses miasmes et ses fièvres ; ils ont cherché à déchiffrer ses énigmes géographiques ; ils ont convoité ses richesses. Enfin, l'ère de l'Afrique est ouverte et elle se révèle au monde intensément curieux de la connaître. Elle est en train d'émerger, mais elle n'est pas encore visible tout entière. Déjà une bordure de civilisation entoure sa périphérie. Des lignes d'exploitation s'ouvrent hardiment un chemin vers l'intérieur, et le long de ces chaussées multiples s'élargit de jour en jour le ruban de l'influence européenne. Mais il serait absurde d'affirmer que nous pouvons, dès maintenant, discerner autre chose que la silhouette de l'Afrique de l'avenir. Les entreprises françaises projettent un chemin de fer qui unira l'Algérie et le Dahomey à travers le Sahara et le Soudan pour atteindre dans la suite la métropole où nous sommes réunis et qui aura déjà été reliée à la voie unissant le Cap et Elisabethville. Peut-on douter que cette voie ferrée ne soit traversée à angle droit par une ligne transafricaine de l'Est à l'Ouest, marquant le grand continent du signe de la Croix ? Cette croix aura son centre d'intersection au Congo et l'avenir de l'Afrique se décidera dans une large mesure ici en terre congolaise.

Comparaison avec l'Amérique

On peut dire d'une façon assez exacte que l'Afrique se trouve aujourd'hui dans la situation où était l'Amérique du Nord il y a cent cinquante ans. Beaucoup a été fait déjà pour les débuts de sa mise en valeur ; des industries naissantes ont été établies ; on a commencé à exploiter les ressources cachées du pays ; mais c'est encore dans une large mesure un grand continent inconnu, qui peut être considéré comme l'eldorado de possibilités inexplorées. Cependant, il y a une chose dont nous pouvons être certains : il ne faudra pas cent cinquante ans à l'Afrique pour égaler les progrès de l'Amérique. Le développement de ce pays va se déployer avec une rapidité vertigineuse ; l'accélération du mouvement pourra être mesurée par la différence entre la vitesse du travail à la machine et de celui à la main. Pour se tenir à la hauteur de ce mouvement, les missions évangéliques doivent marcher avec le progrès dans toutes les sphères de leur activité. Tandis que le monde rénove toute son organisation sur une base nouvelle de clairvoyance et d'activité, nous ne pouvons pas nous permettre de négliger une révision serrée de nos plans et de nos méthodes en vue de les réadapter aux nécessités impérieuses de l'avenir.

Les Points d'Importance capitale

Pour contribuer de la façon la plus complète à assurer à l'Afrique un avenir vraiment chrétien, les missions évangéliques doivent prendre en sérieuse considération une série de questions d'importance primordiale et se préparer à une action prompte et vigoureuse. Je vais mentionner seulement sept de ces points essentiels :

1° Le nombre des missionnaires européens et américains doit être considérablement augmenté.

Les intérêts politiques, commerciaux et industriels inondent les tribus arriérées de l'Afrique d'un flot effrayant de progrès matériel. Les missionnaires du commerce, de l'exploration, de l'administration et de l'industrie sont légion. Ils préparent pour les peuplades africaines un avenir qui menace d'être terre à terre, égoïste et maudit par le néo-paganisme d'une civilisation uniquement matérielle. Pour faire part aux Africains de nos richesses spirituelles en Christ, nous, les représentants des Eglises évangéliques, nous devrions être dix pour un.

2° Il faut insister davantage sur la place à donner à l'Eglise indigène.

Elle constituera, en effet, le facteur essentiel de la rédemption de l'Afrique de l'avenir. Une des contributions les plus importantes apportées à cette conférence, c'est la déclaration du Docteur H. S. Hollenbeck : « Dans l'Angola, les travailleurs médicaux sont placés sous surveillance pastorale. Que l'Eglise soit le centre de la vie collective, donnant ses conseils et ses encouragements à chaque activité sociale, faisant ainsi sentir son influence bienfaisante dans chacune de ces manifestations. »

3° La formation d'un personnel africain doit être fortement accélérée.

Le nombre des pasteurs, des évangélistes, des instituteurs et de toutes espèces de travailleurs chrétiens doit être multiplié. Il faut insister sur la formation d'un personnel médical. Nous devons, dès aujourd'hui, prévoir le moment où, non seulement les Africains occuperont les fonctions secondaires, mais où des hommes et des femmes de l'Afrique travailleront aux côtés de leurs frères du dehors, à dresser les plans du Royaume de Dieu sur la terre. Il y a eu des raisons suffisantes pour ne pas appeler des indigènes à siéger dans cette conférence, mais j'espère que c'est la dernière assemblée de ce genre où nous ne verrons point de collègues africains. Vous avez déjà des hommes et des femmes qui sont des éléments de valeur remarquable ; nous, qui avons eu le privilège de voyager en dehors des grandes voies de communication, nous

les avons vus et entendus. Déjà de grands progrès ont été faits dans le choix et la formation d'hommes de capacités exceptionnelles. L'avenir nous permettra de leur confier de plus importantes responsabilités et de leur donner, à quelques-uns d'entre eux tout au moins, l'occasion de faire de plus hautes études qui les prépareront à remplir les lourds devoirs des postes de premier rang.

4° Les ferments de malentendus entre les races ont déjà germé et poussé dans beaucoup de parties de l'Afrique. Ce que nous accomplissons maintenant est d'une importance capitale pour l'avenir. La compréhension mutuelle entre les peuples est le fruit naturel d'un loyal échange de vues. Pour assurer l'avenir, les dirigeants des missions doivent être sur le qui-vive et provoquer des conférences fraternelles entre les parties adverses, même avant qu'ait été engendrée l'amertume des malentendus.

5° Nous pouvons nous réjouir de ce que, pendant ces dernières années, les gouvernements et les missions ont appris les uns et les autres qu'ils ont beaucoup d'intérêts en commun. Ceci est particulièrement vrai du service médical. Des deux côtés, on reconnaît qu'un des devoirs primordiaux est de combattre les maux physiques qui, dans ce vaste pays, accablent les peuplades abandonnées à elles-mêmes. Les gouvernements accueillent notre aide dans ce domaine. Soyons prêts à faire tout notre possible pour appuyer avec notre personnel tout effort gouvernemental en vue de maîtriser les fléaux tels que la maladie du sommeil.

6° Un problème relativement nouveau est celui que présente aux dirigeants chrétiens la concentration dans les agglomérations commerciales et industrielles d'un grand nombre d'indigènes de différentes tribus et de langages divers. C'est dans ces centres, véritables ganglions du corps social, que s'élaborent ces toxines qui empoisonnent la vie et qui se répandent sur le pays tout entier. Que les missions n'attendent pas qu'on les prie d'étudier les nouvelles conditions sociales provoquées par ces mouvements de population et par la présence de masses d'ouvriers dans les centres industriels. Une grande partie de nos responsabilités d'avenir est impliquée dans ces sections grandissantes et en pleine fermentation.

7° Avec quelque hésitation, je fais encore une suggestion pour l'avenir.

Nous croyons et nous espérons qu'il viendra un temps où l'Eglise africaine prendra conscience d'elle-même, comme nous le constatons déjà à divers degrés dans des champs missionnaires plus anciens. Quand ce temps viendra, l'Afrique créera une organisation ecclésiastique conforme à son génie particulier et sous sa propre direction spirituelle. Ne pouvons-nous pas ici aider nos adhérents

à préparer l'avènement de ce jour ? Comme membres des Eglises évangéliques, nous avons beaucoup de choses en commun. Notre cause est la même ; notre but est identique et nos méthodes sont très semblables. Ne serait-il pas bon de commencer à éduquer sérieusement nos corps ecclésiastiques indigènes en leur faisant comprendre l'unité de nos efforts ? Ne pourrions-nous pas, dans ce but, prévoir l'échange éventuel de délégations fraternelles entre les diverses sections de notre œuvre ? Et en outre, organiser, aussitôt que cela sera possible, une réunion des dirigeants africains pour qu'ils apprennent à se connaître et à s'entr'aider ? Nos gens doivent faire connaissance les uns avec les autres. La communion fraternelle de l'avenir doit passer par dessus les frontières des tribus.

L'Avenir du Congo

Jusqu'ici, nous nous sommes occupés des problèmes d'avenir communs à la plupart des parties de l'Afrique, tenant compte du fait que cette conférence représente une section importante de l'Afrique occidentale et centrale. Mais, à l'occasion de la célébration du jubilé, il est bon que notre attention soit attirée spécialement sur l'avenir du Congo.

Malgré l'afflux rapide des influences européennes, nous ne pouvons pas affirmer que le Congo deviendra un pays de colonisation permanente pour la race blanche ; nous ne devons pas non plus souscrire à l'établissement futur d'un ordre social dans lequel tous les droits, tous les privilèges, et tous les agréments seraient l'apanage d'un groupe restreint, bien que grandissant, de résidents blancs, qui ne pourront jamais s'enraciner vraiment dans cette terre tropicale, tandis que la grande masse des aborigènes porteraient les fardeaux, cultiveraient le sol et accompliraient tout le travail manuel. Heureusement, la Belgique s'est placée à un point de vue très élevé en ce qui concerne les droits des Congolais. Depuis la guerre, dans le monde entier, les gouvernements ont fait un sérieux effort pour reconnaître le principe de la tutelle (*trusteeship*) dans la conduite des affaires coloniales. Du tourbillon de ce conflit mondial, surgit, parmi les grandes nations, une sensibilité nouvelle en ce qui concerne la manière de traiter les peuples sujets. On a préconisé le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes (*self-determination*) ; des mandats ont été créés ; le principe que ceux-ci doivent être acceptés comme un dépôt sacré et doivent être tenus et administrés dans l'intérêt des peuples gouvernés, a passé dans une large mesure dans les conceptions

administratives de toutes les colonies. La Grande-Bretagne a reconnu ce principe de la tutelle il y a presque un siècle et demi. Ceux qui connaissent l'histoire se rappellent le projet de loi présenté par Pitt au Parlement en 1776, demandant l'application de ce principe au Gouvernement de l'Inde et le discours vibrant de Burke pour l'appuer. La loi ne fut votée qu'en 1784, et même après cette date le principe de la tutelle a été perdu de vue pendant la longue période du développement de l'Empire britannique ; mais cette idée est revenue à la lumière et, depuis la guerre mondiale, elle a pris un ascendant de plus en plus grand.

La Belgique accueille notre Coopération

La Belgique n'est pas restée en arrière dans le progrès général des puissances coloniales. Cependant, il faut reconnaître qu'on voit partout à l'œuvre des influences puissantes et sinistres qui s'opposent sérieusement à la réalisation des intentions bienfaisantes du Gouvernement. La cupidité commerciale et l'exploitation industrielle sont impitoyables. Si on a besoin de main-d'œuvre, celle-ci doit être procurée ; des pressions sont exercées sur les dirigeants politiques pour les amener à édicter des lois qui favorisent les intérêts du commerce rapace et à annuler les lois et décrets favorisant un traitement équitable des indigènes.

Que les missionnaires chrétiens se souviennent de deux choses : d'abord que l'ouvrier indigène est absolument incapable de livrer lui-même ses batailles économiques ; secondement, que nous, citoyens américains, britanniques, scandinaves, bien qu'étrangers et hôtes de la Belgique, nous ne montrons aucune déloyauté envers le gouvernement au pouvoir, en veillant à ce qu'on ne viole pas des lois et des ordonnances décrétées par le Gouvernement lui-même et à ce qu'on ne lèse pas gravement les populations indigènes impuissantes par elles-mêmes. La Belgique a besoin de notre aide pour rendre effectives les mesures les meilleures prises pour le bien des populations ; beaucoup de dirigeants belges, occupant de hautes positions, depuis S. M. le Roi Albert, accueilleront volontiers en tout temps notre vigilance éveillée et notre franc-parler appuyé sur des faits patents pour aider à combattre les influences malsaines exercées constamment par l'égoïsme commercial. La Belgique a besoin de notre loyale coopération pour l'aider à appliquer les mesures qu'elle a édictées dans ses moments de plus haute clairvoyance, afin d'éviter de substituer à l'esclavage cruel des temps passés un nouvel esclavage industriel qui n'en différerait que de nom.

La Foi évangélique au Congo

Au sujet de l'avenir du Congo, puis-je m'aventurer à dire un mot de nos rapports avec les Missions catholiques ? On arriverait aisément à formuler des conclusions erronées en partant de prémices sujettes à caution, comme celles-ci, par exemple : La Belgique gouverne le Congo, le catholicisme romain est la religion dominante en Belgique, **donc** la Mission catholique doit avoir une situation privilégiée au Congo. Mais il y a d'autres considérations qui modifient cette conclusion, si on leur donne leur place légitime. Il est vrai que la Belgique gouverne, mais c'est un pays qui jouit de la plus complète liberté religieuse. Il est vrai que la plupart d'entre nous, missionnaires, nous sommes des étrangers jouissant de l'hospitalité de la Belgique ; mais nous sommes venus ici avec l'Evangile avant qu'il y eut un Congo belge ou même un Etat indépendant du Congo. Les missions évangéliques avaient jeté leur dévolu sur le Congo avant que le mouvement catholique actuel ait même été conçu. De plus Stanley, le grand pionnier du Congo (1), était de souche protestante, et on devrait rappeler combien nos vapeurs missionnaires ont contribué à la pénétration à l'intérieur du pays. Grenfell, le missionnaire-explorateur, non seulement ouvrit de vastes territoires à l'influence belge, mais aida à règler la question des frontières méridionales de la Colonie. Enfin, le type religieux de la foi protestante convient au génie indigène. Les Congolais accueillent avec joie l'Evangile simple, libre, dépouillé d'ornements, de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ; les plus développés d'entre eux ont un don extraordinaire pour exprimer la simple vérité de la Rédemption par le Christ seul, de telle manière qu'ils arrivent à sauver et à régénérer les cœurs de leurs congénères.

Les missions catholiques sont à même d'introduire dans le pays un nombre de missionnaires qui dépasse sensiblement celui que peuvent y envoyer les sociétés protestantes ; mais les Congolais ont le droit inaliénable de faire leur propre choix et les missions évangéliques n'ont rien à craindre, si cette liberté est maintenue. Et, si jamais les Congolais se voyaient imposer malgré eux une religion cléricale et rituelle, leur libre évolution morale et religieuse serait certes retardée de plusieurs décades, mais l'histoire ne s'arrêterait pas là : un jour viendrait, où de leur propre chef, ils parcourraient le chemin de la Réformation. Faisons tout ce que nous pouvons pour leur épargner le gaspillage spirituel qui serait impliqué par ce long détour.

---

(1) Et avant lui son maître, Livingstone (trad.)

Prédication et Education vont de pair

L'Œuvre évangélique au Congo a une caractéristique spécialement importante que l'on ne retrouve au même degré dans aucun autre champ de mission. La nature même du milieu et le type très primitif de la population, ont amené dans le développement de notre œuvre une union très étroite entre les fonctions d'instituteur et celles de prédicateur.

Quand le premier missionnaire arrive dans n'importe quelle région du Congo, il découvre que les gens manquent pour ainsi dire de tout. Ils sont ignorants, ils sont superstitieux, ils sont malades, ils sont pauvres. Ils ont besoin non seulement de l'Evangile, mais aussi de tout ce que l'Evangile apporte avec lui. Et malgré son intense désir de leur dire « que Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique », le missionnaire voit bien vite s'imposer à lui cet autre passage de l'Ecriture : « Si quelqu'un possède les biens du monde, et que, voyant son frère dans le besoin, il lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui ? » Par conséquent il doit donner de tout : l'Evangile, l'enseignement, la guérison.

Dans l'entretemps, l'Etat organise un nouvel ordre social. La révolution industrielle exige des artisans ; l'envahissement du commerce crée de nouveaux goûts et de nouveaux besoins ; le Gouvernement doit avoir des employés, des assistants médicaux et des soldats. Ces nouvelles classes sociales s'élèvent rapidement au-dessus de la masse des manœuvres et des laboureurs. Mais ces auxiliaires sont trop peu nombreux et deux phénomènes se présentent. Le Gouvernement dit : « Nous devons avoir un système d'éducation qui les produise ». D'autre part les indigènes des villages se rendent compte que la situation de ces travailleurs éduqués est meilleure que la leur. Aussi cherchent-ils à s'instruire à leur tour. D'où la nécessité de l'instruction. Qui la leur donnera ? L'Etat ? Il est peu probable qu'il puisse le faire pour le moment. Les forces croissantes du catholicisme ? C'est possible ; mais, s'il en est ainsi, on ne formera pas une véritable élite indigène, mais plutôt une classe de serviteurs utiles à la race dominante. Les Congolais ne veulent pas cela et doivent se replier sur les missions évangéliques pour la formation des chefs de file dont ils ont besoin et qu'ils ne trouveront pas autrement. L'existence même de nos missions repose sur notre volonté et notre capacité de donner cette formation aux Congolais. Jusqu'à présent, la prédication et l'enseignement ont marché de pair. Nous pourrons prêcher aussi longtemps que nous enseignerons ; mais, si nous négligeons notre devoir d'enseignement, l'occasion de prêcher nous sera bientôt enlevée.

Ne nous faisons pas d'illusions. L'avenir exige de nous un effort nouveau. Il ne nous suffit pas de dire : « Notre personnel compte tant et tant d'unités ; nous allons enseigner un peu par ici et un peu par là ; et nous ferons autant que nous le permettront nos ressources. » La situation présente demande bien plutôt que chaque mission fasse une étude consciencieuse du champ qui lui est assigné, avec l'objectif de fournir à chaque village de son diocèse les éléments suffissants d'enseignement et de prédication, sachant que tout terrain négligé sera bientôt perdu. L'enseignement lui-même doit être profond, complet, adapté aux besoins des gens et pénétré de toutes parts de l'Evangile de notre Seigneur et Sauveur. Ce doit être un travail soigné, patient, consciencieux à tous les degrés : école de la brousse, école primaire, école secondaire, école normale, et séminaire, école médicale élémentaire. Si ces institutions sont bien suivies, nous donnerons à nos gens cette connaissance approfondie de Dieu et de la vie qui leur permettra de prendre leur place dans le monde nouveau ; ils seront alors capables de recevoir, d'autres sources, un complément d'instruction, sans que leur foi chrétienne en soit troublée ; ainsi ils poseront les assises d'un nouvel ordre social où domineront les principes de l'Evangile.

Le travail des missions évangéliques pendant les cinquante dernières années a évolué constamment vers la situation présente. La base substantielle qui a été solidement posée, servira, dès aujourd'hui, de fondement à une avance beaucoup plus rapide dans l'avenir. Ce qu'il nous faut, dès demain, c'est une étude systématique des champs de mission, des méthodes, des facteurs humains et des moyens à notre disposition, en vue d'accélérer le travail évangélique à la même vitesse que la vie industrielle moderne.

Quand on contemple l'avenir avec les yeux de la foi, on peut voir l'œuvre entière s'épanouir en beauté et en fécondité. Vous avez au Congo un arbre fleuri remarquable que l'on appelle, paraît-il, le « frangipanier ». Son aspect extraordinaire frappe immédiatement l'attention : le tronc élancé et vigoureux ; des branches souples terminées par une multitude de rameaux étendus vers le ciel comme les doigts d'une main. Ils paraissent nus et secs ; mais ils renferment dans leurs silence mystérieux une sève bouillonnante qui attend l'heure de la floraison. Et soudain, le moment vient où les flots de la vie rompent leurs digues ; les doigts dressés en l'air semblent s'animer et de l'extrémité de chacun d'eux éclate une touffe de fleurs parfumées ; les nuances les plus délicates du rose et de l'orange se mêlent au blanc velouté ; et le monde est enrichi par la munificence du don de leur beauté. Ainsi de même, les rameaux des missions évangéliques répandront

dans l'avenir sur ce pays de douleur, le parfum de la bénédiction de Dieu.

Les ombres pourpres reculent devant les teintes d'or fondu ; dans le ciel pâli, vacille encore l'étoile solitaire ; elle ne marque plus la venue de la nuit ; elle annonce l'aurore d'un jour nouveau.

Et nous répétons : « Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui et éternellement ».

Appendice I

PROGRAMME D'EDUCATION AGRICOLE ET INDUSTRIELLE

I. — *But.*

1° Développer le caractère chrétien.

Inculquer des habitudes de travail est essentiel à la formation du caractère chrétien.

2° Education pour la vie, et pour le service.

Il est enseigné aux élèves à fabriquer des objets tendant à améliorer leur intérieur, à relever le niveau du ton et du caractère de la communauté.

3° Développement d'une Eglise indigène indépendante financièrement.

4° Créer de l'intérêt pour le milieu indigène et enseigner à en faire un bon usage et à s'y attacher.

5° Enseigner la dignité du travail. Mettre l'accent sur la pratique plutôt que sur la théorie.

6° Encourager l'usage le plus complet des produits indigènes de la région.

7° Améliorer les espèces de fruits indigènes et de produits agricoles, et introduire de nouvelles variétés, s'adaptant à l'alimentation du peuple.

8° Fournir, en tout cas en partie, la nourriture nécessaire aux élèves et aider à la construction et aux réparations des bâtiments de la station missionnaire.

Note. — Prendre garde à ce que les besoins d'ordre pratique n'atténuent pas la valeur de l'œuvre éducatrice de l'entreprise.

II. — *Programme.*

1° Ecole : Leçons de choses.

a) *Agriculture et Economie domestique.*

Les terres ; fertilité du sol.

Jardinage.

Culture des fruits.
Insectes nuisibles et maladies des plantes.
Couture.
Cuisine et soin de la maison.
Hygiène et organisation sanitaire.

b) *Elevage.*

Basse-cour
Chèvres, moutons et bétail.
Lapins
Pigeons.

c) *Métiers.*

Fabrication de briques et maçonnerie.
Charpenterie.
Travail du fer.
Vannerie et tissage de nattes.
Confection de vêtements.
Travail du cuir.
Tissage.

2° Cours élémentaires d'agriculture et des arts industriels pour les surveillants de district, instituteurs et évangélistes.

3° Extension parmi les populations.

a) Coopérateurs (instituteur local si possible) avec une maison et un jardin modèle pour les démonstrations.

b) Expositions locales, concours, etc.

c) Mise en circulation de publications, manuels, bulletins, causeries, etc.

III. — *Méthodes.*

1° Des démonstrations de jardinage, d'agriculture et de travail industriel pour tous les élèves, devraient être comprises dans le programme de l'école, de manière à répondre aux besoins des individus et de la collectivité.

2° Les outils de jardinage et d'atelier employés devraient être le mieux adaptés aux besoins des indigènes et être en rapport avec leurs moyens.

3° Des cours temporaires, quand c'est possible, seront donnés aux instituteurs, pasteurs et autres pour les mettre à même de mieux soigner leur propre jardin et de se bâtir de meilleures maisons.

4° Il est hautement désirable que chaque instituteur ou pasteur ait une maison et un jardin modèles, qui puissent servir de démonstration.

5° Distributions de prix aux expositions et concours.

6° Distributions de publications : manuels, bulletins, diagrammes, etc.

7° Le programme agricole et industriel sera harmonisé avec le programme évangélique et pédagogique de la Mission.

Chas. E. SMITH.
J. PETTERSON.

Appendice II

PROGRAMME DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HYGIENE DANS LES ECOLES RURALES

But.

Le but d'un large programme sur les questions d'hygiène dans les écoles rurales ou villageoises est de développer des dispositions favorables à des habitudes de bonne santé, et de provoquer la formation de ces bonnes habitudes par l'école.

Méthode.

S'assurer de la coopération des dirigeants de l'Eglise locale.
Enseigner aux enfants de bonnes habitudes.
L'instituteur doit prêcher d'exemple.
La salle d'école, le mobilier doivent servir de leçons de choses ; le travail y sera fait par les élèves.
Les environs de l'école devront être tenus propres et attrayants ; des jardins d'agrément devraient y être plantés. Deux cabinets devront être construits. S'il n'y en a pas, les faire faire par les élèves. Où le sol et le drainage sont favorables, adopter le type-fosse. Ils seront inspectés chaque jour.

Pratiques.

1° Inspection journalière des enfants.
Noter leur condition physique.
En cas de sous-alimentation, en rechercher les causes.
Un meilleur régime devrait être recommandé et, si possible, un traitement médical est désirable.
Les enfants devraient avoir à déjeuner avant de venir à l'école.
Instructions sur le vêtement rationnel.
2° Exercices et jeux sous surveillance pendant les récréations.
3° Encourager une position normale.
4° Un examen médical annuel par un docteur ou une infirmière devrait être arrangé.

5° Application de leçons devrait être faite d'après ces examens.

6° Pesage et mesurage réguliers, où c'est possible.

7° Des diagrammes devraient être faits et exposés pour montrer le progrès des élèves.

8° Les cas de maladies doivent être signalés immédiatement.

9° Donner aux enfants des responsabilités définies dans le soin de la conduite de l'école.

10° Entreprendre des campagnes contre les mouches, les moustiques, les rats et autres facteurs nuisibles.

Autres Recommandations

1° Qu'un livre-manuel sur l'hygiène et la physiologie soit préparé pour l'usage des instituteurs des écoles rurales ou primaires.

2° En supplément du travail d'éducation de l'hygiène dans les écoles du village, le Comité préconise l'établissement de Centres de Santé dans des endroits favorables, où l'on pourrait faire des démonstrations des programmes de protection de l'enfance et de la santé, sous les auspices des autorités médicales du Gouvernement ou de la Mission.

Dr. C. C. CHESTERMAN, président.

Appendice III

RAPPORT SUR L'ENSEIGNEMENT MENAGER

Le Comité de l'Enseignement ménager (*Home-making*) fut composé de Mme C. P. Hedges, présidente, Miss Virginia Allen, Miss U. Minto et Miss Shoemaker.

Mrs J. W. Holley, membre co-opté, aida à la rédaction du programme pour l'instruction des jeunes filles et des femmes.

Le Travail autour des Stations missionnaires centrales

1° Quand on dispose d'un personnel suffisant, ayant une expérience pratique des sujets à enseigner, on conseille qu'un enseignement spécial soit donné à toutes les jeunes filles et les femmes, dans le but de leur faire apprécier la valeur de la vie du foyer (home) comme moyen de préservation dans l'existence de la famille, et des individus, et comme base d'un développement moral de leur famille et de leur village.

2° On donnera aux femmes et jeunes filles, les principes élémentaires de la science de l'hygiène, comme moyen de prévenir les maladies et de les déraciner.

3° On les instruira dans le soin des enfants, en insistant sur les soins à donner avant la naissance et dans le premier âge.

4° On leur apprendra à apprécier, à cultiver et à utiliser les produits alimentaires de leur milieu et on en introduira de nouveaux, dans le but de leur fournir un régime plus satisfaisant. Elles apprendront à employer ces produits pour en confectionner des repas combinés de manière rationnelle. Les repas ordinaires de la famille serviront de base à cette étude.

5° On leur enseignera les principes de la couture, au point de vue de l'hygiène et de la coupe. On y ajoutera la lessive, le soin et la réparation des vêtements.

6° On cherchera à atteindre tous les membres de la société indigène, hommes, femmes et enfants, dans le but d'améliorer les conditions physiques et morale du foyer. On insistera sur l'importance de la paternité et de la maternité et on enseignera aux enfants leurs obligations et leurs devoirs.

7° Dans l'enseignement des métiers, on fera utiliser les matériaux indigènes pour la fabrication de nattes, de paniers, de sacs, de mobilier simple, qui embelliront la vie au foyer.

8° Dans toutes ces activités dont le centre est le foyer familial, on présentera l'habileté technique, non pas comme un but, mais comme un moyen.

9° Autant que possible, on employera la méthode des leçons de choses en la mettant en rapport avec la maison des élèves elles-mêmes.

Cours de Cuisine

On étudiera simplement les aliments indigènes, tels que riz, patates, cannes à sucre, maïs, arachides, œufs, lait (quand on peut s'en procurer), fruits ordinaires et légumes, poisson, gibier, volaille.

Le but visé sera :

1° De développer le désir d'employer des aliments rationnels et bien combinés ;

2° D'apprendre à cultiver ces aliments ;

3° D'apprendre à les préparer, les servir et les combiner le mieux possible, en prenant les repas familiaux comme base de démonstration ;

4° De donner certaines notions sur la valeur des divers aliments, pour la croissance et la vigueur corporelles ;

5° De faire comprendre la nécessité de la propreté dans la manipulation, la préparation et la conservation des aliments.

Cours de Couture

On le donnera aux jeunes filles et aussi aux femmes dans les villages. On emploiera des étoffes qui soient à la portée de la mère de famille et qui soient en rapport avec ses besoins et ceux de sa famille.

Le but de cet enseignement sera :

1° De faire comprendre l'importance de l'hygiène personnelle, de la propreté corporelle et de ce qui est nécessaire pour habiller convenablement une jeune fille ;

2° De lui apprendre comment il faut soigner, nettoyer et raccommoder les vêtements ;

3° De lui enseigner la fabrication des vêtements sur les points suivants :

a) Usage de l'aiguille ;

b) Qualité du fil des tissus ;

c) Simples points de couture employés pour des objets d'usage ordinaire ;

d) Coupe de vêtements simples pour les jeunes filles, comme pour leurs petits frères et sœurs ;

e) Remaillage et racommodages ;

f) Broderie simple.

4° De développer les goûts artistiques et le sens de l'ornementation :

a) Usage des perles et des boucles d'oreilles ;

b) Soin des cheveux et élégance de la toilette.

Note. — Prendre garde que tous ces travaux se fassent avec les matériaux disponibles et en introduisant des vêtements adaptés au climat africain.

Cours d'Hygiène personnelle et d'Organisation sanitaire du Logement

Ce cours devrait être considéré comme préventif contre les maladies.

Buts.

1° Avoir quelques notions du fonctionnement des organes du corps. Insister sur l'importance de l'élément de volonté personnelle dans ce bon fonctionnement.

2° Comprendre les lois élémentaires de l'hygiène personnelle.

a) Soins du corps ;

b) Soins de la chevelure ;

c) Importance de la pureté des aliments, de l'eau pure ;

d) Des habitudes personnelles ou des coutumes locales qui devraient être éliminées.

3e Avoir une idée précise de la nécessité des conditions sanitaires du logement ; sa ventilation.

a) Protection contre les insectes et animaux nuisibles ; leur destruction systématique.

b) Evacuation des ordures.

c) Les soins de la batterie de cuisine, de la vaisselle ; emploi de buffets fermés et de moustiquaires.

d) Nécessité de propreté absolue de la literie comme du vêtement.

e) Provision d'eau en suffisance.

f) Simples remèdes contre les petits accidents, les rhumes, etc.

Cours pour le Soin et l'Embellisement de la Maison

Ce cours est donné aux jeunes filles pour leur inculquer la signification du sens véritable du foyer chrétien, comment l'entretenir et le rendre attrayant.

Buts.

1° Faire comprendre aux jeunes filles la sainteté et la valeur de la vie de famille. Insister sur l'obligation de tous ses membres d'y participer.

2° Apprendre aux jeunes filles à confectionner les choses utiles de la maison en se servant des ressources indigènes :

a) Lits et mobiliers simples ;

b) Confection de nattes et de paniers avec des produits locaux ;

c) Fabrication de poterie, avec de vieux et de nouveaux modèles ;

d) Encadrements de raffia, tentures, rideaux, draperies simples, si possible.

3° Enseigner aux jeunes filles à perfectionner le type de leur habitation par des ressources locales.

4° Cultiver des fleurs, faire des jardins, améliorer les abords de l'habitation.

Cours de Puériculture

Il est recommandé de donner ce cours aussi bien aux femmes qu'aux jeunes filles, les buts étant différents dans les deux cas. Les cours pour femmes traiteront du soin pré-natal, et il sera plus détaillé que celui pour jeunes filles ; celui-ci sera modifié, donnant une plus grande place aux questions d'alimentation du bébé et de l'enfant.

Buts.

1° Souligner l'importance de la maternité :

a) Soins pendant la grossesse ;
b) Régime pendant la grossesse ;
c) Danger de l'avortement.

2° Souligner la nécessité de soins particuliers de la mère et de l'enfant pendant l'accouchement :

a) Nécessité d'une absolue propreté.

3° Soins du bébé :

a) Alimentation naturelle et rationnelle ;

b) Soins du bébé quant à son hygiène, sa digestion ; le protéger contre toute plaie, ulcère ou quelque sorte d'infection que ce soit.

4° Soin du petit enfant :

a) Nécessité de grand air, jour et nuit, d'exercice ;

c) Formation d'habitudes d'alimentation rationnelle.

5° Coutumes locales et habitudes qui devraient être éliminées.

LISTE DES MEMBRES
DE LA CONFERENCE DE LEOPOLDVILLE (1928)

President : Rev. P. A. Westlind.
Vice-Presidents : M. le Pasteur Ch. Maître, Rev. J. W. Holley.
Secretary : Rev. Emoy Ross.
Minute Secretaries : Rev. C. H. Wooster, M. le Pasteur S. Galley, Mr. Gabriel Dennis.

CONFERENCE COMMITTEE : Revs. P. A. MacDiarmid, C. E. Pugh, H. W. Coxill, J. M. Springer, Sam. Hede, J. D. Curran, Mr. C. W. M. Williams, Mrs. C. P. Hedges, Dr. Florence N. Gribble, Dr. H. S. Hollenbeck and the officers of the Conference.

NOMINATING COMMITTEE : Revs. P. A. MacDiarmid, C. E. Pugh, J. M. Springer, E. E. Crist, H. W. Coxill, Miss Virginia Allen, Dr. G. E. Mosher.

Africa Inland Mission :
Rev. G. F. B. Morris.

American Baptist Foreign Mission ant the Woman's American Baptist Foreign Mission Society :
Miss Agnes H. Anderson, Mr. Benjamin W. and Mrs. Armstrong, Miss Mary Bonar, Rev. Henry D. and Mrs. Brown, Rev. George W. Carpenter, Rev. Joseph and Mrs. Clark, Miss Esther Ehnbom, Miss Marguerite Eldredge, Rev. Martin S. Engwall, Rev. Henry Erickson, Dr. Howard M. Freas, Rev. Behrends and Mrs Hathaway, Rev. Thos. and Mrs. Hill, Rev. Lester O. and Mrs. Hooks, Miss Alice O. Jorgenson, Mr. Fred. G. and Mrs Leasure, Dr. W. H. Leslie, Dr. Catharine L. Mabie, Rev. P. A. and Mrs MacDiarmid, Rev. Seymour E. and Mrs. Moon, Dr. Hjalmar and Mrs Ostrom, Miss Helen M. Raff, Miss Etelka M. Schaffer. Mr. Oscar W. Sedam, Mr. C. E. and Mrs. Simth, Dr. Glen W. Tuttle.

American Presbyterian Congo Mission :
Miss Virginia A. Allen, Mr. L. G. and Mrs De Land, Rev. E. S. and Mrs. King, Rev. Plumer and Mrs. Smith, M. R. J. Franklin and Mrs. Watt.

Baptist Missionary Society :
Rev. J. Sidney and Mrs Bowskill, Dr. Clement C. and Mrs Chesterman, Rev. Jas. A. Clark, Rev. Jas and Mrs Davidson, Rev. F. G. and Mrs Excell, Rev. W. B. and Mrs. Frame, Dr. Donald and Mrs Frost, Rev. Edward and Mrs Holmes, Miss D. H. James, Rev. R. L. and Mrs Jennings, Rev. A. MacBeath, Rev. W. Millman, Rev. Allan B. Palmer, Rev. H. Ross Phillips, Rev. Chas. E. and Mrs. Pugh, Mrs. A. R. D. Simpson, Rev. Geo Thomas, Rev. R. T. and Mrs Tyrrell, Miss Ann M. Wilson, Rev. Claude H. Wooster

Christian and Missionary Alliance :
Rev. Merrill E. Barter, Rev. E. E. Crist.

Congo Balolo Mission :
Rev. H. Wakelin and Mrs. Coxill, Rev. H. J. and Mrs. Hall, Rev. Alfred Ivimey, Dr. E. R. Wide.

Congo Inland Mission :
Miss Erma, Birky.

Congo Mission Conference of the Methodist Episcopal Church :
Rev. John M. and Mrs. Springer.

Disciples of Christ Congo Mission :
Rev. Chas. P. and Mrs. Hedges, Rev. Lewis A. Hurt, Dr. Geo. E. and Mrs. Mosher, Miss Ruth Musgrave, Rev. Emory and Mrs Ross, Miss Gertrude Shoemaker, Rev. Herbert Smith, Miss Tessie W. Williams.

Methodist Episcopal Congo Mission (South) :
Rev. Henry C. and Mrs. Ayres.
Rev. H. Degosserie, Rev. Wm. and Mrs. De Ruiter, Rev. Joe H. Maw, Rev. W. E. and Mrs. Tabb, Rev. Henry T. and Mrs. Wheeler.

Mission des Baptistes Suedois :
Rev. Bror and Mrs Grave.

Mission Oubangui-Chari :
Dr. Florence N. Gribble.

Swedish Baptist Mission :
Miss Ebba Anderson, Rev. O and Mrs Andersson, Miss Ester Ericson.

Svenska Missions-Forbundet :
Rev. Karl and Mrs. Alden, Rev. S. A. and Mrs Flodén, Rev. Sam. and Mrs. Hede, Rev. Viktor Hedlind, Rev. Bertil, Höök, Rev. G. A. Hult, Rev. Manne and Mrs. Lundgren, Rev. Oskar and Mrs. Morfeldt, Rev. John Petersson, Rev. Paul Smedberg, Rev. Viktor T. Vikterlof, Rev. P. A. and Mrs Westlind.

Union Missionnaire Hospitalière :
Mr. J. Palmer and Mrs. Hern.

Unevangelized Tribes Mission of Africa :
Miss Clio, Briggs, Miss Mary A. Miller.

Westcott Brothers' Mission :
Miss Maggie P. Chalmers, Miss Margaret J. Flett, Mr. Tom, Nixon.

Mission Agent :
Mr. F. W. Ramsay.

Angola :
Dr. H. S. Hollenbeck, American Congregational Mission.
Miss Una Jean Minto, American Congregational Mission.

Cameroun :
Rev. Edward Cozzens, American Presbyterian Mission.

Gabon :
M. le Pasteur, Galley, S., Société des Missions Evangéliques de Paris.

Liberia :
Rev. J. D. Curran, American Lutheran Mission.
Mr. Gabriel Dennis, American Methodist Episcopal Mission ; Consul of Belgium in Monrovia.
Mr. James L. Sibley, Educational Adviser of the Republic of Liberia and of the American Missions in Liberia.
Rev. S. J. Taylor, Dean of Liberia College ; special delegate of the Government of Liberia.

Nigeria :

Rev. A. W. Banfield, Secretary for West Africa of the British and Foreign Bible Society.

Rev. William and Mrs. Beahm, American Church of the Brethren Mission.

Togo :

M. le Pasteur Charles Maître Société des Missions Evangéliques de Paris.

America :

Rev. A. C. Baldwin, Member Board of Managers, American Baptist Foreign Mission Society.

Mrs. Emily Banks, Former missionary in Congo (1887-1900), Disciples of Congo Mission.

Rev. C. D. Bonsack, Secretary, General Mission Board, Church of the Brethren.

Miss Esther Case, Foreign Secretary Woman's work, Board of Missions of the Methodist Episcopal Church, South.

Rev. T. S. Donohugh, Associate Secretary for Africa, Europe and Latin America, Board of Foreign Missions of the Methodist Episcopal Church.

Rev. A. M. Eash, Field Secretary, Congo Inland Mission Board.

Rev, J. B. Emmert, Member, General Mission Board, Church of the Brethren.

Rev. O. E. Goddard, Foreign Secretary, Bord of Missions of the Methodist Episcopal Church, South.

Miss Grace Goodman, Visitor American Baptist Foreign Mission Society.

Mrs. H. E. Goodman, President, Woman's American Baptist Foreign Mission Society.

Rev. J. M. Holley, Member deputation, Board of Fereign Missions of the Presbyterian Church in the U. S. A. ; President of Georgia Normal and Agricultural School.

Mrs. J. W. Holley, Member deputation, Board of Foreign Missions of the Presbyterian Church in the U. S. A.

Rev. E. C. Kunkle, Director of the Metropolitan Baptist Board of Missionary Cooperation.

Dr. P. H. J. J. Lerrigo, Home Secretary, American Baptist Foreign Mission Society ; Chairman, Committee of Reference and Counsel.

Mrs. P. H. J. Lerrigo, Visitor ; American Baptist Foreign Mission Society.

Mrs. Jeannette M. Loeks, General Prayer Bond Secretary, Unevangelized Tribes Mission of Africa.

Mrs. Milton Shirk, Visitor, American Baptist Foreign Mission Society.

Dr. W. K. Stratman Thomas, Research Pharmacologist, University of Wisconsin ; Fellow of the John Simon Guggenheim Memorial Foundation.

Hon. Chas. W. M. Williams, Member deputation, Board of Foreign Missions of the Presbyterian Church in the U. S. A.

Great Britain :

Rev. Alexander McLeish, Delegate, United Free Church of Scotland Foreign Mission Committee ; World Dominion Press ; National Bible Society of Scotland.

Belgique :

M. le Pasteur Henri Anet, Secrétaire général de la Société belge de Missions Protestantes au Congo ; Agent de liaison des Missions Protestantes du Congo.

Madame Henri Anet, Déléguée de l'Union des Femmes Coloniales Belges, de l'Amie de la Jeune Fille, des Sociétés de Protection de la Femme indigène et de l'Enfance indigène.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 058027464